

BANĀRASĪDĀS
Histoire à demi

AUTOBIOGRAPHIE D'UN MARCHAND JAINA DU XVII^e SIÈCLE

Traduit du vieil hindi par Jérôme Petit




PRESSES
SORBONNE
NOUVELLE

BANĀRASĪDĀS

Histoire à demi

AUTOBIOGRAPHIE D'UN MARCHAND JAINA
DU XVII^e SIÈCLE

Traduit du vieil hindi et présenté
par Jérôme Petit

Presses Sorbonne Nouvelle

8 rue de la Sorbonne - 75005 Paris

Tel : 00 33 (0)1 40 46 48 02 - Fax : 00 33 (0)1 40 46 48 04

Courriel : psn@univ-paris3.fr

<http://psn.univ-paris3.fr>

Mise en pages : Laurent Tournier

© Presses Sorbonne Nouvelle 2011
Droits de reproduction réservés pour tous pays
ISBN 978-2-87854-524-1

*Je forme une entreprise qui n'eut jamais
d'exemple, et dont l'exécution n'aura point
d'imitateur.*

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Confessions*,
Livre I



Imagerie populaire visant à promouvoir le jainisme. La légende dit que « le grand poète Banārasīdās jeta dans la rivière Gomatī sa composition sur les *Neuf Sentiments* quand sa vision des choses eut changé », c'est-à-dire lorsqu'il devint un jaina résolu. © D. R.

AVANT-PROPOS

LE RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE de Banārasīdās est stimulant à bien des égards : écrit dans un style vivant, il donne corps au quotidien des classes moyennes de l'Inde du Nord à l'époque pré-moderne et offre des éléments de première main pour retracer l'histoire sociale, économique et religieuse des Indiens sous l'autorité moghole. On pourrait lire ce texte sous des angles bien différents car il peut servir aux études indo-persanes, à l'histoire littéraire ou à l'anthropologie historique. Les aspects de science philologique et de science religieuse m'ont d'abord occupé lorsqu'en 2005 je souhaitais m'engager dans un travail de recherche en études indiennes à l'Université de la Sorbonne nouvelle autour du jainisme. Mme Nalini Balbir a placé ce texte entre mes mains et je lui en suis particulièrement reconnaissant tant j'ai eu de plaisir à fréquenter notre auteur. Ce travail n'aurait pas abouti sans son constant soutien, sa générosité et son enthousiasme. L'historien Mukund Lath avait fait paraître le texte (Jaipur 1981) accompagné d'une étude historique minutieuse et d'une traduction en anglais qui avait pris quelques libertés avec la lettre de l'original. Une étude linguistique détaillée de l'état de langue utilisé par Banārasīdās ainsi qu'un travail sur le jainisme tel qu'il apparaissait dans son récit ouvraient un champ de recherche possible, à côté d'une traduction inédite en français se rapprochant le plus possible du rythme de la phrase hindi. Par la suite, M. Jean Fezas, professeur à la Sorbonne nouvelle, m'a éclairé sur les rouages de la vie économique tels qu'ils apparaissaient, précis et flagrants, dans les interstices du récit. J'ai pu aussi obtenir une copie de la précieuse édition

du texte réalisée par Nāthūrām Premī (Bombay 1957) grâce à Manish Modi, digne successeur de son aïeul aux éditions Hindī Granth Karyālay. Lors d'un séjour en Inde, Dr. Kalpana Sheth, Dr. Kanubhai Sheth et Karshambhai Vankar m'ont beaucoup facilité l'accès aux ressources disponibles, dans une ambiance à la fois chaleureuse et savante. Pour leur intérêt et leurs remarques, il m'est agréable de remercier Agnès Legueul, Corinne Lefèvre, Édith de la Héronnière, Françoise Delvoye, Pascale Haag, Pascale Rabault-Feuerhahn et Thibaut d'Hubert. Ma reconnaissance va tout particulièrement à Bernard Condominas, sans qui le chemin vers l'apprentissage des langues indiennes n'aurait pas été possible. Ce travail lui est dédié.

En 2008 et 2009 ont paru deux traductions de l'*Ardhakatbānaka* de Banārasīdās, l'une en hindi moderne, l'autre en anglais, par les soins de Rohini Chowdhury, alors que la présente traduction française était déjà achevée. Ces deux travaux ont donc été consultés à titre complémentaire.

Le lecteur du hindi trouvera le texte original en caractères devanāgarī qui lui permettra de goûter la saveur particulière du récit que la traduction a toujours tenté de restituer, dans la mesure du possible (« *yathā-śakti* », comme l'aurait sans doute déclaré Banārasīdās). Les mots indiens à l'intérieur de l'introduction, de la traduction et des notes en bas de page ont été notés suivant le système international de transcription adopté pour les langues indiennes, notamment le sanskrit. Le /a/ final inhérent à toute occlusive a aussi été transcrit, d'abord pour des raisons de métrique (par ex. « *udhāra* », « *mūla* »). Les termes techniques issus du sanskrit ont obéi à cette règle suivant leur habitude (par ex. « *dravya* », « *vrata* »). Par contre, les noms propres, ne faisant précisément pas partie du vocabulaire courant, perdent cette voyelle finale pour des raisons d'usage : le nom des auteurs de la période classique sont transcrits complètement (Somadeva, Kālidāsa, etc.), alors que la transcription du nom des auteurs de la première modernité est marquée par l'oralité (par ex. « Kabīr », « Tukārām ») sauf pour les noms se terminant par un groupe consonantique (par ex. « Rājacandra », « Rājamalla »). Enfin, les noms géographiques ont été notés à la manière moderne (par ex. « Meerut », « Bénarès »).

INTRODUCTION

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE du monde indien s'est enrichie de sa première autobiographie en 1641 à Agra. Elle fut rédigée par Banārasīdās (1586-1643), un marchand de religion jaina, enclin à passer par l'écriture au fil de son cheminement. Âgé de cinquante-cinq ans lorsqu'il se penche sur sa vie, il intitula son récit « Histoire à demi » (*Ardha-kathānaka*) car la tradition jaina promet à l'homme un temps de vie idéal de cent dix années. Banārasīdās devait mourir deux ans après la rédaction de son récit, laissant à la postérité une autobiographie quasiment complète et un titre facétieux. Ce récit personnel, dont nous discuterons du genre littéraire, donne des éléments de première main sur les événements historiques, mais aussi sur les ressorts de la vie économique de l'époque et sur l'organisation de la vie religieuse d'un laïc jaina. Si Banārasīdās était un marchand hésitant, il reste un bon poète au style concis, vivant, disposé aux allitérations et toujours prêt à surprendre son lecteur.

Lieux et figures de l'Histoire

Né sous Akbar, actif sous Jahāngīr et mort sous Shāh Jahān, Banārasīdās aura connu les heures de gloire de l'empire moghol, fondé par Bābur en 1526 et célèbre pour le style indo-persan qu'il conféra à de nombreuses disciplines comme l'architecture, la peinture, la musique ou encore l'art de gouverner. Le métier de marchand obligeant à entreprendre de nombreux voyages guidés par les opportunités et les pôles d'attraction majeurs

qui permettent de faire fructifier les affaires commerciales, Banārasīdās est souvent sur les routes, principalement entre Jaunpur, sa ville natale, et Agra, alors capitale de l'empire moghol¹. Si ce n'est pas pour affaires qu'il se déplace, c'est pour accomplir un des nombreux pèlerinages qui rythment la vie des fidèles jaina sur lesquels nous reviendrons. Son itinéraire, depuis Patna à l'est jusqu'aux contreforts himalayens, ne sort pourtant pas de la zone géographique de la vallée gangétique et ces différents points de chute – lieux de vie, de travail ou de pèlerinage – se situent toujours en milieu urbain. L'action qu'il nous décrit ne se déroule jamais à la campagne, exception faite des moments de transition d'une ville à une autre lors de voyages souvent rocambolesques. La ville est effectivement, pour la communauté jaina qui fait vœu de nuire le moins possible à toutes formes de vie et qui se voit de ce fait écartée des travaux agricoles, le lieu de résidence privilégié.

Jaunpur est le lieu principal des activités de Banārasīdās, une sorte de base arrière familiale vers laquelle il revient toujours. Sise sur les rives de la Gomati, au nord-ouest de Bénarès, Jaunpur connut un véritable épanouissement culturel aux xv^e et xvi^e siècles, favorisant la rédaction de poèmes allégoriques devenus des classiques de la littérature narrative en langues vernaculaires². La ville perdit de son éclat sous le long règne d'Akbar (1556-1605) qui divisa l'empire moghol en douze provinces : la ville fut alors rattachée à la province d'Allahabad qui vit son activité commerciale et culturelle augmentée aux dépens de sa voisine. Jaunpur est aujourd'hui le chef-lieu du district du même nom, dans l'état de l'Uttar Pradesh. Son activité repose essentiellement sur l'agriculture, même si la ville conserve quelques vestiges d'un passé glorieux, notamment des mosquées de l'époque Sharqi.

Jaunpur fut fondée en 1359 par Fīrūz Shāh, l'un des grands sultans de la dynastie Tughluq, qu'il nomma en l'honneur de son cousin Jaunā

1. Pour une étude détaillée des réseaux de communication à l'époque moghole, voir Irfan HABIB, *An Atlas of the Mughal Empire : Political and Economic Maps*. Delhi : Oxford University Press, 1982.

2. Sur l'activité culturelle du royaume de Jaunpur, on pourra lire avec profit l'introduction d'Aditya BEHL et Simon WEIGHTMAN à leur traduction en anglais de la *Madhumālātī* (MANJHAN, *Madhumālātī : an Indian Sufi Romance*, Oxford, 2000).

Shāh. La mort de Fīrūz Shāh en 1388 laissa le Sultanat de Delhi en proie à l'anarchie, affaibli par les attaques de Tamerlan. Le contrôle exercé par Delhi était si faible que chaque province était pratiquement indépendante. En 1394, Mahmūd Tughluq désigne le noble eunuque Khwāja Jahān « Seigneur de l'Est » (Sultān-ush-Sharq) avec ses quartiers généraux à Jaunpur. Après le passage de Tamerlan à Delhi en 1398, le fils adoptif de Khwāja Jahān saisit l'opportunité de cet affaiblissement pour prendre le pouvoir et se désigner lui-même gouverneur de Jaunpur sous le nom de Mubārak Shāh Sharqi. C'est ainsi que le royaume de Jaunpur devint indépendant en 1399. En 1402, Ibrāhīm succède à son frère Mubārak pour un long règne prospère. En 1436, son fils Mahmūd lui succède, jusqu'en 1458 et le règne de Husain Shāh, dernier roi indépendant de Jaunpur. En effet, la dynastie des sultans Lodi avait pris le pouvoir à Delhi en 1450 et Bahlūl Lodi souhaite reconquérir ses provinces. Bahlūl mena une guerre contre le royaume de Jaunpur en proie à l'anarchie. Husain Shāh fut déposé en 1476 au profit de Bārbak Shāh, le fils aîné de Bahlūl. À la mort de Bahlūl en 1489, Nizām Shāh, un autre de ses fils, succéda à son père sous le nom de Sikandar Lodi. Assoiffé de pouvoir, Sikandar décida d'expulser son frère aîné Bārbak Shāh du trône de Jaunpur, une erreur stratégique qui provoqua une guerre sanglante gagnée par Delhi. Cette victoire marqua la fin de l'indépendance de Jaunpur et la fin de son éclat militaire³.

La liste des empereurs donnée par Banārasīdās offre une histoire quelque peu différente⁴ : neuf empereurs se seraient succédé depuis la fondation de la ville jusqu'au temps de la rédaction du texte (Jaunā Shāh, Bavakkar Shāh, Surhar Sultān, Mahammad Dos, Nizām Shāh, Ibrāhīm Shāh, Husain Shāh, Gāzī Sajjit Sen et Bakhyā Shāh). Une partie de ces noms est inconnue des historiens, mais il pourrait s'agir de chefs locaux agissant directement sur la vie des habitants du petit royaume sans avoir de réelle portée politique.

L'évocation de l'Histoire apparaît donc au fil du texte, sans qu'elle constitue le cœur du récit. La « petite histoire » de Banārasīdās entretient

3. *The Oxford History of India*, Delhi, 1958, p. 262-263.

4. Cf. strophes 32-34.

de temps à autre des liens avec la grande Histoire⁵, car c'est bien l'administration au pouvoir qui fait les guerres, persécute ou protège, et cela pour chacun d'entre les hommes. Le texte évoque surtout le nom des membres de l'autorité régionale ou du pouvoir central lorsqu'un événement survient dans l'environnement direct de Banārasīdās. L'auteur n'a pas véritablement le « sens de l'Histoire » et ne s'attarde jamais à envisager les enjeux politiques à grande échelle. Le seul critère politique qui semble réellement compter pour lui est que le pouvoir en place soit favorable aux affaires commerciales et qu'il lui laisse librement exercer ses activités.

Ainsi Banārasīdās décrira deux persécutions menées contre la communauté jaina. Travaillant principalement dans les milieux bancaires et marchands, les jaina ont fait l'objet d'attaques fréquentes visant leur fortune et le pouvoir qu'elle leur confère. En 1598, le nouveau gouverneur de la ville de Jaunpur, Qilij Khān, persécute violemment la communauté. Ceux qui ne sont pas arrêtés ou fouettés se voient obligés de fuir la « gueule de la mort » et se réfugient dans les villages environnants⁶. En 1615, un autre gouverneur de la province, Agha Nūr, mène une seconde persécution contre ceux qui détiennent l'argent⁷. Les exactions sont une nouvelle fois d'une rare violence, et la fuite en est le seul recours.

Banārasīdās relate aussi la rébellion du prince Salīm (qui deviendra l'empereur Jahāngīr) contre son père, l'empereur Akbar. Mais notre auteur décrit seulement les conséquences de cette rébellion à Jaunpur, c'est-à-dire dans son environnement immédiat, alors que l'action se déroule principalement à Allahabad. En mai 1599, le Prince Mūrād, frère de Salīm, meurt d'alcoolisme. Aucun rival n'entravait alors la route de Salīm vers l'accession au trône, excepté son autre frère Dāniyal, lui aussi en proie à l'alcoolisme⁸. En 1600, Akbar se voit obligé de rentrer d'une campagne au Deccan, pressé

par la rébellion de Salīm à Agra. Défiant les ordres de son père, Salīm avait marché sur la capitale avec un bataillon de 30 000 cavaliers. Akbar ordonna à Salīm de mettre fin à sa rébellion et lui offrit le gouvernement du Bengale et de l'Orissa. En route pour ces provinces, Salīm arrêta son voyage à Allahabad, s'installa à la cour, se proclama gouverneur de la province et fit battre de la monnaie à son effigie. En août 1602, il employa le mercenaire Bīr Singh Bundelā pour tuer le conseiller, l'ami et le chroniqueur d'Akbar, Abu-l Faz'l, que le prince détestait. La mère du prince, Salīmā Begam, permit une brève réconciliation entre le père et le fils en 1603, mais aucune paix véritable ne pouvait être mise en place tant que Dāniyal était encore vivant. Sa mort en avril 1604 laissa le champ libre à Salīm. Mais Akbar était anxieux de traiter avec ce fils rebelle, si bien qu'il faillit désigner le fils de ce dernier, le prince Khusrau, comme son successeur. Devant cette menace, Salīm se laissa persuader et se rendit à la cour de son père dans le calme. Rassuré sur l'état de son fils, Akbar lui confia le gouvernement des provinces laissées par Dāniyal⁹.

Banārasīdās évoque cet événement politique car il touche directement la vie de Jaunpur, mais son récit n'a aucune profondeur politique et relate sans doute ce qui se disait à l'époque, un récit approximatif où il est bien question de la rébellion d'un fils contre son père mais dont la raison principale est une interdiction d'aller chasser dans une certaine forêt. Le récit de Banārasīdās, toujours très vivant, donne une idée de ce que pouvait être la préparation de batailles rangées, laissant la ville assiégée dans un silence tonitruant où les militaires s'affairent à leur poste et où les civils cherchent à se cacher ou à fuir par tous les moyens possibles. Le conflit engendré à Jaunpur se résoudra finalement par la voie diplomatique et l'intermédiaire du général Lālā Beg¹⁰.

5. Des « Jalons Chronologiques » sont donnés à la fin de cette introduction.

6. Strophes 110 et suiv.

7. Voir les strophes 468 et suiv. : « *Il les capturait tous, les vilains et les justes, orfèvres, boutiquiers, créanciers, changeurs, joailliers et courtiers.* »

8. Vincent Smith le qualifie d'« imbécile imbibé » (« a drunken sot », *The Oxford History of India*, p. 353). La figure de Dāniyal apparaît dans le récit de Banārasīdās (strophes 133 et 145) car il dirigeait la province d'Allahabad et avait imposé un moratoire sur les emprunts, entravant l'activité des marchands.

9. *The Oxford History of India*, p. 354.

10. Strophes 149 à 165. Le général Lālā Beg Kābuli faisait partie du cercle de Salīm pendant sa rébellion. Il avait été auparavant au service de Mirzā Mūhammad Hakīm (mort en 1585), le demi-frère d'Akbar qui avait établi une cour indépendante à Kaboul. Je remercie Corinne Lefèvre pour cette identification et je renvoie le lecteur à son ouvrage consacré au prince Salīm/empereur Jahāngīr, *Pouvoir et élites dans l'empire moghol de Jahāngīr (r. 1605-1627)*, Paris, Les Indes Savantes, (à paraître).

La mort d'Akbar fait quant à elle l'objet d'un long développement¹¹, à la mesure du mouvement de panique qu'elle suscita en son temps. Banārasīdās, en apprenant la triste nouvelle, tomba de l'escalier sur lequel il était assis et se fractura le crâne sur le sol de sa cour intérieure. Akbar devait en effet être vu par la communauté jaina comme un empereur favorable à son activité, lui qui avait la réputation d'un homme tolérant prônant les vertus du végétarisme, de l'ascèse et de la non-violence (dans la mesure de ses activités de conquérant), thèmes chers aux jaina. Le texte montre la période de l'entre règne comme une période de panique pendant laquelle chacun craint le brigandage et cache argent et bijoux là où il peut. L'accession au trône de l'empereur Jahāngīr calme les esprits, ce qui laisse entrevoir la double relation au pouvoir moghol entretenue par la communauté jaina : d'un côté l'assise d'une autorité est indispensable à la bonne marche du commerce, de l'autre on craint les persécutions dont Banārasīdās a été par deux fois le témoin.

Abordée par petites touches dans le flot roulant d'un récit personnel, la grande Histoire a donc son importance au fil du texte – Ramesh Chandra Sharma en donna d'ailleurs un résumé à l'usage des historiens¹² au début des années 1970. Mais, comme nous l'avons vu à travers ces exemples, Banārasīdās évoque l'Histoire « telle qu'il l'a entendue », c'est-à-dire telle qu'elle est passée de bouche à oreille au fil des générations, déformée peut-être par l'impact qu'ont laissé les événements historiques sur le quotidien direct des personnes.

La vie économique

Histoire à demi étant le récit personnel d'un marchand, il donne à voir dans le détail les multiples aspects de la vie économique. Il montre bien comment étaient créées les sociétés, quelles étaient les différentes places commerciales de la ville et quelles étaient les étapes des transactions financières. Banārasīdās a eu une vie professionnelle plutôt mouvementée,

11. Strophes 246 et suiv.

12. Ramesh Chandra SHARMA, « The Ardha-kathānak : a neglected source of Mughal history », *Indica*, vol. 7 (1970), p. 105-120.

ce qui rend son texte riche en situations particulières, en transactions, en arnaques et en vocabulaire.

Avant de se lancer dans la vie professionnelle, Banārasīdās avait reçu l'éducation qui convient à un jeune homme de bonne famille. Un précepteur, le pandit Devadatta, l'avait instruit dans les grands domaines du savoir que sont la grammaire, la poétique, l'astronomie et les mathématiques¹³. Un moine śvetāmbara, Bhānacand, lui avait enseigné les grands principes de la religion jaina soutenus par l'étude de quelques textes. Pour ce qui est de l'apprentissage du métier lui-même, le texte montre comment le fils fréquentait l'échoppe de son père et, revenu à la maison, tâchait de l'imiter dans ses moindres détails. La strophe 47, qui met en scène Kharagasen enfant, est particulièrement instructive à ce propos : « Il notait les crédits de la maison, il expliquait tous les montants, notait les transactions conformément aux règles. Installé dans l'échoppe, il apprenait l'art du changeur. » Un peu plus loin (strophes 134-135), c'est au tour du jeune Banārasīdās de « jouer au marchand » avec des *kaurī*, coquillages qui servaient à l'époque de plus petite unité monétaire. Lui aussi vendait, calculait, amassait et présentait son petit capital à sa grand-mère ravie des progrès du jeune marchand.

Banārasīdās débute dans la vie professionnelle en 1607, à l'âge de 21 ans. Son père avait rassemblé l'ensemble des produits stockés pour la vente (vêtements, huile, beurre clarifié, pierres précieuses) et lui passe le flambeau : « Désormais, le fardeau de la maison, c'est toi qui le prends sur les épaules¹⁴ » – une phrase qui a dû peser bien lourd sur les épaules d'un jeune homme tout juste repent de son temps immergé dans la lecture et la dépravation. Chargé du stock de marchandises, il se rend non sans mal à Agra. Il dépose la marchandise dans un entrepôt et rejoint sa sœur. Le mari de cette dernière, Bandidās, lui réservant un accueil plutôt froid, Banārasīdās trouve à se loger dans une maison

13. Concernant l'arithmétique à l'usage des marchands, on pourra lire l'introduction et la traduction commentée d'un manuel de mathématiques rédigé au XIV^e siècle par un jaina appartenant, comme Banārasīdās, à la caste des Śrīmāl : Ṭhakkura PHERŪ, *Gaṇitasāraṅgaumudī, The Moonlight of the Essence of Mathematics*, edited with Introduction, Translation, and Mathematical Commentary by SaKHYa, New Delhi : Manohar 2009.

14. Strophe 286.

individuelle et commence ses transactions dans les différents marchés de la ville. Il vend d'abord les vêtements : le solde des comptes est négatif. Il vend ensuite les condiments : le solde n'est positif que de quatre roupies. Il tâche enfin de vendre les pierres précieuses sans vraiment en connaître la valeur et se fait largement escroquer par les acheteurs, avant de perdre lui-même les dernières pièces de son stock. Banārasīdās subit alors sa première banqueroute.

Après quelque temps passé à organiser chez lui des lectures de poésie et à manger des galettes de lentilles à crédit, il forme une nouvelle société en s'associant avec Dharmadās, le « mauvais fils » d'une famille jaina de Delhi qui « s'adonnait à de mauvaises passions, sortait avec de mauvaises fréquentations, consommait beaucoup d'opium et perdait de l'argent¹⁵ ». Le capital de la société est fondé sur un apport personnel de cinq cents roupies chacun. Arpentant les différentes places commerciales d'Agra, ils achetaient et revendaient des pierres précieuses, augmentant ainsi leur capital et leur train de vie. Au moment de dissoudre la société, deux années après sa création, Banārasīdās dut rendre sa part à la famille de Dharmadās. Les cinq cents roupies rendues, il ne lui restait plus rien, tout le bénéfice avait été consommé. Après ce nouveau revers, Banārasīdās, affligé, se tourne vers sa femme qui lui prête une somme d'argent qu'elle avait gardée en cas de nécessité¹⁶. Il reprend les affaires en profitant de l'échoppe de son beau-père. C'est alors qu'il rencontre le plus cher de ses amis, Narottamadās, avec lequel il monte une autre société. À la mort de Narottamadās, Banārasīdās devra dissoudre la société en traitant avec un certain Sabal Singh Mauthiyā, marchand aisé plus occupé à écouter ses musiciens qu'à signer des soldes de comptes¹⁷. À la fin de sa vie, Banārasīdās nous dit vivre « plaisamment » dans la ville d'Agra en compagnie de sa femme, menant peut-être des affaires moins tumultueuses.

Le texte montre bien la souplesse et la relative facilité avec laquelle se créent et se dissolvent les sociétés. Un marchand jaina qui arrive dans une nouvelle ville se rend en premier lieu dans le quartier jaina où il trouvera

15. Strophe 353.

16. Strophe 384.

17. Strophe 557.

de quoi se loger. Il se rend ensuite sur les marchés et cherche à s'associer avec un autre marchand¹⁸. Le marché conclu, ils montent alors une société (*sājhī*) pour un certain temps (le texte donne une moyenne de deux ans). La société est généralement créée par deux personnes qui s'associent librement. Mais l'association peut aussi faire intervenir des tiers appartenant à la famille de l'un ou de l'autre, comme c'est le cas pour Dharmadās dont les frères se portent garants. Une somme de départ est placée par les deux parties, constituant ainsi le capital de la société qu'il s'agira de faire fructifier en achetant et en revendant des marchandises. Pour dissoudre la société, les parties prenantes closent les comptes, le solde est rédigé et le capital restant est versé, le cas échéant, à part égale entre les deux associés.

Le théâtre principal des transactions commerciales est le « marché ». Banārasīdās nous en présente quatre types, qui ne se différencient pas de prime abord mais dont les particularités méritent d'être notées. Quatre mots distinguent les marchés par leur taille et leur contenu. Le plus important d'entre eux est le bazar, un grand marché public où le chaland trouve tout ce qu'il cherche. Le bazar est constitué d'une succession d'échoppes (*hāṭa*) qui constituent le lieu par excellence de l'activité du marchand¹⁹. Le mot *hāṭa* en vient d'ailleurs à désigner le marché lui-même, un marché sans doute périodique plus petit que les grands bazars²⁰. Le terme *maṇḍāī*, dont on ne trouve qu'une occurrence au début du texte, désigne plutôt un marché spécialisé dans un domaine particulier (le grain, les légumes, les vêtements, etc.) pour la vente en gros. Enfin le terme *nakhāsā* désignait à l'origine le marché aux bestiaux, mais son sens s'est élargi au marché généraliste. Le

18. Les jaina s'associent le plus souvent avec d'autres marchands jaina. Le texte nous donne aussi l'exemple du père de Banārasīdās s'associant avec un marchand śivaïte (strophe 75).

19. Le texte donne treize occurrences du mot « *hāṭa* » et huit du mot « *bājāra* ».

20. Denis VIDAL affirme que le *hāṭa* était un « marché périodique dans les campagnes », par opposition aux marchés urbains des villes moyennes (*maṇḍī*, *ganj*, *qasbah*) et aux bazars des grandes villes (voir son article « Markets » dans *The Oxford India Companion to Sociology and Social Anthropology*, p. 1342). Cependant, le mot n'est jamais employé par Banārasīdās dans un contexte rural : le *hāṭa* sur lequel il s'installe pour traiter ses affaires est établi à Agra, capitale de l'empire.

terme n'est utilisé par Banārasīdās que dans un contexte de « marché aux vêtements²¹ » et garde en quelque sorte l'écho d'une spécialisation.

Les éléments du texte concernant la vie économique permettent de reconstituer les différentes étapes des transactions commerciales et d'en constituer un petit vocabulaire. Un marchand contracte d'abord un prêt (*udbāra*) pour créer une société. En plaçant chacun une somme d'argent, les associés, nous l'avons vu, forment le capital (*pūñjī*) de leur société. Puis le travail commence. Les transactions commerciales (*lenā denā*), les crédits (*ucāpati*) et les dépenses (*kharaca*) sont soigneusement notés dans un registre de comptes (*lekhā*). À la dissolution de la société, la somme due (*bhailī*), constituée du principal (*mūla*) et des intérêts (*byāja*), doit être remboursée. Les deux associés rédigent le solde des comptes (*phāarakatī*) qui montre la différence entre les crédits et les débits. Le solde aboutit soit à une perte (*toṭā*) et c'est la banqueroute (*devālā*), soit à un profit (*naphā*) et l'excédent est partagé.

Pour assurer le prêt et le transfert d'argent d'un point à autre, le système de la *hundī* était, au temps de Banārasīdās, d'une utilisation tout à fait courante. Il s'agit d'un système de paiement par « lettre de change²² » qui repose sur un réseau d'agents (les *hundīvāle* du texte) : un premier agent perçoit l'argent d'un client, envoie la lettre de change au second qui restitue la somme inscrite (moins une commission) au destinataire nommé dans la lettre, le premier agent ayant promis au second de lui rembourser la somme ultérieurement. Ce système permettait aux marchands de voyager, comme ils étaient souvent amenés à le faire, sans transporter d'argent sur eux, évitant ainsi de se faire dépouiller par des voleurs de grand chemin et autre brigands, comme ceux auxquels eut affaire Kharagasen lors de son pèlerinage à la sati²³. La *hundī* pouvait aussi être utilisée pour noter les crédits que prenaient les marchands, ou comme billet d'échange pour

opérer des transactions commerciales, avec un fonctionnement proche de celui de nos chèques bancaires.

La lettre de change était rédigée par le premier agent. Elle comportait un titre qui donnait la nature de l'opération à effectuer (échange, emprunt ou transaction). L'agent signait le document, puis donnait le nom et l'adresse de son client. La somme de la *hundī* était ensuite écrite en chiffres puis en lettres, comme sur nos chèques bancaires. La lettre se terminait par la mention du nom du destinataire avec un rappel de la somme qui devait lui revenir. Le système de la *hundī* était largement adopté en cette époque de la première modernité²⁴. Il a été remplacé à la fin du XIX^e siècle par le système bancaire européen, mais il est resté présent en tant que système parallèle, échappant ainsi aux lois du marché, au cours de la monnaie et à la juridiction.

La vie religieuse du laïc jaina

À côté de son activité commerciale, Banārasīdās a toujours poursuivi une réflexion sur son rapport à la religion familiale, le jainisme, contre laquelle il s'opposa à de nombreuses reprises en ne cessant jamais de la mêler à son existence. Le jainisme est une religion indienne née au V^e siècle avant notre ère. Elle repose sur un ensemble de vingt-quatre Jina, « vainqueurs » par l'ascèse du cycle des transmigrations, aussi appelés Tīrthaṅkara parce qu'ils « fabriquent un gué » pour aider le fidèle dans sa réalisation. Leur origine se perd dans des temps mythiques sauf pour les deux derniers, Pārśva et Mahāvīra, attestés historiquement, qui prêchèrent dans la vallée gangétique une doctrine originale dans laquelle se retrouvent encore les fidèles

21. Voir les strophes 314, 390 et 571.

22. Dans son *Manuel du scribe cachemirien au XVII^e siècle*, dans lequel on trouve de nombreux éléments de la vie économique et administrative, Jules BLOCH traduit le terme par « billet à ordre ».

23. Strophe 78.

24. Voir Irfan HABIB, "The System of Bills of Exchange (*Hundis*) in the Mughal Empire", dans Satish Chandra (ed), *Essays in medieval Indian economic history*, New Delhi : Munshiram Manoharlal, 1987, p. 207-221. Voir aussi Jérôme PETIT, « Banārasīdās et Jean-Baptiste Tavernier : feux croisés sur l'histoire économique de l'Inde au XVII^e siècle », *Bulletin d'études indiennes*, vol. 26-27, 2008-2009, p. 141-152. La lettre de change est aussi évoquée à la même période, à l'autre bout du monde, en Espagne, sous la plume de Francisco de Quevedo (1580-1645), célèbre écrivain satirique qui partage quasiment les dates de Banārasīdās (voir notamment *La vie du truant don Pablos de Ségovie, vagabond exemplaire et modèle des flous*, traduit de l'espagnol par Aline Schulman, Paris : Fayard, 2010, p. 37 et p. 158).

jaina d'aujourd'hui. Cette doctrine, qui inclut des éléments panindiens que l'on peut retrouver dans l'hindouisme et le bouddhisme, met un accent particulier sur les vertus de l'ascèse et le respect que doit le fidèle envers toute forme de vie. La communauté jaina est composée des quatre grands ensembles que sont les moines, les nonnes et les fidèles laïcs hommes et femmes. Le jainisme est, depuis un schisme important en l'an 79 de notre ère, divisé en deux courants sectaires, les śvetāmbara et les digambara, qui s'opposent sur des points de doctrine et ne reconnaissent pas l'autorité aux mêmes écritures. Cette division vaut encore aujourd'hui, et elle est d'autant plus importante dans notre contexte que Banārasidās est issu d'une famille d'obédience śvetāmbara alors qu'il sera vu à la fin de sa vie comme le fer de lance d'un mouvement réformiste digambara sur lequel nous reviendrons. Mais l'anti-ritualisme auquel il adhérera ne l'empêche pas de donner, au fil du texte, de nombreux détails concernant la vie religieuse des laïcs jaina.

Le pèlerinage fait partie intégrante de la vie religieuse²⁵, il en est même un des moments clé. Sa pratique connaît un apogée dans l'Inde de l'époque, on n'en trouve pas moins de sept exemples au fil du récit de Banārasidās. Le texte montre par ailleurs les différentes formes que peut prendre le pèlerinage, comment il est organisé, ce qui le motive et ce qu'il provoque. Les congrégations sont généralement menées par un haut personnage qui décide, pour la prospérité de la communauté et par nécessité personnelle, d'organiser un pèlerinage. Ainsi Rāi Dhanā, ministre de Lodī Khān, organise un pèlerinage après avoir demandé l'autorisation à ce dernier. Hīrānand, un représentant du prince Salīm proche de la retraite, organise lui aussi un pèlerinage pour marquer la fin de ses activités. Un riche courtier, Vardhamān Kumārājī, mène toute une congrégation sans que le texte nous dévoile ses motivations.

À l'approche du départ, une annonce publique est faite dans les milieux jaina et chacun peut rejoindre la congrégation s'il en ressent le besoin. Le degré de motivation est souvent élevé et l'on peut ressentir une sorte

d'impatience au moment du départ²⁶. Des pèlerinages plus personnels peuvent aussi être mis sur pied « soi-même » (*svayam*) à l'occasion d'une naissance ou d'une demande particulière (la naissance d'un fils, etc.). Les congrégations se dirigent généralement vers un lieu saint (*tīrtha*) en liaison avec un Jina. C'est le cas du mont Sammēta (lieu du nirvāṇa de vingt des vingt-quatre Jina), de Ratnapuri (lieu de naissance du Jina Dharmanātha), de Bénarès (lieu de naissance du Jina Pārśva), d'Ayodhya (lieu de naissance de cinq Jina), d'Hastinapur (lieu de naissance de trois Jina : Śānti, Kunthu et Ara). Un seul pèlerinage n'est pas lié à un Jina, celui qu'organise le père de Banārasidās en faveur d'une satī dans la ville de Rohtak, d'où est originaire sa famille²⁷. En effet, les jaina, aujourd'hui encore, partagent leurs hommages entre les Jina et la divinité du clan (*kuladevatā*) à laquelle ils rendent souvent visite pour des demandes particulières. Ainsi sont donc réparties les fonctions des Jina et des autres divinités, surtout féminines, comme les yakṣī ou les satī, qu'elles soient ou non jaina.

Banārasidās nomme le pèlerinage la « chose essentielle » (*sāra*) et son importance se laisse percevoir à chaque fois qu'il l'évoque. Si Banārasidās se rapprocha par deux fois des pratiques religieuses jaina (en 1605 et 1618), ce fut chaque fois après avoir accompli un pèlerinage. L'effort qu'il nécessite, le huis clos qu'il occasionne entre les membres d'une même communauté et la récurrence des *pūjā* adressées aux grands personnages du jainisme doivent créer un climat propice au raffermissement des principes de la religion. C'est chaque fois l'occasion pour Banārasidās de prendre des vœux avec plus de ferveur et d'enthousiasme que dans la vie ordinaire, propice à l'en détourner.

Banārasidās sera reconnu à la fin de sa vie comme un anti-ritualiste. Il dit d'ailleurs de lui-même en conclusion du texte qu'il « n'accomplit ni la prière murmurée, ni le jeûne, ni l'abstinence, ni les rites, [qu'il] n'a pas de penchant vers le don ni vers la *pūjā*²⁸ ». Mais le rituel n'est pas pour autant absent de son récit, parce que sa famille est très attachée à sa pratique et

25. Sur le pèlerinage jaina voir notamment Nalini BALBIR, « Les pèlerinages aux maîtres dans le jainisme », in *Les chemins de Dieu, t. II les pèlerinages non chrétiens*, Paris, Hachette, 1987, p. 228-236.

26. Voir notamment la précipitation de Kharagasen (strophe 227) et l'insistance de Banārasidās auprès de sa mère (strophe 228).

27. Strophe 78.

28. Strophe 653.

surtout parce que lui-même réaffirme par deux fois la nécessité du rite²⁹ : le texte présente vingt-sept occurrences de la racine *pūj-* « rendre hommage, révéler » et de ses dérivés.

La pratique de la *pūjā*, élément quotidien du rituel, rythme véritablement le texte. Il s'agit pour le dévot d'adorer l'image d'un Jina ou d'une autre personnalité « réalisée » (divinité, moine, ancêtre) lors de cérémonies publiques ou privées. La *pūjā* sert notamment à demander une chose particulière (la naissance d'un fils, la bonne marche des affaires, etc.) et à remercier d'une heureuse fortune³⁰. Les traités en distinguent deux grands types, la *pūjā* mentale (*bbāva-pūjā*) et la *pūjā* matérielle (*dravya-pūjā*), différence qui n'est jamais faite nommément dans le texte³¹. On trouve cependant mention de la « *pūjā* de huit sortes³² » qui fait référence aux huit types de matériels utilisés pour la mener à bien : le parfum (*gandha*), les fleurs (*puspa*), le riz non décortiqué (*akṣata*), l'encens (*dhūpa*), la lumière d'une flamme (*dīpa*), l'oblation (*naivedya*), les fruits (*phala*) et l'eau (*jala*). Par ailleurs, le texte précise régulièrement que la *pūjā* doit être accomplie « l'esprit concentré » (*mana dbari*) comme une référence à la *pūjā* mentale.

Le texte donne aussi un aperçu des vœux (*vrata*) que doit prendre le laïc jaina. Ces vœux, destinés principalement à des personnes travaillant dans le commerce et la banque, sont classés en trois grandes catégories, chacune comprenant trois ou quatre éléments. D'abord les cinq Vœux Mineurs (*aṇuvrata*) que sont 1) la non-violence (*ahimsā*) envers tous les êtres vivants et leur non utilisation à des fins de profit, 2) la vérité (*satya*) sur sa marchandise et sur la marchandise d'autrui, 3) l'absence de vol (*asteya*) qui inclut le fait de bien payer les taxes demandées, 4) la chasteté (*brahma*) qui signifie pour le laïc de ne prendre qu'une seule femme et de freiner son activité sexuelle, 5) la non-possession (*aparigraha*) qui invite à ne pas s'attacher à sa richesse et à donner le surplus de sa fortune à des œuvres charitables. Viennent ensuite les trois Vœux de Vertu

(*guṇavrata*) qui préconisent 1) de limiter ses déplacements pour blesser le moins possible d'êtres vivants (*dig-vrata*), 2) de refréner sa joie concernant la nourriture ou l'habit (*bhogopabboga-vrata*), 3) d'abandonner les activités déléteres qui servent des buts sans intérêt (*anartha-daṇḍa-vrata*). Enfin, le laïc doit respecter les quatre Vœux de Discipline (*śikṣāvrata*) qui obligent 1) à ordonner sa vie quotidienne selon certains rites (*sāmāyika-vrata*), 2) à limiter ses activités dans le temps et dans l'espace (*deśāvakāśika-vrata*), 3) à jeûner certains jours du calendrier (*poṣadhopavāsa-vrata*) et 4) à pratiquer le don et la charité (*dāna-vrata*). À cette liste de douze vœux s'ajoutent le vœu facultatif de mort par le jeûne (*sallekhanā-vrata*) et le vœu essentiel de Droiture (*samyaktva*)³³.

Parmi ces vœux, la pratique du jeûne est souvent illustrée au fil du texte. Elle est entreprise pour guérir d'une maladie, par nécessité d'une ascèse interne, ou encore pour augmenter sa considération sociale³⁴. Les mots du jeûne sont différents selon leur contexte. Les termes *poṣadha* et *upavāsa* désignent plutôt un jeûne collectif accompli pendant la période des moussons (*caturmāsa*) durant laquelle les moines stationnent dans une salle d'observances (*upāśraya*) et proclament chaque matin des sermons aux fidèles. Le terme *tapa* désigne plutôt le jeûne en tant qu'ascèse interne. Il peut être l'occasion d'une privation totale, mais il prend le plus souvent la forme de restrictions : à l'égard de certains aliments, notamment les fruits et les légumes verts. Le texte donne par exemple à voir Banārasidās déposer aux pieds de la statue d'un Jina la somme des produits auxquels il vient de renoncer³⁵.

29. Notre auteur anti-ritualiste affirme même que « sans rites, la pensée s'affaiblit » (*binu ācāra bhāi mati nīca*, strophe 599).

30. Voir notamment la strophe 438.

31. Sur les différents types de *pūjā*, voir R. WILLIAMS, *Jaina Yoga*, p. 216-224.

32. Strophe 221.

33. Les vœux font partie du domaine technique. Une description détaillée de chaque vœu est donnée par R. WILLIAMS, *Jaina Yoga*, p. 55-64 et sq. Une approche des vœux appliquée à la situation particulière des marchands jaina est donnée par Paul DUNDAS, *The Jains*, p. 190-191. Pour une lecture plutôt digambara, voir P. S. JAINI, *The Jaina Path of Purification*, p. 170-187.

34. Cf. Paul DUNDAS, *The Jains*, p. 200. L'exemple du texte peut être celui de Rāi Dhanā (strophe 51), ministre de Lodi Khān, qui ne manque jamais à ses obligations religieuses et qui, donc, brille par sa vertu.

35. Voir strophe 229 : « Yaourt, lait, beurre clarifié, riz, lentilles, huile, bétel, innombrables fleurs, tant de choses auxquelles il renonça soudainement ».

Banārasīdās n'est cependant pas un adepte convaincu du jeûne. C'est chaque fois pour lui l'occasion d'une rude épreuve dont il se tire en dévotant en cachette des galettes de blé³⁶. La difficulté de tenir l'ensemble des vœux est régulièrement évoquée dans le texte. Banārasīdās dévoile par exemple la naissance d'un de ses fils après avoir affirmé avec force le respect des vœux qu'il venait de prendre, parmi lesquels figure la chasteté. Si le laïc se doit de respecter au mieux les vœux qu'il prononce, la vie laïque oblige aussi la théorie à une certaine souplesse. La liste des vœux classés par les traités n'apparaît jamais telle quelle sous la plume de Banārasīdās qui accentue, précise ou omet un élément des vœux suivant les circonstances.

Le texte de Banārasīdās évoque aussi les six « devoirs indispensables » (*āvāśyaka*) qui obligent chaque jour le laïc à 1) l'équanimité (*sāmāyika*), 2) la récitation des louanges aux vingt-quatre Jina (*caturviṃśati-stava*), 3) l'hommage aux moines (*vandanaka*), 4) la confession des fautes contre la discipline et le repentir (*pratikramana*), 5) des règles de renoncement (*pratyākhyāna*) et 6) l'abandon de son corps, posture ascétique debout les bras le long du corps (*kāyotsarga*). Ces devoirs ne sont pas tous cités dans le texte de Banārasīdās. Il n'en fait mention que dans les moments de raffermissement des principes de la religion, et il n'est d'ailleurs pas étonnant de constater, au vu de la personnalité de l'auteur, que le devoir le plus cité soit le devoir de repentir³⁷. Les rites et la discipline ne semblent pas le domaine de prédilection de Banārasīdās qui devait davantage se plaire à évoquer le Soi suprême en compagnie de ses amis ādhyātmika.

Le mouvement Adhyātma a émergé dans la seconde moitié du xv^e siècle, dans différentes villes d'Inde du Nord, notamment Delhi, Agra, Jaipur, Multan et Sangner. La période pré-moderne est en Inde le théâtre d'un grand élan réformiste. Au xv^e siècle, le poète Kabīr se dresse par exemple contre l'autorité des pandits ou des cheikhs et invite à regarder en soi un dieu sans attribut spécifique (*nirguṇa*)³⁸. En contexte śvetāmbara, le

36. Strophes 205 à 207.

37. On trouve effectivement cinq occurrences du mot *pratikramana*, alors que la posture ascétique dite de « l'abandon du corps » n'est jamais citée.

38. Voir l'introduction de Charlotte VAUDEVILLE à sa traduction d'un choix de poèmes de Kabīr, *Au cabaret de l'Amour : Paroles de Kabīr*, p. 25.

Gujarati Lonkā Śāha, un scribe qui a eu accès aux textes canoniques, lance autour des années 1450 un mouvement visant à reconsidérer les valeurs de l'ascèse contre le laxisme des moines qui n'opéraient plus qu'un rituel sans conviction³⁹. De même, Banārasīdās et les tenants de l'Adhyātma se dressent contre l'autorité des *bhāṭṭāraka* et invitent à contempler le Soi suprême. Les *bhāṭṭāraka* sont des pontifes digambara qui dirigent de grands monastères. Ils étaient chargés, à l'époque, d'intercéder avec le pouvoir en place jusqu'à se prendre eux-mêmes pour des rois, comme le note Paul Dundas⁴⁰. Leur rôle déclina dans le courant du xix^e siècle et il n'en reste plus que quelques-uns de nos jours, chargés de promouvoir les valeurs du jainisme en Inde et à l'étranger.

Le mouvement Adhyātma s'inspire particulièrement de la pensée de Kundakunda (ii^e siècle), le grand penseur de la mystique digambara. Il décrit dans son œuvre majeure, le *Samayasāra*, la vraie nature du Soi et fait la distinction entre un « point de vue de convention » (*vyavahāra-naya*) et un « point de vue de conviction » (*niscaya-naya*), c'est-à-dire entre une vérité pratique, ordinaire, et une vérité absolue⁴¹. Sa pensée trouve un écho dans l'œuvre d'un autre penseur important, Yogīndu (c. vi^e siècle), qui invite lui aussi, après une connaissance approfondie des principes de la doctrine jaina, à l'intériorisation de la vie religieuse et à la vision immédiate du Soi suprême⁴².

39. P. S. JAINI, *Jaina Path of Purification*, p. 309.

40. « Most importantly, the *bhāṭṭāraka* had to represent the local Digambara community as a mediating figure when dealing with the Hindu rajas or the Moslem authorities. Indeed, the *bhāṭṭāraka* was very much like a king himself. He sat on a pontifical throne, enjoyed trappings of office and a great deal of pomp and ceremony attended his processional activities. » (Paul DUNDAS, *The Jains*, p. 125).

41. De cette œuvre importante, il existe plusieurs traductions en anglais dues à des savants indiens. La référence a longtemps été celle du Prof. A. Chakravarti parue d'abord en 1950 puis rééditée en 1971 sous l'égide de H. L. Jain et A. N. Upadhye (Delhi, Bharatiya Jñānpiṭh). Une nouvelle traduction commentée due à Shri Jethalal Zaveri et Muni Mahendra Kumar a paru à Ladnun (Jain Vishva Bharati University, 2009), qui vient apporter un autre éclairage sur le texte, sans rien enlever à son prédécesseur.

42. YOGĪNDU, *Lumière de l'Absolu*, traduit de l'apabhraṃśa par Nalini Balbir et Colette Caillat, Paris, Rivages poche, 1999.

Le mouvement Adhyātma disparaît à la fin du xvii^e siècle, influençant divers courants sectaires digambara comme les sectes Terāpantha et Bisapantha. On a souvent voulu voir dans la secte Terāpantha digambara la continuité de l'Adhyātma, et en Banārasīdās son fondateur⁴³. Si les Terāpanthī ont été largement influencés par les réflexions des ādhyātmika, il reste que ces derniers ne se sont jamais organisés en secte, n'ont jamais proposé ni de culte ni de temple. Le pandit Tōdarmal, qui jeta au xviii^e siècle les bases intellectuelles de la secte, se réclamait effectivement de Banārasīdās, sans que ce dernier, mort un demi-siècle plus tôt, ait jamais agi pour la création d'une secte nouvelle.

Les ādhyātmika étaient essentiellement des intellectuels et des poètes jaina qui se réunissaient pour évoquer le Soi suprême, lire les textes qui ont servi de base à leur pensée et composer eux-mêmes des poèmes sur différents aspects de leur connaissance. Ce groupe devait rassembler des laïcs des deux obédiences jaina, digambara et śvetāmbara (n'oublions pas que Banārasīdās est issu d'une famille śvetāmbara), même si les racines sociales et intellectuelles du mouvement plongent dans la tradition digambara⁴⁴. Indifférents au rituel, ils cherchent avant tout à mener une réflexion sur la vérité absolue, sans rejets ostensibles du rituel ni des *bhaṭṭāraka*, ces derniers brillant par leur absence dans le texte de Banārasīdās.

Histoire à demi ne nous donne aucun indice sur le statut particulier que devait avoir Banārasīdās au sein de ce mouvement, mais nous pouvons penser qu'il avait un rôle important au sein du groupe des ādhyātmika de la ville d'Agra. Ses successeurs se réclameront de lui et ses détracteurs nous offrent quelques éléments pour juger de son importance. En effet,

43. Les Terāpanthī digambara rejettent eux aussi l'autorité des *bhaṭṭāraka*, ils ne tolèrent qu'un culte aux Jina eux-mêmes et évitent la *pūjā* avec des choses (*dravya*) qui peuvent contenir des êtres vivants (fleurs, fruits, etc.). Pour l'émergence de la secte Terāpantha digambara et l'influence sur elle du mouvement Adhyātma, voir John E. Cort, « A Tale of Two Cities : On the Origins of Digambar Sectarism in North India » in *Multiple Histories : culture and society in the study of Rajasthan*, Jaipur, 2002, p. 39-83. Plus ancien, le livre de Helmuth von GLASENAPP, *Jainism : an Indian Religion of Salvation* (p. 81), voit en Banārasīdās le fondateur de la secte Terāpantha.

44. L'article de John E. Cort cité plus haut donne (p. 65) des éléments instructifs sur les membres que devaient compter les réunions d'ādhyātmika.

sa pensée a fait l'objet d'une controverse que mena le moine śvetāmbara Meghavijaya à la fin du xvii^e siècle dans un texte de vingt-cinq vers en prakrit, le *Yuktiṭṭrabodha*, augmenté d'un long commentaire en sanskrit de l'auteur lui-même⁴⁵. Dans ce texte, Meghavijaya nomme les ādhyātmika « *varanasiya* » ou « tenants de Banārasī » et lance ses attaques contre Banārasīdās lui-même. Il démonte un à un les éléments qui fondent la pensée de ces « chercheurs de vérité indépendants » qui ne placent ni leur foi en les Tīrthānkara ni leur confiance en les moines.

Banārasīdās a un premier contact avec le mouvement Adhyātma en 1598 lorsque sa famille, fuyant les persécutions de Qilij Khān, trouve refuge à Fatehpur chez un Osval proche du mouvement. En 1623, il rencontre l'ādhyātmika Arthamal Dhor qui lui donne à lire le *Samayasāra* de Kundakunda augmenté du commentaire en hindi de Rājamalla. Cette rencontre (avec Arthamal Dhor mais aussi et surtout avec l'œuvre de Kundakunda) sera vécue comme une véritable secousse philosophique. Il se détache alors de la vie religieuse ritualisée pour concentrer ses pensées sur le Soi suprême, sans d'abord y parvenir⁴⁶. Il rédige à cette époque de nombreux poèmes inspirés de la mystique digambara et se moque ouvertement des moines, se tenant nu dans une pièce avec trois amis à singer le caractère ostensible de leur vœu de non-possession. C'est seulement après sa rencontre avec Rūpacand Paṇḍe en 1635 et sa lecture du *Gommaṭasāra* de Nemicandra (x^e siècle) que Banārasīdās arrive à appréhender au mieux son besoin de contemplation philosophique. Il comprend alors qu'il existe une Échelle des qualités⁴⁷ (*guṇasthāna*) ménagée pour aider le laïc volontaire dans sa progression spirituelle, venant justifier les attitudes extrêmes, empreintes de fausseté (*mithyātva*), qui ont été les siennes. Les deux

45. La traduction des strophes et d'une partie du commentaire est donnée par Mukund LATH en annexe à son travail (*Half a Tale*, p. 213-222).

46. À la strophe 595, Banārasīdās compare sa situation au « pet du chameau » qui ne prend aucune direction définitive.

47. Voir en Annexe la progression des quatorze *guṇasthāna*. Pour une étude détaillée des *guṇasthāna*, voir GLASENAPP, *Die Lehre vom Karman in der Philosophie der Jainas*, p. 88-103, trad. en anglais *Doctrine of Karman in Jain Philosophy*, p. 75-92. Voir aussi l'exposé d'Olivier LACOMBE dans *L'Inde Classique*, tome II § 2491 ; et P. S. JAINI, *The Jaina Path of Purification*, p. 272-273.

piliers de la philosophie jaina que sont la Théorie du pluralisme des aspects (*anekāntavāda*) et la Théorie relativiste (*syādvāda*) parviennent alors « à maturation » et il peut se lancer dans une réécriture du *Samayasāra* et dans la rédaction de nombreux poèmes dirigés vers le-Soi.

L'œuvre de Banārasīdās inspira elle-même des penseurs ultérieurs. Le poète Dyānatray (1676-1726), proche lui aussi du mouvement Adhyātma d'Agra et de Delhi, influencé tout aussi bien par la littérature des *Sant*, composa des poèmes en hindi encore lus de nos jours lors de certaines *pūjā*. Nous avons vu plus haut que le pandit Ṭodarmal (début XVIII^e siècle) se réclamait de lui. Śrīmad Rājacandra (1867-1901), mieux connu du fait de son apparition dans les pages de l'autobiographie de Gandhi, s'inscrit lui aussi dans cette lignée. Né dans une famille śvetāmbara du Gujarat, ce joaillier marié et père de trois enfants n'a jamais voulu prendre les vœux monastiques, qu'il juge comme une voie plus facile que la vie séculière pour aborder le Soi suprême. Pourvu d'une grande force de concentration et de mémorisation dès son plus jeune âge, il met l'accent sur les valeurs de l'ascèse interne et de la méditation plus que sur les notions de sectes et de rituel⁴⁸. Enfin, plus proche de nous, le penseur indépendant Kañjī Svāmi (1889-1980) inclut Banārasīdās dans les penseurs dont il se réclame. D'abord moine śvetāmbara, Kañjī Svāmi renonce publiquement à ses vœux monastiques et se proclame laïc digambara en prenant Kundakunda comme base de son enseignement.

Histoire à demi et le genre autobiographique

C'est assurément pour répondre à la controverse dont il fut l'objet, comme nous le verrons plus loin, que Banārasīdās se lance dans la rédaction de son récit de vie. Au reste l'émergence d'un récit autobiographique dans le monde indien pose question. On se demande d'abord quel modèle a pu inspirer Banārasīdās pour qu'il produise un texte appartenant à ce genre. On peut aussi se demander si le texte répond bien aux critères du genre autobiographique tel que l'historiographie littéraire récente a tâché de les définir.

48. Son œuvre majeure, l'*Ātmasiddhi*, a été publiée en 1957 avec une traduction en anglais de Brahmachari Sri Govardhandas (Śrīmad RĀJACANDRA, *Ātmasiddhi : Self-Realization*, Aliganj, 1957).

Le premier élan autobiographique est inauguré par le panégyriste Bānabhaṭṭa (VII^e siècle) qui ouvre et clôt son *Harṣacarita*, biographie historique⁴⁹ en sanskrit du roi Harṣa, par l'évocation de sa propre lignée et de certains éléments de sa vie. Il faut attendre la fin du XI^e siècle pour retrouver deux autres poètes de cour qui eurent l'audace de parler d'eux-mêmes à la fin du récit de la vie et de la carrière de leur roi. Bilhaṇa, poète kashmiri, consacre le dernier des dix-huit chants composant son *Vikramāṅkadevacarita* à la gloire du souverain Cālukya Vikramāditya VI (1076-1126), et Sandhyākaranandin propose un « éloge du poète » (*kavi-prasasti*) pour clôturer les quatre chants de son *Rāmacarita*, un texte écrit sur le mode du double sens (*śleṣa*) permettant d'écrire la vie du roi Rāmapāla (1077-1130) en prétendant écrire la vie du dieu Rāma⁵⁰.

Un modèle qui a pu inspirer Banārasīdās pourrait être celui des *carita* jaina, ces biographiques historico-mythologiques des grands personnages du jainisme, rédigés en sanskrit et en prakrit entre les X^e et XIII^e siècles. Ce genre s'est perpétué ensuite en apabhraṃśa (les *carīu*) aux XIV^e et XV^e siècles puis dans les langues régionales jusqu'au XVIII^e siècle, essentiellement en Inde du Nord-Ouest. Ces biographies historiques sont destinées à servir de sources d'inspiration, de modèles à suivre, pour les fidèles jaina dans leur pratique quotidienne. Si le genre est relativement loin du texte présenté ici, la visée édifiante n'est pas totalement absente dans la définition du genre autobiographique qui veut souvent proposer une source d'inspiration à ses lecteurs⁵¹.

49. Le genre des biographies historiques avait déjà été inauguré par le bouddhisme avec les récits de vie des premiers disciples du Buddha, les Thera pour les hommes, les Therī pour les femmes. Voir *Stances des Thera (Theragāthā)* et *Stances des Therī (Therīgāthā)*, traduites du pâli, présentées et annotées par Danièle MASSET, Oxford : The Pali Text Society, respectivement 2010 et 2005.

50. *La geste de Rāma : Poème à double sens de Sandhyākaranandin*. Introduction, texte, traduction et analyses de Sylvain BROCCQUET. Pondichéry : IFP/EFEO, 2009.

51. Voir à ce sujet l'étude de Nalini BALBIR sur trois autobiographies contemporaines de religieux jaina, « *Autobiographies of Jain Monks and Nuns in the 20th Century* » dans N. Balbir et C. Caillat, *Jaina Studies*, 2008, p. 143-179, et celle de Phyllis GRANOFF « *This was my life : autobiographical narrative and renunciation in medieval Jainism* », *Annals BORI*, vol. LXXV, 1994, p. 25-50. Le rôle didactique des autobiographies est aussi relevé

Comme nous l'avons déjà évoqué, l'histoire littéraire indienne est marquée, entre les XI^e et XVII^e siècles, côté hindou, par la littérature dévotionnelle de la bhakti dans laquelle les auteurs s'évoquent eux-mêmes, dans le but toutefois de sublimer leur soi individuel en cherchant à l'unifier au divin. Il s'agit donc plutôt d'une évocation du soi interne qui omettrait ostensiblement la relation du soi au monde, allant à l'encontre même du genre autobiographique centré sur l'individu *dans* le monde⁵². Cette période est aussi celle des biographies édifiantes de fameux bhakta, comme la *Bhaktamālā* de Nābhādās (XVI^e siècle) qui décrit la vie de 200 bhakta comme des « vies de saints » et de leurs miracles pour inculquer l'esprit de la bhakti aux lecteurs⁵³.

Une autre source d'influence pourrait venir de la forte tradition historiographique des Moghols qui encouragea les empereurs à rédiger, et souvent à faire rédiger, leur (auto-)biographie. Bābur, fondateur de la dynastie moghole, est en effet présenté comme un autobiographe lorsqu'il rédige son *Bābur Nāma* dans lequel il livre en poète ses mémoires de guerrier⁵⁴. Qu'elles soient rédigées par les empereurs eux-mêmes ou par des chroniqueurs, comme Gul-Badan Baygam pour Humāyūn ou Abu-l Faz'l pour Akbar, le genre des « récits de vie » est bien installé dans l'imaginaire littéraire de l'Inde à l'époque de Banārasīdās. Ces récits sont par ailleurs

par les historiens du genre autobiographique en Occident. Dans sa définition générale, l'*Encyclopedia of Life Writing* annonce que l'autobiographie est une forme littéraire définie moins par son genre que par son intention didactique (Margaretta JOLLY, *Encyclopedia of Life Writing : autobiographical and biographical forms*, London : Fritzroy Dearborn, 2001, p. 75).

52. Voir l'entrée « Indian Subcontinent : Auto/biography to 1947 » rédigée par T. SUHRUD dans M. Jolly, *Encyclopedia of Life Writing*, vol. 1, p. 460. Notons au passage que cette encyclopédie, publiée vingt ans après la traduction de Mukund Lath, ne mentionne nulle part le nom de Banārasīdās.

53. Hari Shanker SRIVASTAVA, « Historical biographies in Hindi literature », dans S. P. Sen (ed.), *Historical Biography in Indian Literature*, Calcutta, Institute of historical studies, 1979, p. 127-139.

54. *Le Livre de Babur. Babur Nama. Mémoires du premier grand Moghol des Indes (1494-1529)*. Présenté et traduit du turc tchaghatay par Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, Paris, Collection orientale de l'imprimerie nationale, 1985.

marqués par une forme de candeur et d'aveu⁵⁵, deux marques de fabrique que l'on retrouvera chez notre auteur.

Voilà donc le contexte littéraire dans lequel Banārasīdās décide d'écrire le récit de sa vie. S'il a eu quelques modèles, il n'a pas eu de véritable prédécesseur dans le genre qu'il inaugure. Il n'aura pas non plus de successeur, puisqu'il faudra attendre la seconde moitié du XIX^e siècle et l'influence occidentale sur la littérature indienne pour lire d'autres autobiographies en langues indiennes. La plus fameuse sera bien sûr celle que Gandhi rédigea en gujarati en 1927 sous le titre *Satya nā prayogo athavā ātmakathā* (« Expériences de vérité ou autobiographie ») où l'on découvre le terme qui servira par la suite à nommer l'autobiographie dans les langues indiennes, *ātma-kathā*, « histoire de soi » ou « histoire *du* soi », double sens qui laisse imaginer aux lecteurs la dimension édifiante d'un récit prêt à leur dévoiler la progression spirituelle de l'auteur⁵⁶.

Dans l'introduction de son autobiographie, Gandhi commence d'ailleurs par exprimer les motivations qui l'ont poussé à prendre la plume et relate la remarque d'un proche pour qui « écrire son autobiographie est une coutume typiquement occidentale. Je n'ai jamais entendu dire qu'un Oriental y ait sacrifié – ou alors c'est qu'il était de ceux qui se sont abandonnés à l'influence de l'Occident⁵⁷. » Il est vrai, et nous l'avons vu par les maigres exemples de modèles dans l'histoire du monde indien, que l'autobiographie trouve plutôt son origine et ses lettres de noblesse dans la culture occidentale. Georges May rappelle d'ailleurs la formule du critique anglais Stuart Bates : « Mis à part quelques cas isolés ça et là, l'autobiographie se manifeste principalement en Europe occidentale et dans sa sphère d'influence

55. Voir S. P. SEN (ed.), *Historical Biography in Indian Literature*. Calcutta, Institute of historical studies, 1979, p. 69.

56. Dans son article sur les autobiographies de religieux jaina du XX^e siècle, Nalini Balbir note que les auteurs évitent le terme *ātmakathā* dans le titre donné à leurs récits, lesquels sont plutôt centrés sur des faits extérieurs liés à leur individu plutôt que sur l'individu lui-même. N. BALBIR, *op. cit.*, p. 155.

57. M. K. GANDHI, *Autobiographie : ou mes expériences de vérité*. Paris : Presses universitaires de France, 1950, collection « Quadrige », 1998, p. 1, cité par Nalini BALBIR en version anglaise, *Jaina Studies*, p. 155.

– comme la syphilis⁵⁸. Comment résister à croire que Banārasīdās, en nous décrivant les symptômes de sa syphilis (strophe 185), ne nous invite pas à penser qu'il a subi la « contagion de la culture de l'Ouest » ! Encore faudrait-il que lui soient tombés dans les mains les *Confessions* de Saint Augustin (401), les pages autobiographiques des *Essais* de Montaigne (1580) ou le *De vita propria* du savant Jérôme Cardan (1575), ce qui reste peu probable... Banārasīdās, comme son lointain successeur Jean-Jacques Rousseau (lointain par le siècle et la distance qui les séparent, aussi bien que par la volumétrie de leurs œuvres respectives), produit un texte qui n'a pas d'exemple et qui ne sera jamais imité.

Banārasīdās a-t-il vraiment écrit une autobiographie ? Le terme lui-même n'apparaît en Europe que tardivement, sous la plume de Friedrich Schlegel en 1798 selon les Allemands ou celle de Robert Southey en 1809 selon les Anglais⁵⁹, en une période post-rousseauiste dans tous les cas. Avant la lettre, on rédigeait ses « confessions » depuis Saint Augustin, ou son « livre de raison », sorte d'autobiographie religieuse d'abord tenue chaque jour – annonçant en cela le genre du journal intime⁶⁰ – puis rédigée plutôt à la fin d'un parcours de vie. Au crépuscule de son existence, on rédige, lorsque l'on est un grand guerrier, un grand administrateur, un personnage public, ses « mémoires », qui relatent des faits extérieurs sans tenir compte de la psychologie de l'auteur/narrateur, bien que les historiens du genre notent un glissement du « centre de gravité de l'histoire vers l'individu⁶¹ » au tournant du XVII^e et du XVIII^e siècles. L'autobiographie,

58. Georges MAY, *L'autobiographie*, Paris, PUF, 1979. Sa citation est extraite de *Inside Out*, Oxford, 1936.

59. Selon Georges MAY, *ibid.*, p. 17. L'*Encyclopedia of Life Writing* fait remonter l'apparition du terme en Angleterre en 1797.

60. Consacré au journal intime, l'ouvrage du psychiatre Guy BESANÇON, *L'écriture de soi*, Paris, 2002, affirme que le livre de raison originel servait à « tenir les comptes du ménage » et s'est ensuite complété « de notations affectives, sentimentales, spirituelles. C'est sans doute qu'avec ce renforcement de la notion d'identité ne sont pas seulement considérés comme événements extérieurs les événements extérieurs, mais également tout ce qui concerne directement l'individu, tant au niveau de sa santé que de sa vie affective, émotionnelle, sexuelle même. » (p. 31).

61. Philippe LEJEUNE, *L'autobiographie en France*, Paris, A. Colin, 2^e édition, 1998, p. 41.

qu'elle soit catholique avec les mémoires des Messieurs de Port-Royal ou protestante avec John Bunyan, relève de la sphère religieuse et de l'examen de conscience préconisé par la doctrine chrétienne.

L'autobiographie en tant que telle, pour les historiens, ne commence donc réellement qu'avec Rousseau. Nous rappelons pour mémoire la définition que Philippe Lejeune a donnée de l'autobiographie :

Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité⁶².

Banārasīdās donne effectivement un « récit rétrospectif » qui s'ancre même dans l'histoire de sa lignée, obéissant ainsi à un ordre chronologique qui fait la règle du genre⁶³. Ce qui frappe à la lecture du texte, ce serait un manque de goût pour faire le récit de sa personnalité. Si elle transparait à travers les différentes situations qu'il évoque, il n'y a pourtant jamais de véritable introspection. Banārasīdās s'attache avant tout à décrire des faits, non des états d'âme, et se rapproche en ce sens du genre des mémoires. La douleur des multiples deuils auxquels il a dû faire face, notamment ceux de ses propres enfants, est rapidement évoquée, le rapport qu'il entretient avec ses épouses successives, sa famille, ses amis ou ses maîtres n'est jamais approfondi⁶⁴. La liste de ses défauts et de ses qualités, l'une des grandes innovations du texte, est peut-être ce qui le rapproche le plus du genre autobiographique, bien que la forme même de la « liste » empêche précisément l'introspection véritable. Avouer ses fautes pour se faire pardonner est d'ailleurs, comme on l'a vu, un des devoirs religieux (*āvāśyaka*) que

62. Philippe LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 2^e édition, 1996, p. 14.

63. Les premiers chapitres de l'autobiographie de Jérôme Cardan sont consacrés à ses ancêtres, à sa naissance et à ses parents, puis un chapitre résume à grands traits la chronologie de sa vie, puis les sujets sont traités isolément, touchant à sa santé, ses défauts, ses vertus, ses amis, ses ennemis, une structure qui rappelle celle adoptée par Banārasīdās.

64. Les amis masculins ont tout de même la part belle face aux épouses. La mort de Narottamadās (strophes 548 et suiv.) est le seul exemple de douleur hystérique, quand pour ses épouses ou ses enfants il semble éprouver plutôt un chagrin poétique, se comparant à un arbre qui aurait simplement perdu ses feuilles.

tout laïc jaina doit pratiquer chaque jour, ou au moins une fois l'an : le *pratikramaṇa* est d'une grande importance dans le jainisme, et Banārasīdās y fait d'ailleurs référence à cinq reprises dans son texte⁶⁵. On demande pardon pour toutes les créatures vivantes que l'on a offensées, l'amitié avec tous les êtres et l'inimitié avec aucun.

Georges May voit dans les raisons qui poussent les autobiographes à se jeter à l'eau deux principaux mobiles : les mobiles rationnels (l'apologie et le témoignage) et les mobiles affectifs (se mesurer au temps et trouver le sens de son existence). « L'apologie, affirme-t-il, peut se définir comme le besoin d'écrire afin de justifier en public les actions qu'on a commises ou les idées qu'on a professées⁶⁶ ». Or Banārasīdās était vu comme le chef de file du mouvement Adhyātma qui suscita en son temps la controverse. Aussi prévient-il, à la fin de son autobiographie, que « les détracteurs vont rire, les amis vont la raconter, l'écouter ». C'est bien à ces deux catégories de personnes que le texte est dédié, un texte qui vient justifier un parcours qui n'a pas toujours été compris de ses contemporains⁶⁷. Car Banārasīdās est un homme qui pousse à leur maximum les situations auxquelles il adhère. Jeune homme amoureux, il rédigea son premier texte autour de ce thème, mais soudain conscient de la futilité de son sentiment, il jeta les feuillets du manuscrit dans les eaux sombres d'une rivière. Alors pris d'un vif besoin de religion, il organisa minutieusement sa vie selon le rituel jaina, mais soudain conscient que le rituel est une succession de gestes dépourvus de sens, il se jeta dans un anti-ritualisme moqueur. C'est seulement vers la fin de sa vie qu'il trouve un juste équilibre entre les deux approches de la religion (rituel et contemplation). L'esprit peut se concentrer sur le Soi suprême sans pour autant tomber dans les travers de la moquerie. Les différents sursauts qu'il a vécus ont d'ailleurs été une source vive de créativité, pour lui qui éprouvait chaque fois la nécessité de passer

65. Strophes 51, 177, 274, 588 et 598, traduit par « repentir ». Sur la pratique du *pratikramaṇa* voir R. WILLIAMS, *Jaina Yoga*, p. 203-207.

66. Georges MAY, *op. cit.*, p. 41.

67. La strophe 608 montre laïcs et moines tenant Banārasīdās pour fou.

par l'écrit. Il rédigea ainsi un nombre important de textes versifiés dont il donne quelques titres au fil du texte⁶⁸.

Par ses controverses, ses frasques et sa position au sein du groupe des *ādhyātmiṇī* d'Agra, Banārasīdās devait être bien connu du public auquel il s'adresse. Et peut-être est-ce même ce public qui lui demanda d'écrire sa vie, comme cela a pu se produire en Inde ultérieurement⁶⁹. Dans tous les cas, les onze occurrences⁷⁰ du terme *vikhyāta* « ce qui est connu, célèbre » montre bien qu'une partie du récit était connue du public auquel son texte est censé s'adresser. Le terme *vikhyāta* lui permet aussi de résumer, d'abréger, sinon de taire des événements qui n'auraient pas plu à ses lecteurs. Il semble dire que le récit de cet événement est bien connu, « à quoi bon en dire plus », et parfois « mieux vaut ne pas en dire plus ». Car malgré la candeur et l'aveu prétendument attribués à notre auteur, Banārasīdās excelle aussi dans l'art de faire comprendre sans tout à fait dire, avec sa façon de révéler qu'une chose est « cachée » (*gupta*), laissant le lecteur en proie à son imagination. L'évocation d'une « affaire secrète », en lien avec ses affaires commerciales, et d'une « affaire cachée⁷¹ », dont le vocabulaire employé laisse présager une aventure, en sont les meilleurs exemples. S'il y a chez

68. Voir notamment les strophes 596-597 et 625-628. Ces textes épars ont été rassemblés un an après sa mort par son ami Jagjīvan sous le titre de *Banārasīvilāsa*. Le recueil a été publié en 1922 par les soins de Nāthūrām PREMĪ qui, dans son introduction, raconte l'histoire de la compilation par Jagjīvan (Banārasīdās, *Banārasīvilāsa*, Jain Granth Ratnākār, Mumbai, 1922, p. 107). On doit à Nāthūrām Premī un nombre important d'éditions de textes jaina, dont celle de l'*Arābhakathānaka* qu'il prépara dès les années 1912-1913 (sur la vie et le travail de Nāthūrām Premī, on pourra se reporter à l'article de Manish MODI, *Pandit Nāthūrām Premī (1881-1960) : Jain Scholar and Publisher*).

69. L'autobiographie, qui est là pour inspirer les fidèles, les amis ou les partisans d'un personnage public est souvent commanditée par l'entourage de l'auteur comme le montre très bien l'article de Nalini Balbir, « Autobiographies of Jain Monks and Nuns... », *op. cit.* Gandhi avoue lui aussi au tout début de son introduction : « Sur les instances de mes collaborateurs les plus proches, je convins d'écrire mon autobiographie », *Autobiographie ou mes expériences de vérité*, *op. cit.*, p. 1.

70. Strophes 4, 36, 203, 277, 399, 461, 492, 608, 623, 657, 672.

71. Strophe 459 pour la première affaire (*gūpata bāta so kabī na jāi*), et strophe 575 pour la seconde (*garbhita bāta kabana kī nāmbi*).

Banārasīdās une vraie spontanéité dans sa façon de raconter les événements, d'avouer ses fautes, il sait aussi parfaitement bien ménager ses silences :

L'âge, les affaires personnelles, les histoires domestiques, l'argent, l'honneur, le déshonneur, la santé, les relations sexuelles, les formules religieuses sont les neuf histoires à ne pas divulguer⁷².

Les autobiographes rédigent souvent leur récit au soir de leur vie, pour ressaisir leur itinéraire, sans doute pour le comprendre eux-mêmes, mais surtout pour le faire comprendre à leurs contemporains⁷³. Elles commencent généralement par une justification des auteurs sur leur démarche, règle à laquelle Banārasīdās ne déroge pas, exprimant son projet aux strophes 5 à 7 :

Je voudrais raconter mon histoire bien connue. J'évoquerai les choses importantes telles que je les ai entendues ou vues de mes yeux. Je dresserai la liste de mes défauts et de mes qualités passés jusqu'au temps présent, ma limite. La situation future telle qu'elle adviendra, seul l'omniscient en connaît la teneur. C'est pourquoi je raconterai, quelque peu sommairement, les choses passées telles que je me les remémore.

Voilà bien un préambule qui sonne comme une définition de l'autobiographie, avec, en prime, l'usage éclatant de la première personne, quand le reste du texte est composé à la troisième personne.

L'usage de la troisième personne n'est pas une chose surprenante dans le paysage littéraire indien puisque c'est sous ce mode qu'avaient été rédigées

72. Strophe 460. Les autobiographes sont souvent très attentifs à leur lectorat, dont ils connaissent bien les attentes et les limites. Cf. "Authors may be very conscious of their medium (of what it will and will not allow) and of their audiences", D. ARNOLD & S. BLACKBURN, *Telling Lives in India : Biography, Autobiography, and Life History*, Bloomington, 2004, p. 13.

73. La rédaction d'*Histoire à demi* intervient deux ans avant la mort de l'auteur, alors qu'il est âgé de 55 ans. Georges MAY (*op. cit.*, p. 30) rappelle que l'autobiographie est une œuvre d'âge mûr – Rousseau, Stendhal, Sartre ou Simone de Beauvoir avaient la cinquantaine au moment de la rédaction de leur autobiographie et ils étaient des personnages célèbres en leur temps. « Seul est en droit de compter de son vivant sur l'intérêt du public pour sa vie privée celui qui a eu aussi une vie publique » (*id.*, p. 32).

les traces autobiographiques des prédécesseurs de Banārasīdās (poètes de cour et poètes de la bhakti). L'auteur est ici un narrateur qui se fait personnage du récit. Ce schéma est celui que Philippe Lejeune qualifie, à propos de l'usage de la troisième personne dans le genre autobiographique, de « conforme, au pied de la lettre, au sens premier du mot autobiographie : c'est une biographie, écrite par l'intéressé, mais écrite comme une simple biographie⁷⁴ ». Le « il » du texte ne fait aucune ambiguïté sur l'identité de l'auteur/narrateur. Il crée une distance entre l'auteur et le lecteur, distance qui empêche précisément Banārasīdās de mettre en branle la « perspective rétrospective » propre à l'autobiographie. Le verbe est, dans le texte original, très souvent conjugué sans pronom, ou avec la mention « *Banārasīdās* » qui fonctionne pratiquement comme un « je⁷⁵ ».

Quelques incursions discursives à la première personne font toutefois apparaître l'auteur dans sa nudité. L'usage de la troisième personne est associé, dans le monde indien, à l'idée d'humilité. Ici pourtant, c'est l'emploi soudain de la première personne qui exprime une forme d'humilité : devant la liste de ses défauts⁷⁶ Banārasīdās dit humblement « je » : oui, c'est bien moi qui agis de la sorte. L'incipit du texte abonde dans ce sens : « Je rends hommage à Pārśva et Supārśva », moi votre serviteur. Il emploie la première personne lorsqu'il veut évoquer les neuf empereurs de Jaunpur « sans [se] tromper » alors que sa liste est fautive⁷⁷. La première personne intervient ainsi comme pour se dédouaner, elle sonne comme un aveu et dans le même temps avoue qu'elle n'en est pas un : « J'ai raconté l'histoire telle que je l'ai entendue, que l'on ne me prête pas le vice du mensonge⁷⁸ ».

74. Philippe LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, p. 16. « L'usage de la troisième personne n'est qu'un des procédés (...) mis en œuvre (...) afin de créer une distance entre l'objet et le sujet, entre le personnage raconté et celui qui raconte », remarque aussi Georges MAY, *op. cit.*, p. 64.

75. Mukund Lath a d'ailleurs pris le parti de traduire l'ensemble du texte à la première personne. Rohini Chowdhury, qui a traduit récemment le texte en hindi moderne et en anglais, a préféré respecter la lettre du texte comme nous l'avons fait ici.

76. Strophes 652 et suiv.

77. Strophe 32.

78. Strophe 37, voir aussi la strophe 209.

Le récit de Banārasīdās semble donc bien répondre aux critères du genre autobiographique, et l'on peut affirmer sans remords qu'il est la première autobiographie de la littérature en hindi et de la littérature indienne en général, sorte d'*unica* sans prédécesseur ni successeur. L'œuvre de Banārasīdās, tant *Histoire à demi* que ses poèmes épars, témoigne pourtant d'une lignée ancienne et se répercute dans le temps présent en continuant d'inspirer les digambara lettrés d'aujourd'hui. Le statut de laïc de Banārasīdās a toutefois empêché la communauté jaina de voir en lui un maître à vénérer religieusement, et le fait qu'il ait ainsi mis au jour une vie peu recommandable au regard de certains aspects de la religion aura sans doute desservi la gloire posthume réservée aux grands maîtres. Reste qu'*Histoire à demi* est un texte riche en détails, en récits, en réflexions, en proverbes, en anecdotes de toutes sortes, et nous espérons qu'il pourra servir aux historiens, aux historiens des religions, aux philosophes, et à tous les lecteurs qui voudront se délecter de la saveur toute particulière d'un texte qui a corps avec la vie.

Note sur la langue de Banārasīdās

La langue de Banārasīdās est, comme il la définit lui-même, celle du centre de la vallée gangétique, le Madhyadeśa⁷⁹, une région qui va de Delhi à Bénarès en passant par Agra et Allahabad. Il s'agit d'une langue définie comme « pré-moderne » située en diachronie entre le moyen-indien et le hindi moderne, et qui, par nombre de ses caractéristiques, s'identifie au braj. Le terreau linguistique de Banārasīdās, établi essentiellement à Jaunpur, serait plus proche des langues orientales (avadhi, bihari, bengali), mais divers éléments biographiques l'ont amené à regarder vers l'ouest. D'abord ses activités commerciales l'ont souvent contraint à se rendre à Agra. Ensuite sa famille est originaire de Biholi, un village situé aux alentours de Delhi. Elle s'est ensuite établie au Malwa, une province située au nord-est du Gujarat, où son père a vu le jour. Sa langue a donc subi l'influence des langues de l'Inde occidentale (notamment panjabi, marathi et gujarati) bien plus que des langues de l'Est.

Le vocabulaire employé par Banārasīdās est issu du sanskrit. Les termes d'origine arabo-persane, s'ils sont bien présents, restent minoritaires sur l'ensemble des mots du texte⁸⁰. Ces mots sont souvent liés au contexte commercial ou aux insignes du pouvoir, assez rarement à la vie courante⁸¹.

79. Strophe 7.

80. Le texte compte un total de 2 500 mots parmi lesquels on ne relève pas plus de 150 mots d'origine arabo-persane (calcul réalisé à partir d'un index de l'ensemble des mots du texte). Cette remarque modère l'affirmation d'Eugenia VANINA pour qui le texte de Banārasīdās est un exemple de l'enrichissement du hindi par le persan (Cf. "The Ardhakathanaka by Banarasi Das : a Socio-cultural study", *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 5 n° 2 (1995) p. 217). Si cet enrichissement ne fait aucun doute, la somme du vocabulaire d'origine arabo-persane reste faible pour un écrivain qui exerçait le commerce sous une autorité musulmane déjà vieille de quatre siècles (fondation du sultanat de Delhi en 1193).

81. Par exemple : *karaja* « dette », *khajānā* « finance », *kharaca* « somme », *kharida* « achat », *jamā* « crédit », *jabāhāra* « pierres précieuses », *dalāla* « courtier », *nabhā* « profit », *phārakati* « quittance », *rojanāmā* « livre de comptes », *sarāpha* « banquier ». On trouve aussi quelques termes de la vie courante comme *ijāra* « pantalon », *ilāja* « remède », *kāgada* « feuille », *judā* « séparé », *juvāba* « réponse », *tarāpha* « direction », *darājī* « tailleur », *paijāra* « chaussure », *bebāla* « misérable », *mājūra* « porteur », *māpha* « excuse », *musakila* « difficile », *raphika* « ami », *rāba* « route ».

Banārasīdās devait en effet connaître des rudiments de persan pour traiter avec les revendeurs, les clients ou l'administration, mais sa connaissance de la langue ne devait pas excéder ce stade. Il affirme que son grand-père Mūladās avait appris le persan⁸², mais lui-même ne laisse rien transparaître d'une quelconque culture persane, ni d'un goût particulier pour l'étude de cette langue. S'il énonce clairement qu'il « récite un sanskrit et un prakrit irréprochables⁸³ », Banārasīdās ne dit rien concernant l'étude du persan. Ce n'est pas un poète de cour, et sa sensibilité littéraire reste tournée vers des textes de langue sanskrite et prakrite. Le seul lien à la culture persane dont il fasse mention est la lecture de deux poèmes soufis (la *Mrgāvati* de Qutban et la *Madhumālātī* de Manjhan), lesquels sont rédigés en avadhi.

Le style de Banārasīdās est tout en apposition. Son écriture est très resserrée, les idées s'enchaînent d'une strophe à l'autre, et même à l'intérieur d'une même strophe. Il ne s'attarde pas sur les choses, ce qui confère aux mots employés un poids supplémentaire. La volonté d'ordonner les actions dans leur déroulement chronologique, avec plusieurs verbes conjugués dans une seule strophe, vaut pour l'ensemble du texte. Les deux premiers *pāda* de la strophe 439 illustrent bien son système : « *pūjā kari āe nija thāna / bhojana kīnā kbāe pāna* » « Ayant accompli une *pūjā*, il rentra chez lui, déjeuna, mâcha du bétel ». Banārasīdās semble aussi apprécier les jeux de langage car le lecteur du texte hindi n'est pas en reste d'allitérations ni de métathèses. Ces jeux ne sont pas utilisés non plus de manière intempestive mais comme pour relancer le lecteur dans son plaisir de lecture, et sans doute l'auteur dans son plaisir d'écriture⁸⁴. On note aussi l'emploi récurrent de certaines rimes qui finissent par agir comme une ritournelle. Le mot *gāmu* « village » est pratiquement toujours en rime avec *thāmu* « résidence », de même *bhānti* « manière, sorte » avec *sānti* « paix,

82. Strophe 13.

83. Strophe 648.

84. On pense par exemple à la façon dont il joue de son propre nom en notant « *Banārasī pāsa* » « près de Banārasī » (536) ou encore « *Banārasī kī dasā* » « la situation de Banārasī » (613). Sur la question des allitérations et plus généralement sur l'architecture poétique des vers de Banārasīdās, voir l'article de Rupert SNELL, « Confessions of a 17th-Century Jain merchant : The *Ardhakathānak* of Banārasīdās », *South Asia Research*, vol. 25 n° 1 (mai 2005).

sérénité ». Le subjonctif futur *jāmbi* « aller » est souvent en rime avec la postposition locative *māmbi* « dans », comme si le premier *pāda* indiquait l'endroit d'où l'on est parti et le second l'endroit où l'on est arrivé. On note aussi l'utilisation régulière de quelques « chevilles » : l'absolutif « *āi* » « après être arrivé » n'ajoute parfois aucune nuance, ou encore l'indication « *tisa thaura* » « en ce lieu » qui ne propose rien de vraiment fondamental. Les comparaisons et les métaphores sont assez peu courantes, mais elles sont rarement convenues.

Le traitement du langage oral est bien marqué. Il est beaucoup moins précis grammaticalement que le langage narratif et se laisse volontiers emporter par une sorte d'emphase phonologique : les brèves passent facilement aux longues correspondantes. Le fait est encore plus remarquable lorsque l'auteur transcrit la parole des femmes⁸⁵ ; les formes verbales subissent alors de nombreuses modifications (impératif en *-ā*, subjonctif présent en *-au*, futur en *-igau*, etc.) et l'usage de diminutifs (*lajjālū*, ailleurs *lajjīta*) fait son apparition.

La syntaxe est surtout marquée par l'émergence de l'ergatif et de sa particule « *ne* » (ici « *naim* ») clairement dessinée : « *Rājamalla naim tīkā karī* » « Rājamalla a composé un commentaire » (593). Toutefois, l'usage de cette particule n'est pas encore systématique ; son apparition reste rare, ce qui la rend d'autant plus précieuse. On en relève sept occurrences⁸⁶ sur les 675 strophes d'un texte qui utilise majoritairement le perfectif. Banārasīdās s'en passe donc volontiers, préférant une construction sans particule où le verbe au perfectif s'accorde avec le complément d'objet direct, le pronom éventuel étant mis au cas oblique : « *tinī dērā liyā* » « il fit halte » (631). Les explicateurs verbaux ne sont pas aussi courants qu'en hindi moderne mais ils apparaissent très nettement dans le texte. Le verbe principal se présente le plus souvent sous la forme du thème suivi de l'explicateur verbal conjugué : « *pothī dāra daī* » « il jeta le manuscrit » (267). Quelques occurrences montrent des verbes conjugués au perfectif suivis d'un explicateur verbal à l'absolutif : « *nagara Āgarai pabuce āi* » « ils arrivèrent dans la ville d'Agra » (586). D'autres encore présentent la formation inverse avec un verbe

85. Par exemple les strophes 373 à 383.

86. Strophes 55, 82, 251, 430, 507, 488, 593.

principal à l'absolutif et un explicateur verbal au perfectif : « *barasa doi cali gae* » « deux années s'étaient écoulées » (18). Le texte montre aussi l'emploi de l'inceptif avec la même formation qu'en hindi moderne : « *parbane lage Bānārasī* » « Bānārasī se mit à étudier » (478). Enfin, le texte n'échappe pas à l'utilisation des doublets, bien connus des langues indiennes, soit en rapprochant deux verbes présentant un sens voisin⁸⁷, soit en employant un mot « à écho » sans signification⁸⁸ – tournure qui aura un certain succès en hindi moderne.

Les mètres choisis par Banārasīdās (et par son époque) font une large place au système métrique à mores, préféré au système métrique syllabique⁸⁹. Ce système repose sur un calcul d'instant métriques appelés « *mātrā* ». Une *mātrā* représente précisément le temps de prononciation des syllabes et est de ce fait en relation étroite avec la longueur des voyelles : une syllabe brève compte pour une *mātrā* et une longue pour deux, sachant que sont brèves les syllabes composées d'une voyelle brève et sont longues celles composées d'une voyelle longue, d'une voyelle suivie de deux consonnes ou d'une voyelle nasalisée – sinon quelques rares exceptions.

La métrique distingue trois familles de mètres : les couplets (*dvipāda*), les quatrains (*catuṣpāda*) et les mètres de plus de quatre *pāda* (*bahupāda*). Banārasīdās emploie majoritairement un quatrain, le *caupāi*, pour tous ses passages narratifs et descriptifs, et un couplet, le *doharā*, pour mettre en valeur un événement ou créer un instant poétique. Il peut insérer occasionnellement un quatrain en mètre *aḍilla*, un couplet en mètre *sorathā* ou des *bahupāda* tels que le *chappai* ou le *savaiyā* pour attirer l'attention du lecteur sur un point précis ou s'adonner à un exercice de style.

Le *doharā* – ou *dohā* – est un mètre particulièrement prisé par les poètes de l'époque pré-moderne. Sa forme courte permet la mémorisation rapide d'un texte ou d'un aphorisme. Banārasīdās l'emploie pour casser le rythme

87. Par exemple : « *jaba maiṃ giryaṃ paryaṃ* » « lorsque je suis tombé » (strophe 263).

88. Par exemple : « *āsikhi-phaṣikhi* » « l'amour et tout ce qui va avec » (strophe 271).

89. Les questions de métrique en poésie de langue hindi sont détaillées principalement dans les deux ouvrages suivants : S. H. KELLOGG, *A Grammar of the Hindi Language*, Londres : Routledge & Kegan Paul, 1893, 1965, p. 546-584 ; et R. SNELL, *The Hindi Classical Tradition : a Braj Bhāṣā Reader*, Delhi : Heritage Publishers, 1992, p. 19-28. Voir aussi Louis RENO, *L'Inde Classique, tome II*, § 1553 et Appendice 2.

lent du *caupāi* et donner à la lecture une impulsion nouvelle. Le *doharā* est formé d'un couplet de vingt-quatre *mātrā* disposées en 6 + 4 + 3, 6 + 4 + 1. La rime est faite entre finales de *pāda*. Le mètre *sorathā* est l'exact reflet du *doharā*. La décomposition des *mātrā*, répartie en 13 + 11 ci-dessus, passe ici en 11 + 13. Il n'est utilisé que deux fois dans le texte (strophes 237, 544), à la suite d'un passage en *doharā*, comme pour relancer l'attention du lecteur avant un passage en *caupāi*. Le *caupāi* est le mètre le plus largement utilisé par Banārasīdās. Il se compose de quatre *pāda* de quinze *mātrā* chacun. La rime est faite par *pāda* en paires séparées (AA-BB) ou groupées (AA-AA), toujours avec une finale iambique (_ _ ou _ _). Le mètre *aḍilla* se compose de quatre *pāda* de vingt et une *mātrā* chacun (11 + 10). La rime se fait en couplet (AA-BB). On n'en trouve qu'une occurrence dans le texte étudié (strophe 435). Le *chappai* est un mètre composite qui comprend d'abord un *kāvya* formé de quatre *pāda* de vingt-quatre *mātrā* chacun (11 + 13), puis un *ullāla* de deux *pāda* comportant chacun vingt-huit *mātrā* (15 + 13). Banārasīdās utilise ce *bahupāda* lorsqu'il compose un poème spécifique ou une prière aux saints personnages du jainisme. Le mètre *savaiyā* est un long quatrain qui peut revêtir plusieurs formes. Il a la particularité de garder une sorte de liberté face à la longueur des syllabes. Le texte présente deux types de *savaiyā* qui se différencient par le nombre de leurs syllabes et le moyen de les compter. Le premier (*savaiyā ikatīsa*, strophes 2, 29, 486) compte trente et une syllabes et néglige le nombre de *mātrā*. Le second (*savaiyā teīsā*, strophe 62) néglige le nombre de syllabes et compte trente-trois *mātrā* si l'on prend essentiellement les /i/ pour des /ī/ comme l'invite à le faire R. Snell⁹⁰.

90. Rupert SNELL, *op. cit.*, II.4.3. p. 27.

Jalons chronologiques

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
Fondation du sultanat de Delhi par la dynastie turco-afghane des Ghorides.	1193	
Invasion moghole de Tamerlan, chute du sultanat de Delhi, naissance des « sultanats régionaux ».	1335-1405	
Firūz Shāh Tughluq fonde la ville de Jaunpur qu'il nomme en hommage à son cousin Jaunā Shāh.	1359	
Mahmūd Tughluq nomme Khwāja Khān « sultan de l'Est » (Sultān-ush-Sharq) avec ses quartiers généraux à Jaunpur. Le royaume Sharqī de Jaunpur est quasiment indépendant. <i>Mālik Sarwār est nommé gouverneur</i> ⁹¹ (1394-1399).	1394	
<i>Règne du Sultan Mubārak Shāh Sharqī.</i>	1399-1402	
<i>Règne glorieux et prospère de Shāh Ibrāhīm.</i>	1402-1440	
<i>Règne de Mahmūd Shāh.</i>	1440-1457	
La dynastie afghane des Lodī prend le pouvoir à Delhi.	1451	
<i>Règne de Mubammad Shāh.</i>	1457-1458	

91. Les noms des gouverneurs Sharqī du royaume de Jaunpur sont indiqués en italique pour les distinguer de l'administration de Delhi.

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
<i>Règne de Husain Khān, dernier gouverneur Sharqī de Jaunpur.</i>	1458-1479	
Annexion du royaume de Jaunpur par Bahlūl Lodī qui nomme son fils Bārbak Shāh gouverneur de la ville.	1479	
Sikandar Lodī succède à son père.	1489-1517	
Règne d'Ibrāhīm Lodī.	1517-1526	
Conquête moghole de Bābur (1483-1530).	1526	
Bābur prend Jaunpur.	1527	
Humāyūn succède à son père.	1530	
Victoire de l'Afghan Sher Shāh sur Humāyūn.	1540	
	1551	Naissance de Kharagasen , père de Banārasidās, à Narwar, dans la province du Malwa.
Humāyūn reconquiert Delhi.	1554	
Akbar (1542-1605) succède à son père. Jaunpur, convoité par les Afghans du Bengale, reste aux mains des Moghols après la bataille cruciale de Panipat.	1556	Kharagasen et sa mère quittent Narwar pour Jaunpur où ils sont accueillis par un oncle maternel, Madan Singh, un généreux joaillier.

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
Akbar met en œuvre des réformes administratives qui divisent notamment l'empire en douze provinces (Kaboul, Lahore, Multan, Ajmer, Gujarat, Delhi, Agra, Malwa, Oudh, Allahabad, Bihar, Bengale).	1561	Jaunpur devient une sous-région sous l'autorité d'Allahabad et perd de l'importance.
Suleman règne sur le Bengale. Il prend pour vizir Lodi Khān qui prend pour ministre Rāi Dhanā.	1565	Kharagasen part travailler au Bengale sous l'égide de Rāi Dhanā.
Akbar mate les rébellions successives de l'Uzbeck Khānezaman qu'il avait nommé gouverneur de Jaunpur.	1565-1566	
	1569	Kharagasen part travailler à Agra.
	1573	Mariage de Kharagasen à Meerut.
	1576	Kharagasen et sa femme se rendent à Jaunpur.
	1578	Naissance de leur premier fils qui ne vécut que quelques jours.
Révoltes dans les provinces orientales contre les réformes. Le cadī de Jaunpur lance une <i>fatwa</i> contre les innovations religieuses d'Akbar (il sera mis à mort). Les compromis calment les esprits et consolident l'empire.	1582	
	1584	Mort de Madan Singh.

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
Akbar étend son empire à quinze provinces.	1585-1601	
	1586	Naissance de Banārasīdās.
	1591	Banārasīdās contracte une maladie à l'estomac.
	1593	Banārasīdās contracte la variole. Naissance d'une sœur. Débuts à l'école.
Période de famine.	1595-1597	Arrangement pour le mariage de Banārasīdās.
Dāniyal (1572-1604), fils d'Akbar, nommé gouverneur de la province d'Allahabad sous le contrôle de Qilij Khān, son beau-père et homme de confiance d'Akbar.	1596	
	1597	Premier mariage de Banārasīdās avec une fille de Kalyanmal. Naissance d'une autre sœur. Mort de sa grand-mère.
Qilij Khān persécute les marchands jaina de Jaunpur.	1598	Kharagasen et sa famille fuient à Shazhadpur. Lui se rend à Allahabad et installe sa famille à Fatehpur chez un Osvāl proche du mouvement <i>Adhyātma</i> . Banārasīdās rejoint son père pour l'aider dans ses affaires. Ils rejoindront ensuite le reste de la famille à Fatehpur.

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
Qilij Khān est rappelé à Agra.	1599	La famille retourne à Jaunpur où le calme est revenu.
Révolte du prince Salīm qui part se retrancher à Allahabad.	1600	Évocation du conflit ouvert entre Salīm et Nūram Khān, gouverneur de Jaunpur nommé par Akbar.
	1601-1602	<p>Banārasidās étudie sous l'égide du pandit Devadatta, notamment la <i>Nāmamālā</i> de Dhanañjaya, la poétique, l'astrologie. Approfondissement des connaissances religieuses auprès de Bhānacand, disciple du maître śvetāmbara Abhayadharmā.</p> <p>Banārasidās se plaît à l'amour. Rédaction du <i>Navarasa</i> qu'il reniera.</p> <p>Départ à Khairabad pour un rite de mariage où il est pris d'une sorte de syphilis. Retour à Jaunpur avec sa femme. Kharagasen part à Patna. Banārasidās se laisse duper par un faux ascète qui lui livre un mantra.</p> <p>Il s'engage dans un culte au dieu Śiva sous l'influence d'un yogin de passage.</p>

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
	1603	<p>Kharagasen revient de Patna. Il marie sa première fille. Naissance chez Banārasidās d'une fille, qui ne survivra pas.</p>
Dāniyal meurt d'alcoolisme comme son frère Mūrād en 1599. Salīm est donc le seul fils survivant, ce qui met fin aux problèmes de succession.	1604	<p>Hirānand, un jaina au service du prince Salīm, organise un pèlerinage auquel se joint Kharagasen. Banārasidās se rend en pèlerinage à Bénarès. Kharagasen revint de pèlerinage avec des douleurs violentes à l'estomac.</p>
<p>Mort d'Akbar. Salīm, devenu l'empereur Jahāngīr (1605-1627), accède au trône. Cini Qilij Khān, fils de Qilij Khān, nommé gouverneur de Jaunpur.</p>	1605	<p>Naissance chez Banārasidās d'un fils, qui ne survivra pas. Mouvements de panique causés par la mort d'Akbar. Banārasidās abandonne le culte à Śiva. Banārasidās jette ses poèmes de jeunesse dans la rivière Gomatī. Il ressent un vif besoin de religion et ordonne sa vie selon le rituel jaina.</p>

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
	1607	<p>Mariage de la seconde fille de Kharagasen.</p> <p>Naissance chez Banārasīdās d'un deuxième fils, qui ne survivra pas.</p> <p>Kharagasen confie la marchandise à Banārasīdās et lui passe la main.</p> <p>Commerce difficile à Agra. Banārasīdās est ruiné. Il mange à crédit et organise chez lui des lectures de poésie.</p> <p>Il est recueilli par son beau-frère Tārācand Tāmbī.</p>
	1611-1613	<p>Partenariat commercial avec Dharmadās. Commerce florissant pendant deux ans.</p> <p>Rupture du contrat de partenariat, remboursement de la dette, nouvelle banqueroute.</p>
	1613	<p>Banārasīdās rentre chez ses beaux-parents à Khairabad. Son épouse lui offre une aide financière.</p> <p>Regain d'activité. Achats d'articles pour la vente.</p> <p>Composition de la <i>Nāmamālā</i> et des <i>Poèmes à Ajitanātha</i>.</p> <p>Second séjour à Agra.</p>

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
	1614	<p>Rencontre de son fidèle ami Narottamadās.</p> <p>Nouvelle banqueroute. Il est accueilli chez Narottamadās.</p> <p>Voyage épique avec Narottamadās et le beau-père de ce dernier.</p> <p>Arrivée à Allahabad.</p> <p>Banārasīdās retrouve son père avec bonheur.</p> <p>Retour à Jaunpur.</p> <p>Commerce à Bénarès.</p> <p>Naissance du troisième fils de Banārasīdās, qui ne survivra pas.</p> <p>Mort de la première femme de Banārasīdās et arrangements en vue d'un mariage avec la sœur de celle-ci.</p> <p>Travail acharné avec Narottamadās.</p> <p>Banārasīdās rencontre Cini Qilij Khān.</p>
<p>Mort de Cini Qilij Khān</p> <p>Agha Nūr, gouverneur de Jaunpur nommé par Jahāngīr, persécute la communauté jaina.</p>	1615	<p>Commerce florissant à Patna, Bénarès et Jaunpur.</p> <p>Fuite devant les persécutions menées par Agha Nūr.</p>

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
	1616	Banārasīdās et Narottamadās rompent leur contrat de partenariat. Mort de Kharagasen. Départ pour Agra afin de régler des comptes avec Sabal Singh Mauthiā. Arrestation à Ghatampur après l'affaire des deux brahmanes de Mathura. Mort de Narottamadās. Arrivée à Agra chez Sabal Singh qui se complait dans les plaisirs et ne veut pas parler affaire. Intervention d'Angā Shāh, beau-frère de Singh. Commerce de vêtements à Agra
Une épidémie de peste ravage l'empire.	1616-1624	
	1617	Épidémie de peste bubonique à Agra. Banārasīdās se réfugie dans le village d'Azizpur. Deuxième mariage de Banārasīdās à Khairabad.
	1618	Banārasīdās participe, avec sa mère et sa femme, à un pèlerinage à Ahicchatra et Hastinapur. De nouveau, Banārasīdās se rapproche de la religion jaina.
	1619	Naissance d'un quatrième fils.

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
	1620	Mort de la mère de Banārasīdās.
	1622	Mort de sa femme et de son fils.
	1623	Troisième mariage de Banārasīdās à Khairabad. Rencontre d' Arthamal Dhor , proche du mouvement Adhyātma, qui lui fait lire le commentaire de Rājamalla sur le <i>Samayasāra</i> de Kundakunda . Banārasīdās se détache du rituel et concentre sa pensée sur le Soi suprême. Composition de nombreux textes inspirés de la mystique digambara. Rencontre de trois amis avec qui il se moque des moines et du rituel.
Mort de Jahāngīr, miné par l'alcool.	1627	Naissance d'un premier fils de sa troisième femme. Il ne survivra pas.
Son fils Khurram, devenu l'empereur Shāh Jahān (1628-1658), accède au trône.	1628	Naissance d'un autre fils.
	1630	Mort de son fils. Naissance d'un autre fils.
	1632	Naissance d'une fille, qui ne survivra pas.

Histoire de l'Inde	Dates	Histoire à demi
	1635	Rencontre de Rūpacand Paṇḍe, maître adhyātmika, et lecture du <i>Gommaṭasāra</i> .
	1636	Composition du <i>Samayasāra Nāṭaka</i> .
	1637	Mort de Rūpacand Paṇḍe.
	1639	Mort de son fils.
	1641	Rédaction de l' <i>Ardhakathānaka</i> .
	1643	Mort de Banārasidās.
	1644	Jagjīvan rassemble les textes de Banārasidās sous le titre <i>Banārasīvilāsa</i> .
Règne d'Aurangzeb.	1658-1707	
L'Inde dépend de la couronne britannique.	1858	
Naissance du poète Gujarati Śrīmad Rājacandra (1868-1901).	1868	
	1912-1913	Nāthūrām Premī prépare l'édition de l' <i>Ardhakathānaka</i> .
	1943	Première édition du texte.
	1957	Seconde édition augmentée d'une notice détaillée.
	1981	Traduction en anglais de Mukund Lath.
	2008-2009	Traductions en hindi moderne puis en anglais par Rohini Chowdhury.

HISTOIRE À DEMI

1. Les deux mains jointes au-dessus de la tête, me considérant être votre serviteur plein de dévotion, l'esprit tourné vers le Seigneur, je rends hommage à Pārśva et Supārśva.
2. Dans la Gaṅgā se jettent les deux rivières Varuṇā et Asī, entre lesquelles est installée la célèbre ville de Bénarès. Elle a nom Kāśī car elle se situe dans la région du Kaśīvār. Il est admis que c'est le lieu de naissance des Seigneurs Supārśva et Pārśva. Là, les deux Jina ont révélé le chemin du Ciel¹, c'est pourquoi elle est connue dans le monde comme Śīvapuri. Voilà les différentes manières dont les noms de Bénarès ont été établis. Celui qui en évoque d'autres est un menteur.
3. Marqué du sceau du nom du lieu de naissance des Jina dépourvus de vêtement², lui, Banārasī, va vous raconter sa propre histoire.

1. Banārasidās s'attache, dans les premiers vers de son texte, à dévoiler l'étymologie des noms de villes, de clans ou de personnes. Ici, le « Ciel » est nommé « Śīva » pour expliquer le troisième nom de Bénarès.

2. Jeu de mots entre la particule privative « *jina* » et les « Jina » qui, pour souligner leur nudité, ne sont pas qualifiés ici de « vêtus d'espace » (*dig-ambara*) mais de « sans-vêtements » (*jina-pabiri*). La mention de la nudité des Jina au vers 3 marque l'appartenance de Banārasidās à la branche digambara d'entrée de jeu.

4. Śrīmāl de religion jaina, de bonne lignée, de nom Banārasī, cygne³ parmi les hommes, il lui vint à l'esprit cette idée : « Je voudrais raconter mon histoire bien connue⁴.
5. J'évoquerai les choses importantes telles que je les ai entendues ou vues de mes yeux. Je dresserai la liste de mes défauts et de mes qualités passés jusqu'au temps présent, ma limite.
6. La situation future telle qu'elle adviendra, seul l'omniscient en connaît la teneur. C'est pourquoi je raconterai, quelque peu sommairement, les choses passées telles que je me les remémore.
7. En m'exprimant dans la langue du Madhyadeśa, je vais énoncer ce que je garde en moi en ouvrant mon cœur. Je vais raconter l'aventure des événements du passé. Tends l'oreille, mon ami ! »

HISTOIRE FAMILIALE⁵

8. Sur cette bonne terre de l'Inde, dans la région propice du Madhyadeśa, se dresse le village de Biholi, près de la ville de Rohtak⁶.
9. Dans le village de Biholi était établie une lignée princière de Rājput. Ils devinrent jaina grâce à l'enseignement d'un maître, abandonnant leurs actes héroïques.
10. Comme ils portaient une guirlande de formules, ils reçurent le patronyme de Śrīmāl⁷. Défenseurs de Biholi, ils fondèrent le clan des Biholiā.

3. Le cygne (*hamsa* ou « oie royale ») est, dans la littérature mystique panindienne, le symbole de l'âme. Cet oiseau migrateur, qui vit parmi les hommes, a la possibilité de rejoindre, dans les hauteurs de l'Himalaya, les eaux pures du lac Mānasa, son habitat naturel. De même l'âme, *trans-migrante*, captive du corps, a la possibilité d'atteindre la Réalisation (*Siddhi*), son « habitat naturel », une fois libérée des souillures du karman (voir l'introduction de Nalini Balbir et Colette Caillat à YOGĪNDU, *Lumière de l'Absolu*, p. 52-53).

4. L'histoire de Banārasīdās devait être bien connue de son entourage, amis et détracteurs, pour qui il écrivit d'abord ce texte. L'auteur rappelle de temps à autre (voir par exemple les strophes 203, 399, 657) qu'il relate « ce qui est connu de tous » (*vikhyāta*), comme si le texte était là pour éclairer ou justifier ce que tout le monde savait déjà.

5. Les intertitres sont ajoutés par le traducteur.

6. Rohtak est une ville située à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Delhi.

7. Comme au vers 2 pour les noms géographiques, Banārasīdās, rattrapé par son souci étymologique, explique le nom « Śrīmāl » par la guirlande, « *mālā* », de formules.

11. C'est une très longue lignée, je n'ai pas besoin de m'étendre sur le sujet. Les deux (frères) Gaṅgā et Gosāl arrivèrent dans la ville de Rohtak.
12. Dans leur famille, il y eut Bastā, à la réputation lumineuse. Bastā eut Jeṭhamal. Jeṭhū eut Jinadās.
13. Mūladās était le fils aîné de Jinadās. Il étudia le hindi et le persan⁸, il eut bonne fortune et du pouvoir.
14. Mūladās Biholiā avait adopté le métier de marchand. Devenu le fournisseur d'un Moghol, il arriva au pays Malwa.
15. Au pays Malwa, lieu de bonheur suprême, était une fort jolie ville nommée Narwar. C'est là que le Moghol avait reçu un territoire, en tant qu'excellent guerrier de l'empereur Humāyūn.
16. Il était très bon envers Mūladās, il lui accordait crédit sur la marchandise. L'an 1600 était passé de huit années⁹ lorsque fut connue, le cinquième jour de la quinzaine claire du mois de Śrāvaṇa¹⁰, un dimanche, la naissance d'un fils dans la maison de Mūladās. Il fut heureux, dépensa beaucoup d'argent et il lui donna le nom de Kharagasen¹¹.
18. Deux années s'écoulèrent dans le bonheur. Un autre fils naquit, nommé Ghanamal. Trois autres années passèrent lorsque Ghanamal mourut.

8. Mūladās, devenu le fournisseur officiel d'un Moghol, se devait d'apprendre le persan pour traiter avec sa tutelle. La connaissance du persan n'est ensuite jamais mentionnée, ni pour Banārasīdās lui-même, ni pour son père. Ils devaient en savoir suffisamment pour mener à bien leurs affaires commerciales, sans pour autant se laisser imprégner de la culture persane.

9. Pour respecter la lettre du texte, les années sont transcrites en ère Vikrama. Il faudra donc au lecteur soustraire 57 ans pour obtenir l'année de notre ère.

10. Une concordance des mois indiens et des mois occidentaux est donnée en annexe à ce livre.

11. Pour les dépenses, Banārasīdās utilise le terme d'origine persane « *kharaca* » offrant une allitération avec le nom de son père, dont l'étymologie provient du sanskrit *khadga* « épée » (Dindayalu GUPTA, *Brajbhāṣā Śūr-koś*, p. 324).

19. Ghanamal s'envola à travers les nuages, union de la vie avec la mort. Tels un arbre exposé à la chaleur extrême, les parents furent consumés par le deuil d'un fils¹².
20. Le deuil d'un fils à peine atténué que Mūladās mourut à son tour. Au cours de l'année 1613 la mort était venue chercher le père et le fils.
21. Le fils Kharagasen, seul avec sa mère, tourmenté par le chagrin, était devenu orphelin. Le Moghol, qui s'était rendu dans un autre village, apprit tout ce qui s'était passé chez eux.
22. Il rentra en toute hâte à l'annonce de la mort de Mūladās, frappa de son sceau la maison, confisqua les biens, s'empara de la marchandise.
23. La mère et le fils étaient affligés par toutes ces misères. Voyant qu'on leur infligeait des malheurs de toutes sortes, ils se dirigèrent vers l'est.
24. À l'Est, la ville de Jaunpur se dressait sur les rives de la Gomati en un lieu agréable. À cet endroit, la Gomati coule de la manière suivante – le poète la chante telle qu'il l'a vue :
25. Elle coule d'abord en direction du sud, puis le courant s'oriente à l'est, enfin elle coule en direction du nord, la rivière Gomati très profonde.
26. La rivière Gomati, qui coule dans trois directions, offre des berges ravissantes et de larges terres. Arrivé là, l'empereur Jaunā Shāh, d'une famille de Paṭhān, y établit sa ville¹³.
27. Il proclama son accession au pouvoir, brandit le parasol royal au-dessus de sa tête, s'installa sur le trône et étendit son autorité¹⁴. Il nomma alors sa capitale Jaunpur. La ville se stabilisa.

12. On retrouvera le comparant de l'arbre mutilé au vers 643.

13. C'est en fait Firūz Shāh Tughluq qui fonde la ville en 1359 alors qu'il lançait une campagne militaire vers le Bengale. Il lui donna le nom de son cousin, le Jaunā Shāh du texte, mort quelques années auparavant. Les noms donnés par Banārasīdās évoquent sans doute des chefs locaux passés dans la mémoire collective de la famille mais qui n'ont pas eu de véritable pouvoir politique. Voir notre Introduction pour l'histoire de Jaunpur dégagée par les historiens ; voir aussi les remarques instructives de Mukund LATH dans son commentaire, *Half a Tale*, p. 118 et p. 123.

14. La formule est stéréotypée (cf. strophe 616 : les mêmes termes sont utilisés pour décrire l'accession au trône de Shāh Jahān).

28. Les quatre *varṇa* s'y étaient installés, et trente-six familles de basses castes s'y installeront. Brahmanes, *ḷṣatriya*, *vaiśya* en nombre illimité, et trente-six castes différentes de *śūdra*.
29. Verriers, tailleurs, vendeurs de bétel, teinturiers, laitiers, charpentiers, tailleurs de pierre, huiliers, laveurs, cardeurs de coton¹⁵, confiseurs, porteurs d'eau, primeuristes, cavistes, jardiniers, repasseurs de vêtements, papetiers, fermiers, tisserands, peintres, perceurs de perles, fabricants de vaisselle en feuilles de palme, laqueurs, fabricants d'ustensiles en métal, maçons, galonniers, couvreurs, barbiers, grilleurs de grains, orfèvres, forgerons, couteliers, artificiers, pêcheurs, tanneurs, telles sont les trente-six communautés de basses castes.
30. La ville de Jaunpur : une terre pure, des monastères, des temples, de hauts palais, de belles villas, des maisons solides, une foule de drapeaux, des tentes dressées.
31. Il y avait cinquante-deux caravansérails et cinquante-deux districts aux alentours de la ville, cinquante-deux bazars et cinquante-deux grands marchés spécialisés¹⁶ dans la ville.
32. Neuf gouverneurs se sont succédé. Je vais dire leur nom sans me tromper¹⁷. Le premier gouverneur connu fut Jaunā Shāh. Le deuxième est décrit comme Bavakkar Shāh.
33. Le troisième fut le sultan Surhar, le quatrième Dos Mahammad, le cinquième fut le roi Shāh Nizām, le sixième a pour nom Shāh Ibrāhim,
34. le septième Shāh Husain, le huitième Gāzī Sajjī Sen, le neuvième fut le sultan Shāh Bakhyā dont le règne n'a pas été interrompu.

15. Le cardage est l'action de peigner, de démêler les fibres textiles.

16. Les bazars sont de grands marchés publics où l'on trouve de tout, alors que les *maṇḍāi* du texte sont des marchés de gros spécialisés dans un domaine (voir notre Introduction sur les aspects de la vie économique). Les « districts » (*paragana*) découpent des régions (*sarakāra*) qui découpent des provinces (*sūba*, *vilāyat*). Jaunpur était la capitale de la province éponyme, avant d'être rattaché sous Akbar à la province d'Allahabad. Le *sarakāra* de Jaunpur était divisé en quarante et un *paragana* en 1601, selon Irfan HABIB, *An Atlas of the Mughal Empire : Political and Economic Maps*, carte 8A et notes p. 29.

17. Voir strophe 26 et note.

35. Ces neuf gouverneurs ont régné sur ce lieu, c'est pourquoi le trône de Jaunpur s'est fait un nom¹⁸. Le pouvoir s'étendait à l'est jusqu'à Patna, à l'ouest jusqu'aux régions frontalières d'Etawah,
36. au sud jusqu'aux monts Vindhya, la rivière Ghaghara constituait la limite nord. Tant de terres assuraient la célébrité du royaume. Cette histoire est celle de ces trois cents dernières années.
37. Ils ont été jadis les premiers hommes. J'ai écouté leur aventure de mes propres oreilles. J'ai raconté l'histoire telle que je l'ai entendue, que l'on ne me prête pas le vice du mensonge¹⁹!
38. Toute cette description du temps passé relate une époque agréable. Ami! Écoute maintenant l'histoire en 1613.
39. Dans la ville de Jaunpur vivait Madan Singh Śrīmāl, du clan jaina des Cināliyā, qui vendait des diamants et des rubis.
40. Kharagasen et sa mère, cherchant la maison du joaillier Madan, interrogeant les gens, réussirent par chance à le trouver.
41. Il était le frère aîné de Chajamal, le grand-père maternel de Kharagasen. Il témoigna beaucoup de respect et montra une grande affection.
42. Madan dit : « Ma fille, dis-moi, comment t'es-tu mise dans une situation si grave ? » La fille raconta ce qui s'était passé, la façon dont étaient morts son fils et son mari,
43. comment le Chef s'empara de tous les biens. Elle raconta toute l'histoire en restant solide. Madan dit à la fille en pleurant : « Avec un fils, tout est encore possible.

18. Effectivement, le royaume indépendant de Jaunpur a connu une période de grande prospérité sous la dynastie persane des Sharqi durant tout le xv^e siècle. La puissance militaire s'accompagnait d'une grande effervescence culturelle (voir l'Introduction sur l'histoire de Jaunpur). Les titres donnés par Banārasidās sont le plus souvent « *sābi* » « gouverneur, homme de pouvoir », mais il emploie aussi le terme de « sultan » bien approprié pour la période des sultanats (1292-1526), et plus curieusement le terme sanskrit *bhūpati* « roi », « maître de la terre ».

19. Banārasidās n'est pas très sûr de lui (et pour cause) mais cette évocation prouve tout de même son intérêt pour l'Histoire, qui passait, comme il le dit lui-même, de bouche à oreille.

44. Ma fille, n'aie pas de chagrin en ton cœur. Le bonheur et le malheur tournent tous les deux, comme l'ombre. » Il embrassa la fille et son fils, leur donna des vêtements et les revêtit de parures.
45. Ils habiteront là avec bonheur, ne voyant pas le temps passer. Ils se sentaient comme chez eux dans la maison du grand-père. Trois ans s'écoulèrent ainsi. Il y avait chaque jour de l'affection, des bonnes manières, du bonheur, de la paix.
46. À l'âge de huit ans, l'enfant partit à l'école pour étudier. En allant à l'école, il devint savant ; il examinait les pièces d'or et d'argent ;
47. il notait les crédits de la maison ; il expliquait à combien s'élevait le capital ; il notait les transactions dans les règles de l'art ; il s'installait dans l'échoppe ; il apprenait le change.
48. Quatre ans avaient passé, lorsqu'il entra de lui-même dans la course pour son indépendance. À l'Est, au pays du Bengale, le sultan Sulemān, un Paṭhān,
49. avait un beau-frère, Lodi Khān, qu'il protégeait comme un fils. Son premier ministre était un Śrīmāl, du nom de Rāi Dhanā, que tout le monde connaissait.
50. Il était du clan des Singhad et vivait au Bengale. Cinq cents personnes étaient au service du Śrīmāl. Il les avait tous fait trésoriers qui, heureux de leur sort, rassemblaient les richesses.
51. Il accordait sa confiance, ne vérifiait pas les comptes, rédigeait le solde pour tout le monde. Il était attaché au jeûne et au repentir²⁰, comme à la règle régissant la construction d'une nouvelle maison.
52. Kharagasen Biholiā entendit la réputation de Rāi. Après en avoir discuté avec sa mère, il se mit en route un matin.
53. Sa mère lui donna de l'argent, grand-père n'en saurait rien. Il monta à cheval et s'en alla auprès de Rāi.

20. Le *poṣadha* et le *pratikramaṇa* sont deux vœux que le laïc s'attache à suivre surtout pendant la période de *Paryuṣaṇa*, la fête la plus importante pour les śvetāmbara, qui se tient pendant la saison des pluies (juillet/août), et au cours de laquelle les religieux délivrent des discours édifiants et récitent le *Kalpasūtra*, un texte canonique qui décrit la vie des grands personnages. Le dernier jour de cette fête est l'occasion d'un repentir pour tous les membres de la communauté (*samvatsari-pratikramaṇa*).

54. Il rencontra Rāi et lui raconta tout ce qui s'était passé. Celui-ci le consola beaucoup en plaçant dans son cœur des paroles réconfortantes.
55. Un jour, à un moment donné, après avoir bien réfléchi, Rāi confia la charge de quatre districts à Kharagasen.
56. Il le nomma trésorier et mit deux employés à sa disposition. Kharagasen fit son travail en se rendant dans les districts. Il accomplissait sa tâche, prélevait les sommes d'argent.
57. Il envoyait les sommes rassemblées à Rāi et à Lodī Khān. Six ou sept mois passèrent ainsi. Puis on se rendit en pèlerinage au mont Sammeta²¹.
58. Rāi mena la communauté, le sultan avait donné son autorisation. Une fois là-bas, on fit une *pūjā* puis chacun rentra chez soi.
59. De retour, Rāi s'installa dans ses appartements le soir venu. Il accomplit sa pratique religieuse²² selon les règles et prit dans sa main un rosaire.
60. Après avoir chanté les vingt-quatre Tirthaṅkara, tenu son vœu de silence, murmuré le Quintuple hommage²³, il fut saisi d'une douleur violente à l'estomac, poussa des cris plaintifs.
61. Aucune parole ne sortit de sa bouche, la mort le saisit instantanément. Il partit vers d'autres lieux, la cloison de son corps était démolie.
62. Du fait de ses mérites, [Rāi] possédait des chars, des fantassins, d'excellents éléphants, des écuries de chevaux. Sa richesse était considérée. Il se voua entièrement à ce fardeau. Il étendit ses possessions, il accumula et accumula encore. En augmentant son asservissement, il avait satisfait sa condition. À la fin, le Soi, isolé, s'éleva. Après s'être

21. Le mont Sammeta, dans l'actuel Bihar, est le lieu de nirvāna de vingt des vingt-quatre Tirthaṅkara, et de ce fait un lieu de pèlerinage important.

22. Le *sāmāyika* désigne un ensemble de pratiques ascétiques opérées par les laïcs dans leur espace privé. Voir notre Introduction pour le détail.

23. Le *pañca-namaskāra-mantra* est la prière la plus récitée dans la pratique jaina. Elle est par exemple récitée collectivement avant le discours d'un moine. Sa récitation fait partie des « devoirs quotidiens » (*āvāśyaka*) du laïc.

- débarrassé des ballots comme un porteur fatigué, il disparut derrière la paroi du mur.
63. C'est ainsi que mourut soudainement Rāi. La rumeur se propagea de ville en ville. Kharagasen, entendant la nouvelle, partit en courant, abandonnant la maison en toute hâte.
64. Il se déguisa en mendiant pauvre et malheureux, emprunta d'après chemins imperceptibles. Après avoir traversé des rivières, des villages, des forêts, des collines, il atteignit la ville de Jaunpur.
65. Il arriva chez lui la nuit tombée, inclina la tête aux pieds de ses aînés. Il remit entre les mains de sa mère un peu d'argent qu'il avait caché sur lui.
66. Quatre années s'écoulèrent. Lorsqu'il eut dix-huit ans, il prit la route en direction de l'ouest, en l'an 1626.
67. Il arriva dans la ville d'Agra auprès de Sundardās, son oncle paternel. Celui-ci montrait de l'affection envers Kharagasen. Il était changeur et vendait de l'or.
68. Kharagasen ouvrit lui aussi un compte bancaire. La rencontre des deux hommes augmenta le capital. Les deux associés menaient leur activité, experts en la matière, riches et honnêtes.
69. Tous les deux s'étant pris d'affection l'un pour l'autre, tout le monde les prenait pour le père et le fils. Quatre années s'écoulèrent ainsi, lorsqu'il partit se marier dans la ville de Meerut.
70. Sūradās Dhor, un Śrīmāl de Meerut, fit parler de lui. Après s'être marié avec la fille de ce dernier, Kharagasen rejoignit la ville d'Agra. Il arriva, s'installa dans une échoppe, travailla, constitua sa fortune. Le couple prit une maison indépendante²⁴ car ils ne purent s'arranger avec la tante (la femme de Sundardās). Dans l'intervalle de deux ou trois ans, Sundardās et sa femme moururent, laissant tout derrière eux, la fortune, la maison, une fille, aucun fils.
71. Kharagasen arrangea le mariage de la jeune fille. Il donna de l'argent, de la grandeur et beaucoup de cérémonies. Il lui offrit de l'or pour sa nuit de nocce.

24. En Inde les familles élargies vivent généralement sous le même toit. Prendre une maison indépendante est donc un signe de dispute.

72. Concernant la fortune de Sundardās, qui avait été notée dans les grandes lignes, on réunit un conseil²⁵. Ils donnèrent tout à la jeune femme²⁶, Kharagasen n'en garda pas une miette.
73. Pendant l'année 1633, ils partirent pour la ville de Jaunpur avec un cheval, une carriole, beaucoup de fantassins²⁷ et beaucoup d'argent.
74. Ils passèrent dix jours dans la ville de Jaunpur. Après avoir choisi une échoppe et s'être associé, il s'installa rapidement. Il faisait la gloire du commerce.
75. Rāmadās, un riche marchand sivaïte de la caste des Agravāl, s'associa avec lui : une rencontre sur le plan de l'amitié, de l'estime, de l'affection, des coutumes et des convictions.
76. Les deux hommes vertueux pratiquaient des opérations de change, vendaient des perles, des rubis et des éclats de pierres précieuses. Dans le bonheur, le temps passe de manière agréable. En l'an 1635,
77. un fils naquit dans la maisonnée de Kharagasen. Il dépensa de l'argent, le cœur mis en joie. Le dixième jour, l'enfant rejoignit l'autre monde. On pratiqua les rites de deuil pour ce premier fils.
78. En l'an 1637, ils se rendirent à Rohtak en pèlerinage à la satī²⁸. En chemin, ils se firent entièrement dépouiller par des voleurs. Tout partit, il ne resta rien.
79. Il ne restait au couple que leurs vêtements et leur corps. Ils rentrèrent chez eux en se débrouillant tant bien que mal. Ils étaient allés demander un fils, et c'était là le fruit que leur accorda la satī Aūta²⁹.

25. Il s'agit du *pañcāyat*, qui préside, dans les villages, aux règlements des contentieux entre personnes. Le terme ici est réduit au chiffre cinq (*pañca*), mais le nombre d'intervenants est variable. Il existe par exemple des *pañcāyat* à quatre personnes, comme l'illustrera ci-après la strophe 456.

26. Le vocabulaire souligne le mariage de la fille de Sundardās puisqu'elle passe d'un vers à l'autre du statut de jeune fille (*kumārī*) à celui de femme mariée (*babini*).

27. Il était d'usage à l'époque que les marchands voyagent sous escorte.

28. La satī dont il est question ici ne fait pas partie des satī ordinairement recensées par les jaina (voir Kristi WILEY, *Historical Dictionary of Jainism*, p. 194-195). Elle fonctionne comme *kuladevatā*, divinité de la famille liée à son lieu d'origine.

29. L'ironie de Banārasīdās est prégnante. Il se moque de cette dévotion à la satī, nommée (ou qu'il nomme...) *Aūta*, dont l'étymologie donne comme correspondant sanskrit

80. Il ne comprenait pas que c'était un mensonge. Il crut de nouveau en un pèlerinage à cette même satī. Il voyait clairement que tout ça n'avait aucune valeur. Il ne comprenait pas ce monde idiot.
81. Il rentra chez lui puis s'installa dans l'échoppe. Madan Singh avait détourné son esprit des choses de ce monde : il renonça aux illusions³⁰. Le bonheur et la paix survinrent. Trois années s'écoulèrent ainsi.
82. En 1641, Madan Singh mourut. L'histoire de sa vie vertueuse se propagea dans toutes les maisons. Deux autres années s'écoulèrent.

NAISSANCE DE BANĀRASĪDĀS

83. L'affaire de la satī refit surface. Kharagasen lui accorda de nouveau un pèlerinage. En l'an 1643, un dimanche, le onzième jour de la quinzaine claire du mois de Māgha,
84. lorsque la lune en Taureau entre en conjonction avec l'astérisme Rohinī, pendant le troisième quart du signe astrologique de Rohinī, un fils naquit chez Kharagasen.
85. On lui donna le nom de Vikramajit. Les femmes chantèrent des chants de bon augure, on fit des dons. La joie était extrême : un fils était né, après huit années.
86. Six ou sept mois s'écoulèrent lorsqu'il organisa lui-même un pèlerinage à Pārśvanātha³¹. L'ensemble de la famille y prit part. Ils firent une *pūjā* à Pārśvanātha selon les règles.

« *aputra* », c'est-à-dire le fait d'être « sans-fils ». Il s'agit d'une satī à laquelle les femmes stériles rendent un hommage particulier pour leur permettre d'avoir des enfants.

30. *māyā* désigne, en philosophie, le monde perçu par les organes des sens. Le mot peut aussi désigner un facteur important d'illusions, la richesse, qui, dans le cas d'un marchand, mérite d'être souligné.

31. Une ambiguïté est à relever dans ce vers à travers la présence du phonème « *su* » qui précède le nom « *Pārśvanātha* ». Dans l'état de langue utilisé par l'auteur, « *su* » renvoie à « *svayam* », mais on peut aussi noter qu'il existe un Tirthāṅkara, le septième, nommé « *Supārśva* » que la récitation du texte ou la lecture d'un manuscrit de cette page pourraient laisser entendre. L'ambiguïté persiste lorsque l'on sait que les deux Tirthāṅkara partagent les mêmes lieux de naissance (Kāśī) et de nirvāṇa (le mont Sammeta), et qu'ils sont invoqués conjointement en ouverture du texte. L'élément *svayam*, bien attesté ici, veut signifier que

87. La *pūjā* terminée, ils joignirent les mains, puis s'approchèrent en plaçant l'enfant devant l'image du Tirthaṅkara. Alors l'officiant, les mains jointes, dit : « Un enfant Te saisit les pieds.
88. Fais que cet enfant ait une longue vie. Tu es le protecteur de ceux qui viennent prendre refuge auprès de Toi. Montre de la compassion envers cet enfant, il est désormais Ton serviteur. »
89. Ensuite l'officiant accomplit des rites magiques, fausse méditation, silence hypocrite³². Quand une heure se fut écoulée, il dodelina de la tête et dit : « Écoutez, mes amis.
90. Pendant mon rêve, quelque chose m'est apparu. Je vais tout vous raconter. Le Yakṣa³³ du seigneur Pārśva, excellent parmi les Jina, est venu vers moi en vrai.
91. Il m'a dit ceci : "Aucun souci en ce qui concerne cet enfant. Donnez-lui le nom du village où est né le seigneur Pārśva,
92. alors l'enfant aura une longue vie". Après avoir dit ceci, le dieu disparut. » Lorsque le prêtre eut tenu ce propos, Kharagasen comprit la vérité et la toléra³⁴.
93. Réjouie, toute la famille dit que le lieu de naissance des deux maîtres Pārśva et Supārśva était Bénarès : il s'appellera « Banārasīdās », le Serviteur de Bénarès.
94. Ils rentrèrent à Jaunpur après avoir fixé de cette manière le nom de l'enfant. L'enfant grandissait dans d'heureuses conditions³⁵. En 1648,

ce pèlerinage est une initiative personnelle qui ne se raccroche pas à un pèlerinage organisé par un autre, comme c'est facilement le cas (cf. strophe 579).

32. Le portrait sans concession du prêtre officiant annonce déjà les positions de Banārasīdās et des tenants de l'Adhyātma sur le rite vu comme un ensemble de pratiques dépourvues de sens.

33. Les Yakṣa sont des êtres divins associés à un Tirthaṅkara particulier. Chacun des vingt-quatre Jina possède un Yakṣa et une Yakṣī, qui généralement l'entourent dans des représentations iconographiques.

34. Dénonciation du surnaturel dans le discours des prêtres, de la naïveté et de la croyance aveugle des laïcs, les piques de l'adhyātmika Banārasīdās envers ce qui relève de l'hypocrisie du rituel continuent, même lorsqu'il s'agit d'évoquer sa propre naissance.

35. *samādbhi* n'a pas ici son sens technique d'entasse, mais présente plutôt son sens étymologique (sk. *sam-ā-dhā-* « placer ensemble, arranger »). Le mot est ici associé à « *sukba* »,

95. il contracta une maladie à l'estomac à cause des actes commis antérieurement. On administra un traitement médical solide. La maladie ne quitta pas l'enfant.
96. Il éprouva des douleurs pendant un an, puis tout s'arrangea naturellement. Il allait mieux pendant plus d'un an. En 1650, une variole le frappa.
97. Les douleurs de la variole s'apaisèrent. L'enfant fut guéri. Une fille eut la chance de naître dans la maisonnée de Kharagasen.
98. L'enfant avait huit ans lorsqu'il partit à l'école pour étudier. Il apprenait sous l'égide d'un maître, il lisait l'alphabet et écrivait.
99. Il étudia pendant un an. Jour après jour, son esprit se remplissait de plus en plus. À force d'étudier, il devenait savant. En l'an 1652,
100. Kharagasen faisait commerce de pierres précieuses : diamants, rubis, corail. Entre temps, Banārasī était devenu un garçon de neuf ans.
101. À Khairabad vivait Parvat Tāmbī, dont le fils, Kalyāṇamal, avait une fille à la maison³⁶.
102. Le brahmane officiant qui lui était attaché, arrivé sur les lieux, prit avec lui le barbier³⁷ et remit la lettre de Kalyāṇamal entre les mains de Kharagasen.
103. Celui-ci conclut l'arrangement pour le mariage de son fils – il traça une marque sur son front – qui se tiendrait deux ans plus tard. Il répondit par écrit, avec enthousiasme, à cette merveille de mariage.

le bonheur, qui est dû, pour les êtres mondains, à la rétribution d'actes positifs accumulés auparavant, comme le malheur est dû à « l'apparition » (*udaya*) des actes négatifs. L'expression « *pūraba karama udai sañjoga* » que l'on trouve dans le vers suivant et que l'on retrouvera au fil du texte exprime souvent l'aspect négatif du karman, quand « *sukba samādbhi saum* » en serait l'aspect positif. Les mots *karman* et *samādbhi* n'ont cependant pas dans ce texte de valeur forte et servent le plus souvent à exprimer la chance ou la malchance qui interviennent dans une situation donnée.

36. Une fille, si elle réside dans la maison de son père, c'est qu'elle n'est pas mariée. Le mariage est en effet « le fait d'emmener » (*vi-vāba*) la jeune femme dans la maison de son mari.

37. Le brahmane et le barbier, généralement attachés à un clan, sont les deux pièces maîtresses en matière de mariage. Le premier officie lors de la cérémonie, le second sert de messager, d'entremetteur, entre les deux parties.

104. En 1652, le mariage était arrangé. Il y eut un temps de famine. On ne trouvait plus de nourriture à cause des prix élevés. Les gens devenaient misérables.
105. En l'an 1654, quand le temps des jours sombres avait passé, le douzième jour de la quinzaine claire du mois de Māgha, Banārasī partit se marier.
106. Le mariage célébré, il rentra chez lui. Une deuxième fille, toute jolie, naquit dans la maisonnée de Kharagasen. La grand-mère, avancée en âge, mourut le même jour.
107. Mort d'une grand-mère, naissance d'une fille, arrivée de l'épouse du fils : trois événements en une seule journée survenus dans la même maison.
108. Après avoir vu clairement l'ironie de ce monde, le malheur et la souffrance, l'esprit intelligent se détache, mais les imbéciles n'ont pas de discernement.
109. Deux mois s'écoulèrent lorsque l'oncle paternel de la jeune mariée arriva. Il s'appelait Tārācand, du clan des Śrīmāl. Il repartit en emmenant sa nièce.

PERSÉCUTION DE QILĪJ KHĀN

110. Il partit vers la ville de Khairabad, pendant qu'ici, à Jaunpur, un événement survint, un désastre se fit jour : Le nawab Qilīj fut nommé gouverneur de la ville.
111. Il arrêta tous les joailliers dans leurs boutiques. Après avoir réclamé une grande partie de leurs biens, il finit par les épargner.
112. Un jour, il se mit en colère. Levé dès l'aube, il exerça son autorité, passa les chaînes à tous les joailliers, les aligna comme s'ils étaient des voleurs.
113. Il les fouetta violemment, les laissant comme morts. Puis il les libéra, et ils purent rentrer chez eux.
114. Ils se réunirent tous ensemble pour échafauder un plan : s'enfuir de là, abandonner sa maison, prendre avec soi ses affaires – qui aurait voulu tomber dans la gueule de la mort ?

115. Ceci convenu, ils se séparèrent chacun de leur côté, se dispersèrent en partant dans les quatre directions. Kharagasen récupéra sa famille, se dirigea vers l'ouest, sur les rives de la Gaṅgā.
116. Il y avait, près du village de Kara Manikpur, une ville nommée Shahzadpur. Lorsqu'ils arrivèrent à Shahzadpur, il pleuvait. Les nuages devinrent extrêmement sombres.
117. Nuit noire, pluie épaisse. Arrivés au caravansérail, ils logèrent chez le propriétaire. Kharagasen, entouré de toute sa famille, pleura comme un malheureux sans protection.
118. Fils, femme, fille, couple et destin incomparable, mais quand se manifesta ce qui tourmente la joie, tout prend forme de malheur.
119. En ce temps-là, Karmacand Māhur, un marchand, vivait dans cette ville. Il avait fait place nette chez lui. Il prêta sa maison et sa propriété.
120. La première partie de la nuit était passée³⁸. Il avait hélé le nom de Kharagasen. Tout en appelant, en interrogeant, il était parvenu au lieu où se trouvait Kharagasen.
121. Après l'avoir salué³⁹, il avait pris place auprès de lui et lui avait dit : « Vous êtes le maître, je suis le serviteur. S'il vous plaît, venez avec moi. Je suis à votre service, préparez-vous vite.
122. J'ai un lieu convenable. Allons-y, ne faites pas de manières. » Kharagasen et sa famille s'étaient rendus chez lui amicalement.
123. Ils s'étaient installés avec bonheur, s'étaient reposés et avaient découvert une maison merveilleuse : des jarres toutes neuves, beaucoup de vaisselle bien tenue, des couvertures, des édredons, des lits solides.

38. Le jour et la nuit sont divisés chacun en quatre parties (quatre « *pabara* » pour le jour et quatre « *yāma* » pour la nuit) d'une durée de trois heures (voir *L'Inde Classique*, t. II Appendice 3 p. 735). La première partie de la nuit (*pradoṣa*) s'étend trois heures après le coucher du soleil, ce qui place l'action qui suit entre neuf heures et minuit.

39. Le mode de salutation est ici la répétition du nom de Rāma : « *Rāma-Rāma!* » utilisé de nos jours surtout dans les villages. Concise, ramassée, parfois approximative, la langue utilisée par Karmacand, tend, en effet, vers un registre de langue « populaire » par opposition à un registre de langue beaucoup plus sanskritisé, à la grammaire irréprochable. Le poète Banārasidās semble sensible à ce registre qui lui permet d'écrire de façon vivante et amusée.

124. Le garde-manger était plein de nourriture et d'une foule de produits comestibles. Il prêta donc sa maison, après l'avoir remplie de tout ce qu'il faut et en montrant une grande affection.
125. Il avait insisté beaucoup auprès de Kharagasen, tombant à ses pieds, le suppliant. Après avoir grandement persévéré, il lui donna tout. Il fit preuve de beaucoup d'humilité, renonçant à toute vanité.
126. Qui peut illustrer par des mots la grandeur de celui qui a donné sa propre maison lorsque tombait une pluie torrentielle ?
127. Kharagasen vivait là dans le bonheur. Après avoir réfléchi à la situation, le poète peut dire que le malheur, c'était le nawab Qilij qui l'avait apporté, et que le bonheur, ce fut à Shahzadpur.
128. Une vision voit beaucoup de différences, une autre vision rend identiques le bonheur et le malheur. Celui qui expérimente le malheur trouve le bonheur, celui qui jouit du bonheur endure le malheur.
129. Dans le bonheur il se considère heureux, dans le malheur il est malheureux : à travers la vision de l'homme ignorant, le bonheur et le malheur sont vus comme deux choses.
130. Dans la fortune et l'infortune, le savant se tient d'une seule manière. Il est comme un soleil levant qui ne délaisserait pas la nuit, comme un soleil couchant qui ne délaisserait pas la splendeur du jour.
131. Karmacand Māhur le marchand, Kharagasen le Śrīmāl, les deux hommes devinrent amis. Ils restaient ensemble nuit et jour.
132. Dix mois s'écoulèrent ainsi dans la maison de Shahzadpur. Ensuite on partit s'installer à Prayag près de la Triple Tresse⁴⁰.
133. Prayag, dont le nom était aussi Allahabad, était implantée près de la Triple Tresse. Là, Dāniyal, le fils de l'empereur Akbar, gouvernait la ville et ses richesses.

40. La ville de Prayag (Allahabad) est située à la confluence de la Gaṅgā, de la Yamunā et d'un troisième fleuve, la Sarasvatī, fleuve secret et mythologique qui s'unit aux deux premiers pour former la « triple tresse » (*trivenī*) évoquée dans ce vers (voir Charles MALAMOUD « Le fleuve et les mots », dans *Féminité de la parole*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 112-114).

134. Kharagasen y fit son arrivée pour des raisons d'emploi, abandonnant la maisonnée. L'enfant Banārasī resta à la maison. Il se prenait pour un marchand en jouant avec des coquillages⁴¹.
135. Il gagnait un sou, deux sous. Il ne les amassait pas dans l'ombre : il rassemblait les gains, en faisait un tas, les prenait et les posait devant grand-mère.
136. Grand-mère offrait toujours des sucreries, des boulettes de lait et des gâteaux⁴² : à l'occasion des premiers gains du petit-fils, tout cela fut offert à la satī Aūta.
137. Grand-mère avait foi en la satī Aūta. Elle savait que c'était elle qui avait donné ce fils-là. Elle faisait des rêves pleins de signes. Lorsqu'elle se réveillait, elle rapportait la parole des Mânes.
138. Elle pratiquait sa croyance jour et nuit. Telle est la naissance des âmes idiotes : elles parlent sans agir et rapportent la parole d'autrui. Où vont les pensées va la destinée.
139. Un an et demi s'écoula. Une lettre de Kharagasen arriva : il fallait venir à Fatehpur.
140. Il avait loué deux palanquins, employé quatre porteurs. Banārasī partit à Fatehpur avec sa famille.
141. À Fatehpur, ils allèrent là où se trouvait le quartier des Osavāl. Bāsu Shāh, qui connaissait le mouvement Adhyātma⁴³, vivait là entouré de sa nombreuse descendance.
142. Le fils de Bāsu, Bhagavatidās, les reçut chez lui. Banārasīdās et la famille s'installèrent dans cette maison.
143. Les jours passèrent de manière heureuse, à s'adonner au badinage et au plaisir. Une lettre du père arriva, il fallait partir à Allahabad.
144. Banārasī partit à Prayag, les autres restèrent à Fatehpur. Le père et le fils se retrouvèrent tous les deux, réjouis des dispositions du destin.

41. Les coquillages (*kaurī*) avec lesquels joue le jeune Banārasīdās constituent la plus petite unité monétaire de l'époque.

42. *śirani*, *lādū* et *nukati* sont des friandises particulièrement appréciées en Inde.

43. Cette première mention de l'Adhyātma, même rapide, nous indique que le mouvement existait déjà à la fin du XVI^e siècle.

145. Kharagasen était un excellent joaillier. Il faisait commerce de pierres précieuses. Le gouvernement de Dāniyal Shāh avait imposé aux acheteurs un moratoire sur les emprunts.
146. Quatre mois s'écoulèrent, tantôt dans le malheur, tantôt dans le bonheur, la sérénité. Ils se rendirent ensuite à Fatehpur et toute la famille se retrouva au même endroit.
147. Deux mois s'écoulèrent sur ces entrefaites lorsqu'on entendit que Qilij partait pour Agra. Kharagasen et sa famille rentrèrent chez eux.
148. Tous les joailliers réapparurent d'un peu partout, comme s'ils s'étaient cachés dans des sous-sols. En 1656, tout le monde exerçait son activité.

LA RÉBELLION DU PRINCE SALĪM

149. La tranquillité fut établie pendant une année. Arriva le seigneur Salīm Shāh, jeune et grand prince, honoré par le monde, fils de l'empereur Akbar.
150. Il avait pour occupation de chasser dans la forêt de Kolhuban : l'empereur donna de la voix. Là-bas, le gouverneur du district de Jaunpur était le jeune Qilij, le sultan Nūram.
151. Akbar lui donna cet ordre : « Le jeune prince s'est rendu à Kolhuban. Fais donc en sorte que Salīm ne se rende plus à Kolhuban ».
152. Un édit d'Akbar promut alors Nūram Khān à un poste important. Il était devenu le commandant du fort de la ville de Jaunpur, faisant face à la mort.
153. De tous côtés les routes étaient bloquées ; les bateaux n'accostaient plus sur les quais de la Gomatī ; les ponts, les portes et les entrées étaient saisis ; la structure du conflit était établie.
154. De nombreux fantassins et des cavaliers protégeaient la place ; des gardes étaient installés au quatre points cardinaux, protégés derrière les remparts. Il y eut comme un tremblement de terre dans la ville.
155. Bien des préparatifs furent organisés dans le fort ; on distribua de la nourriture, des vêtements et de l'eau, des armures, des selles, des fusils innombrables, du vin en quantité et toutes sortes d'armes.

156. Après avoir ouvert le Trésor, des sommes importantes furent dépensées : on pouvait faire face à la bataille. La population civile était troublée et s'enfuyait dans toutes les directions.
157. La grande cité était déserte. Désormais les averses se succédaient. Tous les joailliers se réunirent sous un même toit – il n'y avait plus aucun homme dans la ville.
158. « Que fait-on maintenant ? Quelqu'un a-t-il une idée ? » – « C'est compliqué avec la famille : rester n'est pas intelligent mais s'enfuir n'est pas sans risque ». Ils étaient comme une mangouste qui aurait attrapé un serpent⁴⁴.
159. Après s'être réunis, ils allèrent trouver Nūram pour le solliciter. Nūram leur dit : « Messieurs, écoutez. Faites ce que vous voulez, restez là ou partez.
160. Ma mort est faite, elle est là, elle vient. Comment pourrais-je vous donner un conseil ? » Tout le monde rentra chez soi. Que le Seigneur fasse quelque chose pour celui qui doit s'enfuir !
161. Tous s'enfuirent, chacun pour soi, seul, vraiment seul, sans personne. Quelques-uns trouvèrent refuge, d'autres restèrent sans protection.
162. Kharagasen se rendit dans le village où se trouvait la maison de Dūlah Shāh, à côté de Lachimanpur dont le chef était Lachimandās.
163. Il le prit avec lui et le cacha dans la forêt. Il lui fit la promesse de veiller à sa protection. Six ou sept jours s'écoulèrent de cette façon, lorsqu'on apprit la prospérité recouvrée de Jaunpur.
164. Lorsque le prince Salīm arriva au bord de la Gomatī, il dépêcha un général. Le nom du général était Lālā Beg. Il se rendit sur les lieux en tant qu'ambassadeur.
165. Il arrangea les choses en parlant de façon douce et chaleureuse. Il repartit en emmenant Nūram sous escorte. Celui-ci se jeta aux pieds du prince, qui le déchargea de sa crainte et lui pardonna ses fautes.

44. La mangouste est le seul animal à pouvoir faire face au serpent (elle accompagne encore aujourd'hui les spectacles de rue des charmeurs de serpents), mais quand elle l'a attrapé, elle reste en danger.

166. Lorsqu'on apprit cette affaire, tous les esprits s'apaisèrent. Tout le monde rentra chez soi, exempt de crainte. Cette maladie qu'est la peur s'éloigna.
167. Kharagasen et Dūlah Shāh reprirent chacun le chemin de leur maison. Arrivés chez eux avec leur famille, ils recommencèrent leur travail.

L'ADOLESCENCE

168. À ce moment-là, le jeune Banārasī avait atteint l'âge de quatorze ans. Il s'exerçait dans quelques domaines du savoir sous l'égide du pandit Devadatta.
169. Il étudiait la *Nāmamālā* de deux cents vers et regardait l'*Anekārtha*, l'astrologie, la poétique, le *Lagbukoka*, le *Khaṇḍasphuṭa* de quatre cents vers⁴⁵.
170. En étudiant le savoir, il se délectait dans le savoir. En l'an 1657, délaissant l'honneur familial et la pudeur du monde, Banārasī devint le jouet de l'amour⁴⁶.
171. Il concentrait son esprit résolu sur l'amour, lié à la douleur comme un fakir. Il fixait son attention, n'ayant d'yeux que pour une seule chose. Il déroba l'argent de son propre père.
172. Il volait des poudres, des rubis, des bijoux, du bétel et de riches sucreries. Il envoyait des présents à sa bien-aimée. Il disait de lui-même « Pauvre esclave! »

45. La *Nāmamālā* de Dhanañjaya (ix^e siècle) est un lexique des synonymes et des homonymes, dont Banārasīdās rendra une version en hindi. L'*Anekārthakośa* est aussi du genre des dictionnaires. Dhanañjaya en rédigea deux : l'*Anekārthanāmamālā* et l'*Anekārthanighaṇṭu*. Notons qu'il existe aussi un *Anekārthadvānīmāñjarī* de l'auteur cachemiri Mahākṣapaṇaka très utilisé dans les milieux jaina. Le *Lagbukoka* serait, selon Mukund LATH (p. 160), un texte technique sur l'érotique par un certain Kokkoka (xii^e siècle). Difficilement identifiable, le *Khaṇḍasphuṭa* serait un texte sur l'astronomie et les mathématiques (M. LATH p. 160).

46. *āsakti* signifie plus largement l'ensemble des « attachements ». Le contexte fait suffisamment allusion à l'amour et ses périphériques pour que l'on puisse préciser le terme dans la traduction.

173. Quatre mois passèrent sur ces entrefaites. L'hiver arriva, la fraîcheur se fit sentir. Le maître Abhayadharmā, de la secte du Kharataraga-ccha, apparut avec deux disciples,
174. le moine Bhānacand particulièrement intelligent et le jeune Rāmacand qui avait encore l'apparence d'un maître de maison⁴⁷. Les moines étaient arrivés à Jaunpur, la grande famille des laïcs allait s'y rendre.
175. Le jeune Banārasī, après avoir entrevu la religion familiale, se rendit dans la salle d'observances avec son père. Il se prit d'affection pour Bhānacand. Il passait la journée à la salle d'observances, la nuit à la maison.
176. Il engrangeait le savoir sous l'égide de Bhānacand, il recopiait la composition du *Pañcasandhi*, apprenait les règles d'immersion des images pieuses, des hymnes, plusieurs aphorismes sur différents sujets,
177. le chemin de l'activité non-violente et du repentir, le *Chandaḥkośa*, le livre du *Śrutabodha*, et d'autres lectures importantes dans le domaine du savoir⁴⁸. Il apprenait de manière irréprochable, se perfectionnait dans les huit qualités⁴⁹.

47. Référence aux quatre stades de la vie (*āśrama*) préconisés d'abord pour les brahmanes mais dont la force dans la société indienne est telle qu'on les retrouve en contexte jaina. Louis Renou dit d'ailleurs que « nulle part la brahmanisation de la société n'a davantage imprimé sa marque » (*L'Inde Classique*, tome I, § 1230). Ces quatre stades sont : l'étudiant (*brahmacārin*), le maître de maison (*gṛhastha*), le retraité dans la forêt (*vānaprastha*) et le renonçant (*saṃnyāsīn*).

48. Le *Pañcasandhi* est un traité de grammaire sanskrite. Le *Śrutabodha* et le *Chandaḥkośa* (litt. « Trésor des mètres ») sont des manuels de métrique, le premier est attribué faussement à Kālidāsa, le second serait l'œuvre de Ratnaśekharaśūrī (xv^e siècle) selon M. LATH (p. 167).

49. Les huit qualités du disciple sont énumérées dans *Uttarajjhāyā*, XI, 4-5 : *aha atḥabim thānehim | sikkhā-sīli tti vuccāi | abassire sayā dante | na ya mammam udāhare* (4) *nāsīle na visīle | na sīyā ailolue | akohaṇe sacca-rae | sikkhā-sīli tti vuccāi* (5) « On dit du disciple qu'il est vertueux dans l'apprentissage du fait des huit attitudes que voici : il ne se moque pas, se contrôle soi-même, ne brandit pas les points faibles (du maître), n'est pas dépourvu de discipline, n'a pas une mauvaise conduite, n'est pas cupide, n'est pas irascible, est attaché à la vérité, celui dont on dit qu'il est vertueux dans l'apprentissage. »

178. Il s'en approchait parfois, plaçant des mots dans son cœur ; il s'en éloignait parfois, s'adonnant à l'amour. Il rédigea pour la première fois un livre, qui comprenait mille couplets et quatrains.
179. Il avait composé ce *Navarasa*, où le sentiment amoureux était particulièrement illustré⁵⁰. C'est ainsi que Banārasī devint un mauvais poète, composant un premier livre empreint de fausseté.
180. De la lecture et de l'amour, il y avait immersion dans ces deux élixirs, mais plus d'attention ni au boire ni au manger, ni plus aucun travail.
181. Cette situation dura deux années. Il n'adhérait pas à l'éducation de ses parents. Après s'être adonné à l'amour, il dévorait de nombreuses lectures. En l'an 1659,
182. âgé de quinze ans et dix mois, le poète Banārasīdās partit pour un rite de passage occasionné par son mariage⁵¹.
183. Il monta sur un palanquin porté par des serviteurs après avoir été apprêté de bijoux et de vêtements. Il arriva avec bonheur dans la ville de Khairabad.
184. Lorsqu'un mois avait passé, durant la quinzaine claire du mois de Poṣa, à la saison fraîche, il tomba malade soudainement, à cause des actes commis antérieurement.
185. Tout le corps de Banārasīdās était couvert d'une espèce de lèpre⁵² ; la douleur se faisait sentir dans chacun de ses os ; les cheveux, les poils et les sourcils tombaient.

50. Le *Navarasa* est en effet le premier livre de l'auteur, qu'il reniera par la suite (vers 265 et suiv.). Un tel livre devait illustrer les « neuf sentiments » (*nava-rasa*) classés par la poétique : l'érotique (*śṛṅgāra*), le furieux (*raudra*), l'héroïque (*vīra*), l'odieux (*bībhatsa*), le comique (*bāhya*), le pathétique (*karuṇa*), le merveilleux (*adbhuta*), le terrible (*bhayānaka*) et le sentiment d'apaisement (*śānta*) (voir *L'Inde Classique*, tome II, § 1573-1574).

51. Il s'agit d'une cérémonie pendant laquelle le jeune marié va chercher la mariée dans la maison de son père pour l'amener dans la maison du sien. Le terme « *pāujā* » qu'utilise Banārasīdās est peu courant. Dans son lexique (p. 147), Nāthūrām Premī donne une explication d'ordre étymologique (« *pravraja se banā hai* ») et un synonyme mieux connu (*gaunā*, sk. *gamana*).

52. La description des symptômes et la dépravation dans laquelle se complet Banārasīdās peuvent permettre de dire que cette « lèpre » (*kusṭha*) serait plutôt une maladie vénérienne de type syphilitis.

186. D'innombrables éruptions apparaissaient sur les mains, les pieds, les bras et les jambes. Aucun homme, beau-frère ou beau-père, ne prenait ses repas avec lui.
187. Sa situation était tellement mauvaise que personne ne l'approchait. La belle-mère et la jeune mariée étaient les seules qui assuraient son service.
188. Après avoir préparé avec attention les repas et l'eau, elles lui mettaient la nourriture dans la bouche. Elles plaçaient des onguents sur son corps en se bouchant le nez, et repartaient vite.
189. À ce moment, un homme, un barbier, lui prescrivit un traitement médical : deux repas de grains sans sel. Il ne prit même pas un sou.
190. Quatre mois s'écoulèrent lorsque la douleur s'apaisa. Deux mois plus tard Banārasī était rétabli.
191. Il se baigna, se lava, et fut remis sur pied. Il fit un don au barbier, les mains jointes, humblement incliné, en disant : « Tu es pour moi comme un ami ».
192. Le barbier était bien content. Il rentra chez lui. Banārasīdās se reposa encore dix jours à Khairabad.
193. Ensuite, monté sur un palanquin, il arriva à Jaunpur – les beaux-parents n'avaient pas envoyé leur fille pour le rite de passage d'une maison à l'autre⁵³.
194. Arrivé là, il tomba aux pieds de son père. Quand elle vit l'état de son fils, mère pleura en se frappant la poitrine, comme un oiseau lors de sa mue⁵⁴.
195. Kharagasen avait honte, il proférait tout un tas de paroles désagréables. Banārasī pleura beaucoup, et resta troublé pendant un moment.
196. Il se sentit affligé pendant une quinzaine de jours. Il allait beaucoup à la salle d'observances. De la lecture et de l'amour, il s'agrippait aux pratiques premières.

53. On retrouve ici mention du rite de mariage cité ci-dessus. Le terme employé cette fois-ci est « *gaumne* », celui que nous donne Nāthūrām Premī dans son lexique, beaucoup plus clair à analyser.

54. Pendant les périodes de mue, les oiseaux détachent les plumes anciennes à coups de bec répétés.

197. Quatre mois s'écoulèrent de cette façon lorsque Kharagasen² se rendit à Patna. Banārasī retourna à Khairabad, la tête basse, plein de tristesse.
198. Pendant le mois que dura ce second séjour, il restait à la maison, il n'allait jamais au bazar. Puis il repartit en compagnie de sa femme, avec un beau palanquin et un cheval.
199. Ils arrivèrent à Jaunpur. La famille au grand complet faisait cercle autour d'eux. Les aînés donnaient des conseils : « L'amour, c'est entendu pour les Derviches !
200. Ceux qui étudient beaucoup, ce sont les brahmanes et les bardes ! Le fils d'un marchand, lui, il s'assoit dans une échoppe ! Celui qui étudie beaucoup demandera l'aumône ! Prends en considération, fils, l'enseignement des aînés ! »
201. Tout le monde proférait les mêmes paroles sous diverses formes. Banārasī n'en faisait cas, il restait sur ses considérations et ses sentiments innés.
202. Par la suite, il continua d'étudier sous l'égide de Bhānacand. L'amour grandissait de jour en jour. Il ne prenait pas en considération ce que disait autrui. Où va la destinée vont les pensées⁵⁵.
203. Dépendant de ses actes, Banārasī se délectait. Vint l'année 1660. En l'an 1660, il y eut quelques affaires bien connues que je voudrais relater.
204. En 1660, Kharagasen prit la route depuis Patna et arriva à la maison. En 1660, sa fille aînée fut mariée. C'était la première à être accordée : il y plaça sa richesse⁵⁶.
205. Banārasī eut une fille, qui mourut après six ou sept jours. Banārasīdās, affecté, sombra. Il entreprit un nombre important de jeûnes.

55. Ce vers est la vision en miroir de la dernière partie du vers 138 (*jaisī mati taisī gati hoi*). Un agissement sur la pensée modifie la destinée, qui, une fois modifiée, agit elle-même sur la pensée.

56. Ce vers trahit la vision du mariage d'une fille. Il faut d'abord qu'elle soit acceptée, il faut ensuite offrir une dot conséquente. Les mots mêmes du vers sont explicites : là où l'on attendrait un verbe signifiant « donner, offrir », on a la racine *gar-* qui signifie plutôt « poser, mettre sur la table », et là où l'on attendrait simplement « argent, dot » Banārasīdās écrit le mot *sampatti* « richesse ».

206. La faim le prit. Il implora les aînés mais ceux-ci ne lui donnèrent rien à manger. Alors il demanda en pleurant de simplement voir deux galettes de cinq cents grammes⁵⁷.
207. On les plaça sous le lit, en secret. Banārasī les déroba et les dévora. C'est précisément grâce à ce régime qu'il fut rétabli. Les gens le regardèrent avec une étrange curiosité.
208. En 1660, le cœur résolu, Kharagasen entreprit une transaction financière. Il eut grâce à elle d'avantageuses sommes d'argent. Ce fut le début des réjouissances à la maison.
209. L'histoire de cette année 1660, je l'ai décrite telle que je l'ai vue. Au cours de l'année 1659, pendant le mois de Śrāvaṇa, il y eut un renonçant qui était un homme plein de bassesses.
210. Dès qu'il le rencontra, il tint tout de suite ce propos à Banārasī : « Je possède un mantra. Celui qui le récitera convenablement sera son serviteur.
211. Il s'y livrera sans cesse pendant une année avec une ferme conviction et tout son esprit, il le récitera installé sur un rocher⁵⁸, ne le divulguera à quiconque, sans distinction.
212. Le moment où le mantra s'accomplira, ce sera le paradis – selon un certain point de vue. Lorsqu'il s'avancera tôt le matin à la porte de la maison, il trouvera une pièce d'or tombée là.
213. Il en trouvera pendant tout une année. Voilà ce qui arrive quand on se livre au mantra. » Banārasī écouta l'ensemble de son propos. Il crut que c'était un grand homme vertueux.
214. Il s'accrocha à ses pieds par avidité, réclama le mantra, le pria. Alors celui-ci lui donna, lui apprit le mantra, lui en fit écrire les lettres sur un morceau de papier.
215. Il quitta le pays comme il était venu. Ce fripon de Banārasī se livra au mantra. Il se donna de la peine pendant tout une année, ne le donna à personne d'autre, sans distinction.

57. Les *pūri* sont des sortes de galettes de farine sans levain qui se gonflent d'air lorsqu'elles sont frites dans l'huile ou dans le *gbi*. La mention du poids, plutôt important, souligne que ce sont là de belles galettes, surtout aux yeux d'un jeûneur tiraillé par la faim.

58. C'est-à-dire à l'écart, hors de la vue des autres.

216. Lorsqu'une année complète se fut écoulée, Banārasī se dirigea vers la porte. Il pencha son regard vers le bas, sur le sol : nulle pièce d'or n'était tombée là.
217. Puis, le jour suivant, il revint à la porte : même en rêve il ne vit pas de pièce d'or. Il était surpris par l'œuvre de l'avidité, et la pensée qu'il n'y avait là aucune élégance montait en lui.
218. Il révéla à Bhānacand le dilemme de son esprit. Lorsque celui-ci lui répondit que cette affaire n'avait aucun sens, Banārasī comprit la vérité. Le souci disparut, l'appétit s'épanouit.
219. Il y eut aussi une rencontre avec un yogin qui venait d'arriver, et qui prit Banārasī pour un idiot. Il lui mit dans les mains une conque, accompagnée de matériel à *pūjā*.
220. Il lui dit que c'était l'image même du dieu Śiva : si on lui rendait un culte, on atteindrait la demeure de Śiva. Alors Banārasī, après l'avoir montée à son front, lui rendit un culte l'esprit concentré.
221. Résolu, ablutions faites, il plaçait son esprit dans la dévotion. Il accomplissait les huit sortes de *pūjā*⁵⁹, répétait cent huit fois le nom de Śiva, l'esprit dans une incomparable joie.
222. Il faisait une *pūjā* et alors seulement il prenait son repas. Quand il ne faisait pas de *pūjā*, il le regrettait. Le jour suivant, comme un châtement, il mangeait un repas insipide.
223. De nombreux jours passèrent de cette façon, à accomplir secrètement des *pūjā* à Śiva. Vint l'année 1661, mois de Caitra, deuxième jour de la quinzaine claire.
224. Hirānand, représentant du prince Salīm Shāh, joaillier issu d'une famille d'Osavāl, était un marchand en fin d'activité.

59. Chez les jaina aussi la *pūjā* comporte huit éléments, que sont le parfum (*gandha*), les fleurs (*puspa*), le riz non décortiqué (*aksata*), l'encens (*dhūpa*), la lumière d'une flamme (*dīpa*), l'oblation (*naivedya*), les fruits (*phala*) et l'eau (*jala*) (voir R. WILLIAMS, *Jaina Yoga*, p. 216-224).

225. Il voulut accomplir, à son gré, un pèlerinage important⁶⁰ depuis la ville de Prayag. La congrégation de pèlerins se mit en marche vers le Sommet⁶¹, descendit les berges de la Gaṅgā.
226. On envoya des lettres dans chaque maison, l'information passa partout. Kharagasen reçut aussi une lettre l'invitant à se joindre au pèlerinage.
227. Alors Kharagasen se leva d'un bond et monta à cheval. Il partit à la rencontre de Hirānand, abandonnant famille et maisonnée.
228. Kharagasen partit en pèlerinage. Banārasī se déchaîna. Il se querrelait tout le temps avec sa mère à propos d'un pèlerinage au Jina Pārśva.
229. Yaourt, lait, beurre clarifié, riz, lentilles, huile, bétel, innombrables fleurs, tant de choses auxquelles il renonça soudainement : il fit un vœu avec le zèle de la jeunesse.
230. Il fit un vœu au mois Caitra ; six ou sept mois s'écoulèrent et ce fut la pleine lune du mois de Kārtika : tout le monde partit en pèlerinage.
231. Les śivaïtes partirent pour leurs ablutions, les jaina pour rendre un culte à Pārśva. Banārasīdās partit avec eux à Bénarès.
232. Il entra dans la ville de Bénarès. Il fit d'abord ses ablutions dans la Gaṅgā. Il fit une *pūjā* à Pārśva et Supārśva en fixant son esprit sur la beauté.
233. Toutes les choses dont il avait fait vœu d'abstention, il en réclamait le prix, qu'il déposait comme une offrande en honorant les pieds du Seigneur.

60. Le mot de pèlerinage n'apparaît qu'au vers suivant. Banārasīdās dit simplement que Hirānand accomplit « une chose importante, essentielle » (*sāra*). La retraite, au sens de ce qui vient après l'exercice d'une fonction, prend aussi son sens de « retrait du monde » dans l'esprit indien marqué par l'organisation de la vie en quatre stades (cf. strophe 174 et note). On a vu dans ce texte l'enfant Banārasīdās étudier, l'adulte Kharagasen travailler et s'occuper de sa famille, et maintenant Hirānand, proche de la retraite, qui marque son « retrait » du monde par un pèlerinage d'importance.

61. De nouveau Banārasīdās emploie un style elliptique. Le « sommet » qu'un jaina n'a pas besoin de nommer pour se faire comprendre est celui du mont Sammēta (cf. strophe 57 et note).

234. Banārasī resta une dizaine de jours dans la ville de Bénarès, se levant toujours très tôt le matin pour accomplir sa *pūjā* au temple.
235. C'est ainsi qu'il accomplissait sa *pūjā* à Pārśva, avec dévotion. Puis il rentra chez lui muni de sa conque blanche.
236. Il mangeait quelque chose seulement après avoir fait une *pūjā* à la conque de Śiva. Cela, au pays ou ailleurs, ici ou là, jamais il ne l'a oublié.
237. Le dieu Śiva sous sa forme de conque, et cette grande conque⁶² de Banārasī, tous deux se mêlèrent sans différenciation, Seigneur et serviteur comme un.
238. À ce même moment, les cœurs se brisèrent dans la maison de Kharagasen : un fils naquit, au temps de vie très court. Qui pourrait parler de lui ?
239. En 1661, la congrégation de pèlerins revint en piteux état. Certains avaient été sauvés, d'autres étaient morts, d'autres encore présentaient de grands troubles⁶³.
240. Kharagasen, arrivé à Patna, tomba malade, éprouvant de grandes souffrances. Les douleurs d'une maladie à l'estomac apparurent. Elles se calmèrent ensuite, grâce à la puissance du karman qui détermine le temps de vie⁶⁴.
241. Il rentra chez lui avec la congrégation, Hirānand faisant halte à Jaunpur. Kharagasen ressentit des douleurs sur le trajet. Arrivé à la maison, il s'effondra sur le lit.
242. Hirānand, à la demande des gens, resta à Jaunpur pendant quatre jours. Il passa le cinquième jour dans un parc sur la rive [de la Gomati]. Il repartit le sixième jour vers Prayag.

62. Jeu de mots entre *saṅkha-rūpa* « forme de conque » et *mabā-saṅkha* « grande conque » dont Nāthūrām PREMĪ donne comme équivalent *mabā-mūrkhā* « grand idiot » (*Ardhakathānaka*, lexique p. 149).

63. Que s'est-il passé lors du pèlerinage organisé par Hirānand ? Peut-être une épidémie, mais le texte nous donne peu d'éléments pour faire la lumière sur cet événement.

64. Parmi les huit classes de karman, la cinquième est celle qui détermine le temps de vie (*āyus-karman*) du sujet sur lequel elle agit.

243. La congrégation se dispersa dans les quatre directions, chacun de son côté, comme s'ils se séparaient après la traversée d'une rivière à bord d'un bac, comme s'ils n'avaient rencontré personne.
244. Quelques jours s'étaient écoulés lorsque Kharagasen fut rétabli. Par un arrangement favorable du destin, les jours sombres étaient révolus, même si on ne comptait pas quelques douleurs de-ci de-là.
245. C'est à ce moment qu'un fils naquit chez Banārasī. Son existence s'acheva, il mourut, abandonnant l'incarnation humaine si difficile à obtenir.

LA MORT D'AKBAR

246. En 1662, le mois de Kārtika arriva, les pluies cessèrent. Sa Majesté, le seigneur, l'empereur Akbar mourut dans la ville d'Agra.
247. La nouvelle arriva à Jaunpur. Privée de maître, la population était orpheline. Le cœur agité, le visage pâle, les gens de la ville étaient saisis par la peur.
248. Lorsque Banārasī apprit soudainement la mort d'Akbar, il était assis sur les marches d'un escalier. Son esprit devint confus, agité.
249. Il tomba dans le prolongement de l'escalier, personne n'avait pu le retenir. Il s'ouvrit le front, le sang coula. Il n'avait eu le temps que de dire « Seigneur ! ».
250. Il y avait eu un choc sur la pierre. La cour intérieure de la maison était devenue rouge. Tout le monde s'agitait, les parents s'affolaient.
251. Mère le souleva et le serra dans ses bras. Elle appliqua un linge chaud sur sa blessure. Elle l'allongea sur le lit. Il était redevenu un enfant. Mère versa beaucoup de larmes.
252. Sur ces entrefaites, la ville était devenue tumultueuse, la foule était partout agitée. Toutes les portes de chaque maison étaient verrouillées. Les commerçants avaient déserté leurs échoppes.
253. Les beaux vêtements et les beaux ornements furent placés sur les plates-formes des charrettes, l'or et l'argent sur d'autres charrettes, l'argent liquide et les marchandises cachés dans les maisons.
254. Dans toutes les maisons, tout le monde se dotait d'armes. Les hommes vêtaient d'amples vêtements, se couvraient de couvertures ou de châles ; les femmes en vêtaient d'encore plus amples.

255. Il n'y avait plus de distinction entre les castes supérieures et les castes inférieures, les riches et les pauvres étaient identiques. La horde de voleurs n'apparut nulle part. Tout le monde avait eu peur sans raison.
256. L'agitation dura une dizaine de jours. Puis la paix fut recouvrée. Une lettre arriva avec un marchand, donnant des nouvelles de cette manière :
257. « Tout d'abord, l'Empereur a régné pendant cinquante-deux ans. Aujourd'hui, pendant le mois de Kārtika 1662, il est mort.
258. Le fils aîné d'Akbar, le prince Salīm Shāh, a été établi sur le trône d'Agra, comme le fut Akbar.
259. On lui a attribué le nom de Sultan Nūradī Jahāngīr. Après que sa proclamation a été faite dans la région, son autorité a été étendue à l'ensemble du territoire. »
260. Voilà ce qui était écrit dans la lettre que chacun reçut. Lorsque la proclamation fut faite à Jaunpur, il y eut des cris de victoire.
261. La maison de Kharagasen fut remplie d'une joie immense. La confusion et le malheur avaient disparu. Banārasī fit ses ablutions, accomplit une cérémonie, offrit des dons.
262. Un jour, Banārasīdās se trouvait seul sur le toit de la maison. Assis en lui-même, il se mit à réfléchir de la sorte : « Comment ai-je pu rendre un culte à Śiva ?
263. Lorsque je suis tombé et que j'étais très faible, Śiva n'a rien fait pour me sauver. » Après avoir eu cette pensée, il abandonna le culte à Śiva. Il vit clairement qu'il fallait diminuer le service religieux.
264. À partir de ce jour, les *pūjā* ne l'attiraient plus. Il rangea la conque śivaïte. Un jour, avec des amis, il prit dans les mains le manuscrit qu'il venait de faire,
265. se rendit près de la rivière Gomatī, s'installa sur un pont⁶⁵. Il lut tous les textes du manuscrit, lorsqu'il réalisa en lui-même que ce n'était que badinerie.

65. Il s'agit sans doute du pont Shāhi, construit sous Akbar en 1564 et encore debout aujourd'hui. Cette scène a par ailleurs fait l'objet d'une illustration de propagande jaina où l'on voit Banārasīdās jeter les feuillets d'un manuscrit depuis une barque sur la Gomatī.

266. « Celui qui dit un seul mensonge va en enfer, expérimente la douleur. Et moi, j'ai tenu tellement de propos alambiqués ! Ils sont tous mensongers, pas un seul n'est vrai.
267. Que faire avec mes textes maintenant qu'a eu lieu cet éveil soudain ? » En disant cela, il regarda la rivière : il y jeta les feuillets du manuscrit, comme si c'était de vieux papiers.
268. Les amis paniquèrent. Les feuillets partirent sur les flots de l'effrayante et profonde rivière. Personne ne pouvait plus les rassembler.
269. Les amis se lamentèrent pendant deux heures. Ils disaient que le cours du destin était étrange. Puis ils se séparèrent, Banārasī rentra chez lui.
270. Kharagasen, qui avait appris l'affaire, eut le cœur rempli de joie : « Si de telles pensées s'éveillent dans l'esprit de mon fils, la renommée de ma maison est en bonne voie. »
271. À partir de ce jour, Banārasī éprouva un désir de religion. Il délaissa l'amour et ses corollaires, pour suivre le chemin familial.
272. Il est dit qu'on n'abandonne pas ses erreurs, mais qu'on abandonne un état, après l'avoir expérimenté. C'est comme l'enfance : on a été jeune, puis la jeunesse s'éloigne.
273. Lorsque le bon karman apparaît, le mauvais disparaît. Banārasī prit donc rapidement l'habitude d'une pratique religieuse.
274. Il se levait toujours très tôt le matin et se rendait au temple jaina, sans même se regarder dans la glace, sans même s'être lavé les dents. Il récitait le nom des quatorze devoirs quotidiens⁶⁶, pratiquait les règles de vie non-violente et le repentir.

66. Banārasīdās utilise le mot *nema* (sk. *niyama*) pour nommer les « devoirs quotidiens » (*āvāśyaka*) du moine et du laïc jaina, vraisemblablement en référence au *Niyamasāra* de Kundakunda dans lequel celui-ci discute précisément des *āvāśyaka*. Ces quatorze devoirs sont 1-3) le rituel personnel (*pūjā*) qui comprend la pratique du *sāmāyika*, la prière aux vingt-quatre Tīrthaṅkara (*caturvīṃśati-stava*), le culte (*vandanaka*), 4) l'honnêteté (*vārttā*), 5) le don (*dāna*), 6) l'étude (*svādhyāya*), 7-11) la maîtrise (*saṃyama*) des cinq Vœux Mineurs (*aṅgurata*), 12-14) l'ascèse interne (*tapas*) qui comprend le repentir (*pratikramaṇa*), le renoncement à certaines choses pour expier les fautes futures (*pratyākhyāna*), l'immobilité du corps dans la méditation (*kāyotsarga*). Ces devoirs recourent en partie les douze vœux que doit prendre le laïc jaina (Voir la partie sur « la vie religieuse du laïc jaina » dans notre

275. Il consommait avec mesure les légumes verts et prit l'engagement pour toute sa vie de renoncer aux aubergines. Il accomplissait pendant huit jours différentes sortes de *pūjā*⁶⁷. Il récitait les prières versifiées et les textes importants.
276. Ainsi, il récitait et écoutait nuit et jour des histoires religieuses jaina. Personne ne peut voir le futur, insondable est le chemin de la vie.
277. Alors que Banārasī avait mauvaise presse, désormais sa réputation était lumineuse. Vint l'an 1664. Je vais raconter ce qui s'y est passé.
278. Kharagasen Śrīmāl avait vu deux filles naître dans sa maisonnée. La première avait été mariée à Jaunpur, la seconde était encore une jeune fille.
279. Celle-ci aussi fut mariée, au mois de Phālguna de l'année 1664. Elle partit à Pataliputra, mettant fin aux tourments du souci.
280. Banārasī eut un deuxième fils, qui, au bout de quelques jours, quitta son corps comme un perroquet qui se serait envolé hors de sa cage.
281. Trois années s'écoulèrent ainsi, tantôt dans le malheur, tantôt dans le bonheur, la sérénité. En observant les signes positifs émis par son fils, Kharagasen avait l'esprit rempli de joie.

LES DÉBUTS D'UN JEUNE MARCHAND

282. En l'an 1667, [Kharagasen] rassembla les marchandises de la maison. Il écrivit sur un morceau de papier tout ce qu'il y avait, les pierres précieuses détachées ou incrustées :
283. deux bracelets, deux chevalières travaillées, vingt-quatre rubis, trente-quatre bijoux, neuf saphirs, deux fois dix émeraudes, quatre pots de poudre en provision.

Introduction. Sur les devoirs quotidiens, voir notamment WILLIAMS, *Jaina Yoga*, p. 184-185 pour la liste et *passim* pour un développement détaillé de chaque devoir). La suite du vers 274 et le vers 275 donnent quelques exemples de ces devoirs quotidiens (*sāmāyika*, *pratīkramaṇa*, *pratyākhyāna*, *pūjā*, et *svādhyāya* pour l'étude des textes).

67. Les huit jours peuvent faire référence à la *pūjā* dite « des huit jours » (*aṣṭāhnikā*), classifiée par les auteurs digambara, qui prend place durant la fête du *Nandīsvara-parvan*. Le chiffre huit peut aussi faire référence aux huit façons d'accomplir une *pūjā* (cf. strophe 221).

284. Telles étaient les choses qui avaient à voir avec les pierres précieuses, à quoi il fallait ajouter vingt mesures de beurre clarifié, deux grandes gourdes d'huile, et des châles de Jaunpur. Il y en avait pour deux cents roupies.
285. L'argent venait pour une part de la maison, pour une part d'autres personnes. Il fallait lancer le travail pour rembourser les emprunts. Quand tout le matériel fut prêt, Kharagasen exprima ses vœux.
286. Il appela son fils Banārasī et lui expliqua : « Prends toutes ces affaires. Va à Agra et vends les articles.
287. Désormais, le fardeau de la maison, c'est toi qui le prends sur les épaules. Il faudra que tu nourrisses toute la famille. » Ayant ainsi parlé, il traça de sa propre main une marque sur son front et lui donna la totalité de la marchandise.
288. Après avoir chargé la charrette, Banārasīdās protégea avec application les bijoux dans un pan de son vêtement, et partit.
289. Il rencontra beaucoup d'autres charrettes sur les quinze premiers kilomètres. Après avoir parcouru la route étape par étape, il arriva à Etawah.
290. Un enclos pour les charrettes avait été aménagé près de la ville d'Etawah. Les gens établirent leurs quartiers sur un terrain inhabité. Ce fut le crépuscule.
291. Des nuages lourds et arrogants arrivèrent en masse et déversèrent leur pluie. Tout le monde se mit à courir, mais où trouver une maison ?
292. Banārasī brandit une couverture et partit à pied. Il arriva au caravan-sérail mais deux dignitaires avaient dressé là leurs quartiers.
293. Il y avait foule dans les bazars, aucune échoppe n'était disponible. Il ne trouva de place nulle part. Chacune des maisons fermait sa porte.
294. Il persévérait à tourner et à virer. Personne ne lui disait d'entrer. En bas, les pas étaient alourdis par la boue. En haut, la pluie tombait dru.
295. Obscurité de la nuit, saison froide, mois d'hiver, une femme lui dit d'entrer mais le mari brandit le bâton.
296. Après avoir été de nouveau invité à partir, il se rendit à la porte de la ville. Il y avait là une toute petite cabane où étaient installés les gardes.

297. Banārasī s'y dirigea accompagné de deux laïcs jaina. Ils les interrogèrent : « Qui êtes-vous, malheureux affligés sans protection ? »
298. Banārasī leur répondit : « Nous sommes des marchands. Nous sommes tourmentés de n'avoir pas de toit. La chance a tourné. »
299. Alors la pitié jaillit dans leur esprit. Ils leur dirent, pleins de compassion : « Installez-vous là. Nous retournons chez nous au petit matin, jusque-là vous passerez la nuit dans la cabane. »
300. Encore une chose, écoutez-moi. Demain matin, il faudra appliquer la loi. Personne ne saura rien s'il n'y a pas d'enquête. Mais pour cela, mieux vaut donner un bakchich... »
301. Mécontent, Banārasī accepta. Il s'installa et trouva le repos. Après avoir demandé de l'eau, ils se lavèrent les pieds. On leur donna un éventail pour sécher leurs vêtements.
302. Ils s'allongèrent tous les trois et dormirent sous ce toit. Mais un homme, puissant, arriva. Il leur dit : « Qu'est-ce que vous faites là ? Cette cabane, c'est ma maison ! »
303. Je dors là, allongé sur le lit. Allez vous installer ailleurs ! Ou vous dégagez sur-le-champ, ou vous allez déguster mon fouet ! »
304. Alors Banārasī s'empressa. Il partit, de nouveau, sous la pluie. Mais l'homme eut pitié, il le saisit par le bras et il lui fit une place à l'abri.
305. Il donna une vieille toile de jute, plaça le lit dessus et s'allongea : « Dormez sur la toile de jute. Je ne peux pas trouver le sommeil sans un lit. »
306. « Qu'il en soit ainsi... », répondit Banārasī. Il toléra la chose telle qu'elle lui était proposée. On tisse avec le fil qu'on a filé. On récolte ce qu'on a semé.
307. L'homme dormait confortablement sur le lit, les trois autres dormirent sous le lit. La nuit passa. Enveloppés dans une couverture, ils n'eurent pas froid.
308. L'aube se leva. Ils retournèrent là où étaient parquées toutes les charrettes. La pluie avait cessé, le calme était revenu. Ils se remirent en route, comme toujours.

309. Ils arrivèrent à Agra. Ce jour-là, il y eut de nouveau de la pluie et de la boue. Après avoir déposé les vêtements, l'huile et le beurre clarifié sur la rive, il se rendit, seul, sur l'autre rive⁶⁸.
310. Banārasīdās se demandait quelle direction prendre, chez qui se rendre. À force de réfléchir, il se décida : il avait un ami dans le Quartier aux perles⁶⁹.
311. Là-bas, près de la maison de Champsi, il y avait sa jeune sœur et son mari Bandidās. Il se rendit chez eux à la hâte. Lecteurs, écoutez : les êtres bons, ce sont la famille et les saints.
312. En pensant à cela, il arriva chez sa sœur. Bandidās lui demanda amicalement chez qui se trouvaient les vêtements, le beurre clarifié et l'huile.
313. Alors Banārasī répondit que cela avait été déposé dans l'entrepôt d'un magasin. Quelques jours après, il trouva à se loger dans une maison indépendante.
314. Il rangea là les ballots de vêtements. Chaque jour, il se rendait au marché. On fit les comptes une fois les vêtements vendus : après avoir remboursé le principal et les intérêts, on aboutit à une perte.
315. Un jour, Banārasīdās se rendit à l'entrepôt sur l'autre rive. Il emporta tout, le beurre clarifié, l'huile, et les vendit, augmentant son profit... de quatre roupies.
316. La lettre de change arriva, l'argent fut donné⁷⁰. Dieu seul sait ce qui se passa là-bas ! Pour pallier la perte des ventes, il se rendit sur l'autre rive où se trouvaient les pierres précieuses.

68. La ville d'Agra est en effet bâtie sur la rive droite de la Yamunā. La route empruntée par Banārasīdās qui arrive de Jaunpur, à l'Est, aboutit sur la rive gauche.

69. *Motīkaṭākā* est le nom d'un quartier commerçant d'Agra. Le terme *kaṭākā*, que l'on retrouvera ci-dessous au vers 389 sous la forme « *kaṭāle* », désigne une place destinée à accueillir les échoppes d'un commerce souvent spécialisé (cf. Munkund LATHI, *op. cit.*, p. 176).

70. La « lettre de change » (*bunḍī*) est un moyen de transférer des fonds, les marchands ne transportant pas d'argent sur eux (voir notre Introduction sur les aspects de la vie économique).

317. Il donnait à qui réclamait. Il n'arrivait pas à déterminer qui était honnête, qui était malhonnête. L'un emportait les marchandises, un autre les prenait et les mettait en gage.
318. Tel est le commerce à Agra : l'imbécile, le cul-terreux, ne connaît pas les prix. La malchance s'était établie avec force. Tout s'étiolait, partait à vau-l'eau.
319. Il avait attaché un étui de perles à la ceinture de son pantalon. La ceinture se cassa, tomba par terre. C'était la première étape.
320. Toutes les pierres précieuses détachées étaient elles aussi dans cet étui. Il en fut blessé, cachant cette vérité qu'il ne dévoila à personne.
321. De même, il avait bien attaché les rubis à l'intérieur d'une ceinture. Il mit le pantalon sur la corde à linge. Les rats la coupèrent et emportèrent le pantalon.
322. On en arrive aux deux bracelets incrustés. Il les vendit à un connaisseur. Mais il ne resta rien après que l'inspecteur des contributions préleva la somme. Il tomba dans la banqueroute.
323. Quant à la bague incrustée, voici comment elle fut perdue : il l'avait maintenue dans un nœud, le nœud s'ouvrit, la bague tomba, il ne la retrouva jamais.
324. Il restait à la maison quelques objets en mille morceaux, un ballot de vêtements, deux chemises, de l'or et de l'argent, mais plus aucune confiance en personne.
325. Ainsi, lorsque les mauvaises actions firent leur apparition, la fièvre monta. Secoué, Banārasī tomba malade. Il entreprit un jeûne de dix jours.
326. Après avoir mangé sainement, il fut rétabli. Il n'était pas allé au bazar pendant un mois. De nombreuses lettres de Kharagasen étaient arrivées, mais il ne donna pas de nouvelles de lui.
327. Uttamacand, joaillier, fils cadet de Dūlah, beau-frère aîné de Banārasī, se conduisit comme un ennemi.
328. Il écrivit une lettre qui donnait des nouvelles de la maison : « Banārasī a perdu son capital. Il est devenu un véritable mendiant. »
329. Kharagasen apprit l'affaire là-bas, à Jaunpur. Il rentra chez lui en se lamentant et se montra d'une grande violence.

330. Il se disputa avec sa femme, pleura sur son malheur, et lui tint ces mots : « Je te l'avais bien dit que ce fils rentrerait à la maison en ayant tout perdu. »
331. Tout ce que j'ai dit est arrivé, mon fils est un mendiant ! Il a perdu le capital, il est parti sans honte, le fils d'un marchand ! »
332. Il était désespéré, poussant des soupirs, tenant à la maison des propos insensés. Il renvoya la jeune épouse de Banārasī à Khairabad.
333. Tels furent les événements à Jaunpur. De là, revenons à Agra. À force de vendre et de vendre les stocks de la maison, il aurait bientôt tout mangé.
334. Le peu de choses qui restait fut mangé en un rien de temps. Il mangea tout ce qui pouvait être tiré de l'or et de l'argent. Il ne lui resta plus que deux ou trois sous.
335. Alors il restait enfermé chez lui. Il n'allait plus du tout au marché. *Madhumālātī* et *Mrgāvātī* étaient deux livres illustres⁷¹.
336. Il en faisait des lectures le soir venu. Dix à vingt personnes y assistaient. Ils chantaient et discutaient. Chaque fois qu'ils repartaient, les gens donnaient leur bénédiction.
337. Il se levait le matin pour manger, mais il n'y avait plus de provisions à la maison. Il y avait un vendeur de *kacaurī*⁷² qui venait souvent écouter les histoires.

71. La *Mrgāvātī* et la *Madhumālātī* sont en effet deux « best-sellers » de l'époque. Rédigés en avadhi dans des milieux soufis au XVI^e siècle, ce sont des poèmes narratifs de forme allégorique qui chantent l'amour et l'union mystique. Le premier a été rédigé par Qutban en 1503, le second par Mañjhan en 1545, deux poètes soufis attachés à la cour de Jaunpur encore en pleine gloire. La *Madhumālātī* a fait l'objet d'une traduction anglaise par Aditya BEHL et Simon WEIGHTMAN augmentée d'une introduction détaillée (MANJHAN, *Madhumālātī : an Indian Sufi Romance*, Oxford, 2000). Par ailleurs, il est intéressant de noter le type d'œuvres littéraires que l'on pouvait lire dans une certaine classe sociale, généralement riche et lettrée. On notera enfin, pour une histoire de la lecture, la façon de lire ces textes, à haute voix, devant un parterre d'invités, d'habitues, qui viennent se délecter du suc de la poésie.

72. Sorte de galette de lentilles sèche qui sert, en particulier, de nourriture aux moines.

338. Après avoir négocié un crédit à l'échoppe, il prenait pour un kilo de *kacauri*. Il mangeait matin et soir ce repas qui convenait au regard des règles religieuses⁷³.
339. Tantôt il allait à l'échoppe, tantôt il restait chez lui. Il ne parlait à personne de sa situation. Il mangeait ces *kacauri* à crédit.
340. Un jour, Banārasī, à un moment où il se trouvait seul avec lui, évoqua discrètement sa situation au vendeur de *kacauri* :
341. « Tu m'as fait souvent crédit. Aujourd'hui ou plus tard, je ne pourrai pas te rembourser. Je n'ai plus rien. Où trouverais-je la somme nécessaire ? »
342. Le vendeur de *kacauri* lui répondit : « Mange pour vingt roupies. Je ne te demanderai rien. Tu es libre d'aller où tu veux. »
343. Alors Banārasī garda le silence. Personne ne devait connaître cet arrangement. Six ou sept mois passèrent à réciter les histoires et à rester chez soi.
344. Je vais raconter l'histoire du jour où Tārācand Tāmbī, beau-frère de Banārasīdās, fils de Parvat Tāmbī,
345. arriva lors d'une soirée chez Banārasī. Il avait gardé le silence quand tout le monde était là.
346. Lorsque les gens furent sur le départ et regagnèrent leur demeure, Tārācand témoigna son affection à Banārasī.
347. Puis il s'inclina humblement : « Tu es invité demain matin chez moi pour manger. Ce n'est pas une parole en l'air. »
348. Après lui avoir dit ceci, il rentra chez lui nuitamment. Il revint le matin même et dit à Banārasī : « Le petit-déjeuner est prêt,

73. *prāsuka* est un terme technique jaina qui, dans l'usage courant, signifie « pur, dénué d'êtres vivants » et par conséquent acceptable par le religieux dans sa tournée d'aumônes. Cet adjectif qualifie ce qui touche à la nourriture et aux boissons (pour les usages courants voir Nalini BALBIR, *Dānāṣṭakakathā : Recueil jaina de huit histoires sur le don*, p. 68). Le mot *prāsuka* est issu d'une fausse sanskritisation à partir du prakrit *phāsuya* (sk. *sparsuka*) qui signifie à l'origine « propice au salut, qui fait atteindre le but » comme l'a montré Colette CAILLAT dans deux articles (« Deux études de moyen-indien », *Journal asiatique*, vol. 248, 1960, p. 41-64, et « Nouvelles remarques sur les adjectifs moyen-indiens *phāsu*, *phāsuya* », *Journal asiatique*, vol. 249, 1961, p. 497-502).

349. alors tu viens maintenant. Tu iras au bazar après avoir mangé. » Tārācand avait employé ce stratagème pour que Banārasī se rende chez lui.
350. Un homme fut envoyé pour récupérer ses maigres affaires. Il le déchargea du loyer de sa maison. Tārācand saisit les pieds de Banārasī⁷⁴,
351. et lui dit humblement : « Reste dans cette maison. Ne t'en va pas. » Après avoir insisté, il l'accueillit chez lui. Ici, Banārasī mangerait à sa faim⁷⁵.
352. Deux mois s'écoulèrent ainsi lorsqu'un partenariat fut entendu avec Dharmadās. Il avait deux frères, Jasū et Amarasī, des Osavāl de Delhi,
353. qui faisaient un commerce florissant de pierres précieuses. Dharmadās, le plus jeune de la famille, était le mauvais fils. Il s'adonnait à de mauvaises passions, sortait avec de mauvaises fréquentations, consommait beaucoup d'opium et perdait de l'argent.
354. Voyant cela, une somme de départ fut établie : il mit sur la table un capital de cinq cents pièces d'or. Dharmadās⁷⁶ : un ami pour Banārasī. Les deux associés faisaient leur commerce.
355. Tous les deux arpentaient Agra, faisaient des tournées, ne rentraient chez eux que le soir. Ils rapportaient des fragments de pierres précieuses, des rubis, des bijoux. Ils achetaient en quantité et revendaient.
356. Ils inscrivaient quotidiennement les sommes dans un livre de comptes. Les gens leur faisaient confiance, ils étaient réputés. Ils vendaient, achetaient, faisaient tourner le travail. [Banārasīdās] rendit l'argent au vendeur de *kacauri*.

74. Ce geste bien connu des pratiques indiennes marque l'insistance, la pression exercée sur quelqu'un pour qu'il accepte de faire quelque chose.

75. Litt. « *roṭī khāmbī* » « mangerait du pain ». Les *roṭī* sont des petites galettes de blé qui constituent la base de la nourriture en Inde du Nord. Elles accompagnent les légumes en sauce mais peuvent, comme en-cas, se suffire à elles-mêmes. Traduire ici le terme par « pain » aurait affaibli l'impact que doit provoquer la vue de *roṭī* chez quelqu'un qui a peu mangé pendant des jours.

76. Ironie ou mauvais coup du sort, Dharmadās signifie « Serviteur de la Religion »...

357. Cela faisait pile quatorze roupies. Il acquitta toute sa dette. Puis il s'interrogea, et rendit finalement trois fois son bien au vendeur de *kacauri*, qui fut un heureux homme.
358. La société dura deux ans. Puis l'esprit fut empreint de tristesse. Banārasī avait alors l'intention de rentrer à Khairābad.
359. Un jour Banārasī se rendit chez Jasū Shāh et lui dit : « Je suis sur le départ. Reprends l'argent investi. »
360. Jasū Shāh répondit alors : « Vends les choses au niveau de ce que tu dois. Lorsque tu auras réuni la somme due, donne-moi l'argent. Pour l'heure, tu attends. »
361. Alors Banārasī vendit la marchandise et rassembla la totalité de la somme d'argent. Après avoir bien recompté, il lui donna ses cinq cents pièces d'or. Il ne mit rien de côté, pas le moindre petit reste.
362. Pendant deux ans, il avait accumulé plus de deux cents roupies. Il avait vendu ses articles sur les bazars. Après s'être maintenu, le bénéfice s'était envolé.
363. En 1670, il fit les comptes sans erreur. Banārasī s'était dissocié, en séparant la société en deux.
364. Tout ce qui avait été perçu avait été consommé. Il ne restait rien, aucune somme d'argent économisée. La peine qu'il s'était donné n'avait produit aucun effet. Il n'avait pas même un centime en poche⁷⁷.
365. Il avait baratté l'océan, un escargot en était sorti. C'était l'histoire de l'homme à l'assa-foetida⁷⁸. Il fit les comptes assis au pied d'un arbre : le capital avait disparu, il s'était fait entuber⁷⁹.

77. Litt. « sa main ne tenait pas même un coquillage ». Le coquillage (*kaurī*) dont il est question ici représente la plus petite unité monétaire. C'est avec quoi l'enfant Banārasī s'amuse à jouer au marchand (strophe 134).

78. L'assa-foetida (*hingū*, sk. *hingū*) est une plante utilisée en cuisine et en médecine. L'histoire (*kathā*) de celui qui la possède n'est connue ni des lexiques consultés, ni de Mukund LATH (p. 52 n. 1), ni apparemment de Nāthūrām PREMĪ qui n'en fait aucune mention dans son glossaire. Dans sa récente traduction, Rohini CHOWDHURY dit aussi que rien n'a pu être découvert concernant cette histoire qui devait être célèbre du temps de Banārasīdās.

79. C'est la traduction la plus victorieuse que le traducteur puisse donner. Comment faire autrement lorsque le verbe *paith-* (sk. *praviṣṭa-*) signifie « entrer, pénétrer dans » et que

366. Telle était la destinée de Banārasī. Il vécut de nouveau la pauvreté. Il avait bien dansé pendant un an et demi, et il laissait derrière lui une maison vide.
367. Un jour, il retourna à son échoppe. Il partit de chez lui en suivant une ruelle, lorsqu'il baissa naturellement le regard : un paquet était tombé au milieu de la route.
368. Banārasī le ramassa et l'ouvrit chez lui : il contenait rien d'autre que huit perles ! En voyant cela, la joie jaillit dans son esprit.
369. Cela constituait un nouveau porte-bonheur. Il rassembla les perles et les plaça dans une boîte. Il les noua à sa taille avec beaucoup d'égards, comme s'il possédait le joyau qui réalise tous les désirs.
370. Banārasīdās cacha de l'argent sur lui et se mit en route vers l'est. À force de marcher, il arriva à la maison, à Khairābad.
371. Il arriva le soir chez son beau-père, Kallā Shāh⁸⁰, et se reposa. Pendant la nuit, sa femme lui demanda : « Raconte-moi la prospérité d'Agra ! ».
372. Banārasī lui tint un propos fallacieux. L'épouse dit : « Vaine écume que tous ces mensonges⁸¹ ! » Alors Banārasī lui dit la vérité : « Je n'ai vraiment plus rien.
373. Le peu d'argent que j'avais regagné, je l'ai dépensé. Et ensuite je n'ai plus eu de travail. » Sa femme lui dit : « Écoute, mon époux. C'est le Seigneur qui accorde le malheur et le bonheur.
374. À certains moments ce fut le malheur, à d'autres moments ce sera le bonheur. Le futur doit advenir. Les fautes et les actes méritoires, tous deux portent fruit. »

le mot *gāṅṛa* n'a pas d'autre signification que « anus ». L'expression pose aussi question à Nāthūrām PREMĪ qui, dans son lexique (p. 143), nous signale qu'il existe une « expression idiomatique villageoise » (*debātī muhāvīrā*) qui dit « *pūñjī gāṅṛa meṃ ghus gāī* ». Il s'agit donc d'une expression populaire utilisée lorsque quelqu'un perd sa fortune, et dont il fallait bien donner un équivalent français...

80. Diminutif pour Kalyāṇamal Tāmbī.

81. Nāthūrām PREMĪ remarque, dans son glossaire (p. 148), que les propos sans fondement sont volontiers comparés à de l'écume (*pānī ke phainā ke samān nissā bāṭem*).

375. Pendant qu'ils discutaient de la situation à Agra, la nuit passa, l'aube se leva. Alors qu'il était seul, elle s'approcha et plaça vingt roupies dans la main de son époux.
376. « J'avais rassemblé et gardé cette somme. Aujourd'hui, elle s'avère utile pour toi. Cher, ne te fais pas de souci. Tant qu'un homme est en vie, tout est encore possible. »
377. Après avoir dit cela, l'épouse alla voir sa mère. Elle fit secrètement la lumière sur la situation : « Mère, ne dis rien à personne. Dissipe la honte de ta fille.
378. Fais quelque chose d'ici peu. Souviens-toi que tu es ma mère et que je suis ta fille. Sinon, dans quelques jours mon bien-aimé va partir.
379. Ce genre d'homme ne dit rien, mais il a profondément honte. Son rang⁸² est à la dérive. » Mère, qui n'était pas indifférente, répondit : « J'ai deux cents roupies.
380. Je les placerai secrètement dans ta main. S'il veut, qu'il aille de nouveau à Agra. » Sa fille dit : « Je te suis vraiment reconnaissante, mère. Cette nuit, j'irai le raisonner. »
381. La nuit venue, l'épouse dit à Banārasī, en usant du subterfuge des douces paroles : « Mon époux, donne-moi ton avis : est-ce que cela te réjouit de rester là ? »
382. Banārasī dit à sa femme : « Partons ensemble à Jaunpur ! » Sa femme dit : « Bien-aimé, écoute-moi. Là-bas, c'est grand désastre et présage de malheur.
383. Retourne à Agra, il n'y a pas d'autres lieux pour toi. » Banārasī dit : « Écoute, femme. Sans argent, la vie de l'homme est méprisable.
384. Donne-moi du courage ! » Alors, sa jolie femme lui dit : « Fais tes acquisitions, je te donnerai de l'argent. » Après avoir dit cela, elle apporta l'argent et lui donna le compte. Elle garda secrètement cette affaire en son cœur.
385. Alors Banārasī s'éveillait à nouveau. Un tel geste le poussait à agir. Il achetait et faisait nettoyer des vêtements, et il cherchait des perles, des rubis, des diamants.

82. Litt. sa « naissance » (*jāta*), prise ici dans son sens de « rang » – sinon de « caste » (*jāti*) – envers lequel chaque membre a un devoir de dignité.

386. Il rassemblait les *Poèmes à Ajitanātha*, et écrivait une *Nāmamālā* en remplissant des vers⁸³. Il accomplissait ces quatre activités l'esprit concentré, trouvant le temps de chaque chose.
387. Quatre mois s'écoulèrent ainsi. Les quatre projets furent achevés. Il avait composé une *Nāmamālā* de deux cents vers. Il avait gardé les *Poèmes à Ajitanātha* en son cœur.
388. Les vêtements, une fois nettoyés, furent prêts pour la vente. Il avait acquis un collier de perles de valeur. Le douzième jour de la quinzaine claire du mois d'Āgrahāyana, Banārasī partit pour Agra.
389. Il retournait pour la deuxième fois à Agra. Il avait apporté ses ballots et s'était installé place Parvez⁸⁴.
390. Il y avait sur la Place l'échoppe du beau-père. Il s'arrangeait pour y manger. La nuit, il dormait dans sa boutique. Il se réveillait toujours très tôt le matin pour aller sur le marché.
391. Il s'était installé sur la place, il déployait beaucoup de moyens, mais il ne vendait aucun vêtement à bas prix. Il allait, venait, se donnait de la peine. Il n'arrivait pas à percer le secret de l'avenir.
392. Il avait acquis le collier de perles pour quarante roupies, il le revendit soixante-dix, soit trente roupies de bénéfice.
393. Banārasī était donc d'avis que le commerce des pierres précieuses était rentable : on avait là un ratio de 1,75, alors que personne n'achetait de vêtements.
394. En quatre mois d'activité, les vêtements ne s'étaient pas vendus et restèrent à ses pieds. Bainidās, du clan des Khobarā, avait un petit-fils, Narottamadās.
395. Il eut de la sympathie pour Banārasī, ainsi que Thān Badaliā. Ils s'amusaient nuit et jour, comme trois amis.

83. L'*Ajitanātha ke chanda* apparaît dans le *Banārasivilāsa* p. 193. La *Nāmamālā* de Banārasidās a été éditée par Jugal Kishore Mukhtar en 1941. Il s'agit d'un lexique en hindi inspiré de celui de Dhanañjaya (ix^e siècle) rédigé en sanskrit qu'il avait étudié auparavant (cf. strophe 169). L'histoire de cette publication et des extraits du texte sont donnés par Ravindra Kumar JAIN dans sa thèse, *Kavivar Banārasidās : jīvanī aur kṛtatva*, Delhi, Bhāratīya Jñānapīṭh Prakāśan, 1966, p. 131-135.

84. Cf. strophe 310 et note.

396. Grimpés sur une charrette, les trois individus partirent pour accomplir une *pūjā* avec toute la famille. La *pūjā* terminée, les trois hommes joignirent les mains, ne faisant plus qu'une seule personne.
397. Face à l'image pieuse, ils dirent ceci : « Maître, accorde-nous la prospérité. Lorsque Tu nous auras accordé la prospérité, Père, nous accomplirons alors Ton pèlerinage. »
398. Après avoir formulé cela, ils rentrèrent chez eux. Les trois amis étaient comme un seul corps. Ils restaient ensemble le jour et la nuit, chacun racontant ses histoires.
399. Vint le mois bien connu de Phālguna pendant lequel se déroulait le mariage de Balacand. Tārācand, du clan des Mauthiyā, le fils de Nema, était radieux.
400. Il demanda à Banārasī de venir avec lui au mariage. Alors, en guise d'argent personnel, il préleva pour trente-deux roupies de perles.
401. Il les vendit et en tira une somme avantageuse. Il avait ainsi fait les provisions en vue du mariage. Banārasīdās partit en compagnie de son nouvel ami Narottama.

NAROTTAMADĀS : UN AMI, UN ASSOCIÉ

402. Tout l'argent fut dépensé là-bas. Ils s'en retournèrent le mariage célébré. Les vêtements de Khairabad furent soldés, il les vendit à perte de quatre roupies.
403. Après avoir remboursé le principal et les intérêts, il était libre. Il se rendit alors chez Narottama. Après avoir mangé, les deux amis s'installèrent et témoignèrent leur affection réciproque.
404. Alors Narottamadās lui dit : « Reste à la maison. Est-ce qu'on doit être séparé de ses frères, est-ce qu'on doit affectionner les hypocrites ? »
405. Banārasī lui répondit : « Il ne faudrait pas que cela dérange les gens de ta maison. » Narottama dit : « Personne chez moi ne te fera de remarques. »
406. Après avoir insisté, il le garda à la maison. Il disait que les frères ne devaient pas être séparés. Quelques jours après, Narottamadās se tenait auprès de Tārācand Mauthiā.

407. Celui-ci lui dit : « Ami, toi et Banārasī, allez à Patna ». Disant cela, il donna une somme d'argent pour la cargaison et traça une marque sur leur front. Ils traversèrent le fleuve.
408. Arrivés sur la berge, ils attendirent le jour propice. Les trois hommes, une fois la charrette chargée, se mirent en marche. Ils n'avaient pris aucun autre serviteur. Tous les trois étaient d'élégants Śrīmāl.
409. Le premier était le beau-père de Narottama, le deuxième Narottamadās, le troisième homme Banārasī, il n'y avait pas de quatrième.
410. Ils avaient loué une carriole de Firozabad aux abords de Shahzadpur. Ils arrivèrent à Shahzadpur, traversèrent la ville en carriole et finirent à pied.
411. Ils finirent de payer la location de la carriole et logèrent au caravan-sérail le soir venu. Ils ne louèrent rien pour s'y rendre mais prirent avec eux un porteur.
412. La nuit était avancée de quatre heures et demi, lorsque se leva une pleine lune trompeuse. Ils pensèrent que c'était le matin et se dirent : « Allons-y ! »
413. Les trois hommes se mirent en marche sur-le-champ en compagnie du porteur, les ballots posés sur la tête. Tous les quatre se trompèrent de chemin et s'enfoncèrent dans la forêt en direction du sud.
414. Lorsqu'il arriva dans la forêt extrêmement dense, le porteur se mit à paniquer. Il jeta les ballots et courut jusque chez lui. Il n'y avait personne d'autre en ces lieux.
415. Alors les trois hommes se réunirent et décidèrent de partager toute la charge en trois lots. Les trois ballots furent noués et répartis équitablement. Ils s'en saisirent et les soulevèrent,
416. tantôt sur les épaules, tantôt sur la tête. Ce malheur était l'œuvre de Dieu ! Au cœur de la nuit, ils paniquaient par moment, par moment ils se chantaient des chansons.
417. À force de marcher, ils arrivèrent jusqu'à un village où résidaient des voleurs. Un homme leur demanda : « Qui va là ? » Leurs bouches desséchées par la peur les forcèrent au silence.
418. Ils fixèrent en eux-mêmes la flamme du dieu suprême. Cet homme était le chef des voleurs. Alors Banārasī récita une strophe brahmanique, donna sa bénédiction et le salua.

419. Le Chef lui dit : « Approchez ! Vous êtes des dieux, je suis votre dévot. Venez, vous logerez dans mon *caupāla*⁸⁵. Kṛṣṇa est parmi nous. »
420. Les trois hommes se rendirent donc où le Chef du village leur offrit un logement. Tous les trois étaient morts de peur, le cœur tremblant, le visage livide.
421. Ils fabriquèrent quatre cordons brahmaniques en arrachant un fil qu'ils entortillèrent. Ils en portèrent chacun un et en mirent un de côté.
422. Ils prirent des pots posés sur le sol et puisèrent de l'eau dans un réservoir. Tous les trois étaient déguisés en brahmanes. Ils tracèrent une marque sur leur front.
423. Ils restèrent éveillés toute la nuit. L'aube se leva, donnant aux nuages leur couleur matutinale. Le Chef, monté sur un cheval, arriva accompagné d'une vingtaine d'hommes.
424. Celui-ci joignit les mains, inclina humblement la tête. Ceux-là se levèrent et donnèrent leur bénédiction. Le Chef leur dit : « Venez, rois des savants ! Je vais vous montrer le chemin. »
425. Dépendants de lui, tous trois se mirent en route, marques sur le front et cordons autour du cou. Tous trois portèrent leurs ballots sur la tête. La lisière de la forêt se trouvait à une dizaine de kilomètres.
426. Le Chef se mit en marche et tint sa promesse : ils arrivèrent à la route de Fatehpur. Le Chef du village dit : « Suivez ce chemin. Vous avez ma permission pour partir.
427. Fatehpur est au pied de ces arbres. » Après lui avoir souhaité « Longue vie », les trois hommes se mirent en marche. Lakhraun apparut au bout de six kilomètres, puis le village de Fatehpur après six autres kilomètres.
428. Arrivés à Fatehpur, ils firent halte et prirent deux porteurs. Puis, quittant leur logement de Fatehpur, ils se rendirent à Allahabad, à une vingtaine de kilomètres.

85. Lieu fermé qui sert aux membres du village à se réunir en assemblée. Le lieu sert aussi, comme ici, à offrir un toit aux invités.

429. Arrivés au caravansérail, ils installèrent leur campement au bord de la Gaṅgā et prirent leur repas. Banārasī se rendit en ville. Il pouvait y voir Kharagasen.
430. Le fils courut se jeter aux pieds de son père qui le serra sur son cœur. Père le questionna, le prenant à part. Banārasī lui raconta ses aventures.
431. Les propos de son fils lui allèrent droit au cœur : il fit une chute et s'écroura sur le sol. Il s'évanouit sur-le-champ. Heureusement, plus de peur que de mal.
432. Il resta inconscient pendant quatre heures, recouvra son souffle et reprit connaissance. Banārasī et Narottamadās louèrent un palanquin à Allahabad.
433. Kharagasen monta dessus. Ils traversèrent rapidement la Gaṅgā. Les trois autres étaient à pied. Ils se mirent en route et arrivèrent à Jaunpur.
434. Banārasī et son ami Narottama partirent à Bénarès pour faire du commerce. En arrivant, ils firent une *pūjā* au Jina Pārśva. Se tenant debout, ils récitèrent les restrictions :
435. Ne pas manger de choses appétissantes le soir, ne manger le matin que deux heures après le lever du soleil, dépenser un sou en charité, observer les règles de conduite sans coupure, toujours murmurer le Quintuple hommage à l'aide d'un rosaire, faire la lumière sur ses fautes dès le matin, ne pas prendre de beurre clarifié,
436. suivre ses vœux autant que possible, jeûner le quatorzième jour de chaque quinzaine lunaire, faire une prière au Jina Pārśva, se garder des cinquante sortes de légumes verts,
437. pas plus de deux mariages, pas d'autres partenaires⁸⁶, renoncer à l'union avec la femme d'un autre. Les deux amis vivaient sous le même toit.

86. Nāthūrām Premī, dans son édition, place un point d'interrogation après le mot *surita* (*surata*) « plaisirs amoureux ». Le mot est-il illisible dans les manuscrits ? N'est-ce pas plutôt le sens de cette mention qui pose problème, comme si elle venait préciser ou ajouter quelque chose au vœu de fidélité conjugale ?

438. En l'an 1671, quinzaine claire du mois de Vaiśākha, ils avaient fixé les restrictions et accompli leur *pūjā*. Il faut considérer, lecteurs, qu'ils gagnaient des mille et des cents!
439. La *pūjā* accomplie, ils rentrèrent chez eux. Ils prirent leur repas et mâchèrent du bétel. Le commerce marchait particulièrement bien. Une lettre de Kharagasen arriva.
440. La lettre présentait des contraires. Les deux amis en commencèrent la lecture. Banārasīdās avait eu un enfant à Khairabad, dans la maison de son père.
441. C'était son troisième fils. Il éprouva du bonheur et oublia le malheur : son fils ne resta dans la vie que quinze jours, la mère et l'enfant moururent tous les deux.
442. La première épouse avait une sœur que Kharagasen jugea bon de faire venir. Elle vint avec le barbier de famille qui offrit une noix de coco⁸⁷. Kharagasen eut un moment de joie.
443. Deux histoires d'un seul coup, comme entre les tenailles du forgeron : un coup dans le feu, un coup plongé dans l'eau. Telle était cette affaire de joie et de chagrin.
444. Après avoir lu cette lettre, les deux amis pleurèrent tous les deux. Banārasī éclata en sanglots puis il durcit son cœur et resta silencieux.
445. Par la suite, ils se jetèrent dans leur travail – remède que l'action liée au travail ! Ils achetaient, vendaient, un peu, beaucoup, des fragments de pierres précieuses, des rubis, des perles, des émeraudes.
446. Quand l'un d'eux allait à Jaunpur, l'autre restait à Bénarès. Ils logeaient ensemble sous le même toit et s'adonnaient chacun séparément, à pied, à leurs courses.
447. Ils travaillaient dur, jamais de fainéantise. Ils ne mangeaient leur pain que dans la troisième partie du jour⁸⁸. Six ou sept mois s'écoulèrent de cette façon quand ils purent prendre quelque repos.

87. En signe de demande en mariage.

88. Voir la strophe 120 et la note sur les parties du jour.

448. Un cheval qui court en ne mangeant que le matin, telle est bien la situation du travailleur. Le gouverneur Cini Qilij Khān le fit appeler et lui offrit un uniforme⁸⁹.
449. Il était le fils aîné de Qilij, à la tête de quatre mille hommes, puissant de la ville de Jaunpur, mécène, lettré, guerrier.
450. Cini Qilij et Banārasī se rencontrèrent. Ce fut étonnant : celui-ci montra de la compassion envers celui-là, celui-là vit en celui-ci un ami.
451. Bien des jours s'écoulèrent pendant lesquels de nombreuses situations se déroulèrent. Après quoi un homme apparut, avec qui il avait été clairement ennemi dans une vie antérieure.
452. Il lui faisait des misères de mille façons, dont il n'est pas utile d'en dire plus. Il agissait envers lui comme personne ne l'aurait fait.
453. Il accaparait les deux Banārasī et Narottamadās, ne les laissant pas respirer. Il les rompaît tous les deux à la tâche, les faisait souffrir, et leur prenait de l'argent.
454. Deux mois s'écoulèrent lorsque Cini Qilij s'en alla. Il revint au fort après avoir gagné une place militaire. Il eut de nouveau de l'affection envers Banārasī.
455. Lorsqu'il lisait la *Nāmamālā*, le *Chandaḥkośa*, le *Śrutabodha*, il montrait toujours de la compassion et une forme de proximité, il n'y avait pas de désaccord⁹⁰.
456. Banārasī ne disait rien, mais il avait peur de l'homme [qui lui voulait du mal]. On organisa alors un concile de quatre personnes⁹¹ qui mit fin à la querelle.
457. La dispute était terminée, ce fut la joie d'être libre, comme un oiseau qu'on aurait libéré d'un piège. Au milieu de l'année 1672, Cini Qilij succomba au pouvoir du temps.

89. Le *śirapāu* est un vêtement qui va « des pieds à la tête » (*śiro-pāva*). C'est un ensemble qu'un haut dignitaire offre pour honorer quelqu'un (cf. Munkund LATHI, *op. cit.*, p. 65).

90. Les textes que Banārasīdās donne à lire à Cini Qilij sont ceux qu'il avait étudiés auparavant avec Devadatta (cf. strophes 176-177).

91. Le fait que le concile ne comporte que quatre personnes (*nara cāri*) n'empêche pas l'auteur de continuer à le nommer *pañca* « cinq », raccourci pour *pañcāyat* (cf. strophe 72 et note).

458. Banārasī et Narottamadās partirent à Patna dans l'espoir de faire du commerce. Ils restèrent six ou sept mois dans cette région. Peu de transactions, beaucoup d'afflictions.
459. Puis ils rentrèrent chacun chez eux, Banārasī au village de Jaunpur. Là-bas il fit un bien meilleur commerce, mais il ne peut révéler cette secrète affaire.
460. L'âge, les affaires personnelles, les histoires domestiques, l'argent, l'honneur, le déshonneur, la santé, les relations sexuelles, les formules religieuses sont les neuf histoires à ne pas divulguer.
461. Cette affaire bien connue ne sera donc pas mentionnée, puisqu'elle appartient au nombre des neuf histoires. Il fit des affaires, bonnes et mauvaises, à Patna, Bénarès et Jaunpur.

PERSÉCUTION D'AGHA NŪR

462. Il vécut deux ans entre ces trois lieux, lorsqu'il y eut du changement. L'empereur offrit un uniforme de gouverneur à Agha Nūr.
463. Lorsqu'il arriva, un tumulte se fit entendre. Les gens s'enfuirent de tous côtés. Alors les deux amis, dans leur sagesse, retournèrent dans leur résidence de Jaunpur.
464. Les gens de la maison étaient cachés quelque part. Les deux compères prirent la direction du nord. Les deux amis faisaient la route ensemble, à pied, un bâton à la main.
465. Ils arrivèrent à Ayodhya où ils firent un pèlerinage. Ils ne s'y attardèrent pas. À force de marcher ils parvinrent à Ratnapuri où ils furent les serviteurs de Dharmanātha⁹².
466. Ils accomplirent une *pūjā* avec dévotion. Ils restèrent cachés pendant sept jours. Puis ils reprirent la direction de la maison. En chemin, on leur rapporta ce propos :
467. Agha Nūr avait créé de l'agitation dans les environs de Jaunpur et Bénarès. Il avait fait battre beaucoup d'hommes, les laissant à moitié morts.

92. Ratnapuri est la ville de naissance du 15^e Tirthaṅkara, Dharmanātha, et, à ce titre, un lieu de pèlerinage.

468. Il les capturait tous, les vilains et les justes, orfèvres, boutiquiers, créanciers, changeurs, joailliers et courtiers.
469. Certains furent fouettés, certains furent enchaînés, certains furent placés dans de sombres cellules, à tous il infligea un châtement.
470. Banārasī et Narottamadās apprirent cela auprès de voyageurs. Les deux amis, en route vers chez eux, furent pris de terreur en entendant ces nouvelles.
471. Ils obliquèrent alors vers Surhurpur. Ils traversèrent la rivière à bord d'un radeau de bambou⁹³. Il y avait un fort dans la forêt. Ils s'y rendirent et purent y loger.
472. Ils restèrent quarante jours en ce lieu. Il y eut alors du changement. Agha Nūr fut rappelé à Agra. Il libéra les gens de la ville.
473. Il fit battre très sévèrement deux ou trois hommes très riches. Ils les fit prisonniers et les amena avec lui. Le Jina sait si c'est juste ou injuste.
474. Sur ces entrefaites, les deux bonshommes rentrèrent chez eux sans crainte. Toute la famille était rassemblée. Le fils de Sabal Singh entra en scène.
475. Sabal Singh Mauṭhiyā était le fils du marchand Nemīdās. Il avait écrit une lettre de sa main : « Vous deux, associés, venez ensemble.
476. Ne restez plus à l'Est désormais. Venez me rejoindre. » Banārasī lut la lettre que ce marchand avait écrite.
477. Le père de Narottama donna aussi de ses nouvelles par écrit. La lettre arriva secrètement, l'intéressé la lut en privé.
478. Après l'avoir lue, le fils la mit entre les mains de Banārasī : « Lis les nouvelles que l'oncle a écrites de sa main. »
479. Banārasī commença à lire. La lettre comprenait huit ou dix lignes. Sous la formule d'introduction « Santé bonheur », les nouvelles étaient de cette teneur :

93. Nāthūrām PREMĪ donne dans son lexique (p. 143) la définition précise du mot *gharanāi*, par ailleurs absent des dictionnaires utilisés : « *bāmsa ke d̥bāñce meṃ ghare bāndhakar banāī huī nāva* » « bateau construit en assemblant des pots à une structure de bambou ».

480. « Kharagasen et Banārasī sont tous les deux particulièrement dépravés. Ils te fréquentent de manière hypocrite en usant des faux-semblants de la ruse.
481. Si tu te ranges à leur pensée, tu finiras par demander l'aumône. Reste donc intelligent. C'est là mon conseil. »
482. Banārasī lut cette information en connaissance de sa propre nature. Mais Narottama joignit les mains et se jeta à ses pieds.
483. Il dit à Banārasīdās : « Tu es un parent, tu es un père ! Tu sais quelle est sa position et combien sont imbéciles ses propos ! »
484. Alors tous deux, le cœur en joie, se retrouvèrent, ne formant plus qu'un seul esprit. Depuis ce jour, Banārasī faisait toujours l'éloge de son ami.
485. Enchanté, il composa un poème sur Narottamadās. Il le récitait nuit et jour, tel un barde, chez lui, au bazar, partout.
486. NARRant les qualités de Dieu, méditant sur les neuf salutations⁹⁴, cet homme sage percevait le monde à travers la Connaissance juste. ROBuste de toutes les fibres de son corps, immergé dans la religion chaque instant du jour et de la nuit, il illustre la forme de l'Amour, lui qui est un refuge pour la richesse et la beauté. TAndis qu'il faisait don de sept terrains, il n'eut pas la moindre arrogance. Sa grandeur est telle que l'on peut dresser haut l'étendard de sa réputation. MAgnanime trésor, il est l'être le plus cher aux yeux de Banārasī. Les syllabes du début des quatre vers font connaître son nom⁹⁵.

94. Cette méditation fait partie d'un groupe de quatre méditations ayant pour objet : 1. les syllabes des formules religieuses (*padastha-dhyāna*), 2. certains objets imaginaires (*piṇḍastha-dhyāna*), 3. l'image du Jina (*rūpastha-dhyāna*), 4. la vraie nature de l'Arhat (*rūpātīta-dhyāna*). (cf. P. S. JAINI, *The Jaina Path of Purification*, p. 254-255 et R. WILLIAMS, *Jaina Yoga*, p. 240). Les « neuf salutations » (*nava-pada*) évoquées ici sont l'addition du Quintuple hommage (*pañca-namaskāra-mantra*) et de l'Hommage aux quatre refuges (*catub-sarāṇa-mantra*).

95. La traduction tâche de suivre l'acrostiche composée par Banārasīdās qui fait apparaître le nom de Narottama avec la première syllabe des quatre vers : *nava-pada dhyāna guna-gāna Bhagavanta-ñi kau, karata sujāna dirba-gyāna jaga māniyai / roma-roma abhirāma dharma-lina ātbau jāma, rūpa-dhana-dhāma kāma-mūrati bakhāniyai / tana kau na abhimāna sāta*

487. Banārasī pensait en lui-même qu'on ne trouvait pas dans le monde un tel ami. Sur ces entrefaites, parmi les préparatifs du voyage, les deux associés devaient préparer un remède médical.
488. Kharagasen était tombé malade. Mais la médecine ayurvédique combattait une maladie incurable. Banārasī et Narottamadās firent préparer pour lui quelques dons de nourriture à la communauté⁹⁶.
489. En l'an 1673, au septième jour de la quinzaine claire du mois de Vaiśākha, un dimanche, ils firent les comptes de leur société et se partagèrent tous les biens.
490. Ils rédigèrent ensemble deux copies du livre de comptes quotidiens. Narottama partit vers Agra, Banārasīdās resta.
491. Banārasī resta à Jaunpur pour veiller sur son pauvre père. C'était la nuit qui suivait le cinquième jour de la quinzaine sombre du mois de Jyeṣṭha.
492. Kharagasen atteignit le Ciel. C'est ce que disaient les gens qui l'avaient connu. Où était-il parti ? dans quelle matrice ? Seul l'Om-niscient pouvait le dire.
493. Banārasī avait de la peine. Ses yeux se remplirent de larmes. Il durcit son cœur en se disant qu'aucune âme ne restait éternellement en ce monde.
494. Un mois s'était écoulé lorsqu'il put se remettre dans la course au commerce. Une lettre de change avait été rédigée, il obtint cinq cents roupies et se mit à constituer un stock de vêtements.
495. Il acheta les vêtements et les rassembla. Une lettre d'un marchand arriva. Le marchand Siṅgh écrivait dans sa lettre : « Sans toi, on ne peut pas clore les comptes.
496. Il faut donc que, toi aussi, tu viennes rapidement. Je te le demande, alors donne-moi une réponse. » Banārasī, comprenant ce qui se passait, laissa-là les vêtements et partit en vitesse.

kbeta deta dāna, mahimāna jā ke jasa kau bitāna tāniyai / mahimā-nidhāna prāna prītama Banārasī kau, cabu-pada ādi accharanha nāma jāniyai.

96. Les *lāhani* sont des dons de nourritures à l'intérieur d'une même communauté, souvent dans des contextes de deuil (cf. strophe 590)

497. Il confia l'affaire des vêtements à un brahmane nommé Śivarām. Un jour propice du mois d'Āṣāḍha, Banārasī partit à Agra.

LE MAHESURĪ ET LES DEUX BRAHMANES

498. Il prit avec lui un cheval et neuf serviteurs. Le premier jour, ils logèrent dans un village nommé Ghaisua.
499. Ce jour précis un autre cavalier arriva là, un marchand du clan des Mahesurī qui habitait aux alentours d'Agra.
500. Ce monsieur avait six serviteurs et deux brahmanes de Mathura. L'occasion avait fait se rencontrer ces hommes qui, tous réunis, formaient un groupe de dix-neuf personnes.
501. Ils s'installèrent dans la même maison, formant une seule famille, aucun d'eux n'était allé s'installer ailleurs. Ils partirent tôt le matin. Ensemble ils jouaient à la balle, rigolaient, badinaient.
502. Après avoir traversé bien des villes et des villages, ils arrivèrent à Korara, un village établi près de Ghatampur.
503. Ils logèrent au caravansérail, où ils trouvèrent nourriture et repos. Les deux brahmanes de Mathura se rendirent chez la bouvière⁹⁷.
504. L'un des deux brahmanes se leva et se rendit au marché. Il tira de sa poche une roupie qu'il échangea contre de la petite monnaie.
505. Il retourna chez la bouvière en rapportant des provisions de nourriture. Puis le changeur arriva là et lui dit : « Ta pièce d'une roupie est une contrefaçon. Échange-la ! » Le brahmane répondit : « Ce n'est pas la mienne ! » À force de dire « C'est la tienne ! » « Non, c'est la tienne ! », une querelle éclata entre les deux hommes.
507. Le brahmane de Mathura roua de coups le changeur. Plusieurs personnes l'implorèrent, mais il ne s'excusa pas.

97. La bouvière est ici la femme d'un *abira* (sk. *ābhira*), qui est vue plutôt comme une femme de petite vertu, selon les explications de Mukund LATH (p. 190) qui convoque la *Smṛticandrikā*, commentaire sur la *Nāradaśmṛti* XIII, 2 : « *ābhira-śtrī-puruṣa-vyabbicāre na daṇḍa ityādiko 'sti ghoṣe samayaḥ* » « Pour ce qui est d'une rencontre convenue dans un village de vachers, il n'y a pas de répression et autres châtements concernant l'infidélité d'un homme avec la femme d'un *ābhira* ». Les deux brahmanes ne tombent donc pas sous le coup de la loi en se rendant chez cette femme dont les mœurs sont connues.

508. Le frère du changeur arriva sur ces entrefaites. Il proféra de mielleuses paroles – esprit hypocrite, homme de bassesses.
509. Il chercha dans tous les vêtements du brahmane avec convoitise. Il trouva des pièces dans le nœud [de son dhoti], compta et s'aperçut qu'il y avait vingt-cinq roupies.
510. Alors il dit devant tout le monde que toutes ces pièces étaient contrefaites, qu'il fallait aller devant le chef de police pour passer tout ça à l'inspection.
511. Les deux brahmanes, anéantis, s'écroulèrent, comme morts, figés dans le silence. Le changeur, après avoir tout déballé, se rendit chez lui avec les pièces trouvées dans le nœud.
512. Il déposa chez lui la monnaie authentique et la remplaça par de la fausse. Il en remplit une petite bourse qu'il noua.
513. Il prit la bourse dans sa main, se rendit chez le chef de police, montra la fausse monnaie et tint ce propos pour se faire comprendre :
514. « Monsieur, des brigands sont arrivés, ils se répandent partout, ils vont ça et là, on ne les compte plus. Ils se rassemblent le soir venu dans une maison. Mettez-vous en selle, courez voir. »
515. Ayant dit ceci, le marchand se retrouva seul. Le chef de police se rendit chez le gouverneur. Il souffla l'affaire aux oreilles du gouverneur. Le gouverneur dépêcha son conseiller.
516. Le chef de police et le conseiller arrivèrent le soir, pareils à des fantômes, accompagnés de quatre cents villageois, comme si une horde fondait sur le caravansérail.
517. Ils appelèrent les deux brahmanes qui étaient tous les deux couchés sur leur lit. Le Moghol leur demanda : « Dites-moi qui vous êtes ». Un brahmane répondit : « Nous sommes de Mathura. »
518. Puis il appela le Mahesurī : « Où vas-tu ? D'où viens-tu ? » Il lui répondit qu'il venait du village de Jaunpur, qu'il était marchand et qu'il se rendait à Agra.
519. Puis Banārasī tint ce propos : « Je suis joaillier, je fais du commerce de pierres précieuses. Ma boutique est à Bénarès. Je retourne aujourd'hui à Agra.
520. Je suis l'associé de Nemā Shāh, assis sur le trône de Jaunpur. Je suis connu dans le monde pour être un marchand. Qui peut me prendre pour un brigand ? »

521. Lorsque Banārasī eut exposé son propos, ils délibérèrent en persan⁹⁸. L'un voulut vérifier qu'il était un brigand, l'autre admit qu'il était un marchand.
522. Lorsque le chef de police réclama de les emprisonner sur-le-champ – il n'y avait pas de quoi se quereller! –, le conseiller du gouverneur dit : « Notre chef de police est stupide.
523. Rien ne peut être déterminé à cette heure de la nuit. Ces voleurs, ces marchands, n'ont pas été pris en flagrant délit. On ne peut pas se prononcer cette nuit. En revenant tôt demain matin, on mettra au jour leur véritable nature. »
524. Alors le chef de police déclara avec grandeur : « Cherche de ton côté la clé de ton discernement. J'ai à ma charge la juridiction de trois villages, Korara, Ghatampur et Bari.
525. Je ne me préoccupe guère des autres villages. Réfléchis bien. Moi, je m'en vais. » Les Moghols s'en allèrent après avoir dit qu'ils reviendraient au point du jour. Ils installèrent une garde aux quatre coins de la maison.
526. Le Śrīmāl Banārasī et le Mahesurī tinrent conseil tous les deux. La nuit sembla durer six mois⁹⁹.
527. Alors qu'il ne restait plus à s'écouler que la dernière partie de la nuit, le Mahesurī parla ainsi : « J'ai un jeune frère nommé Harī qui s'est marié à Bari!
528. J'étais allé au mariage, je me souviens très bien de cette affaire. » Banārasī s'exclama : « Imbécile! Pourquoi gardes-tu secrète une telle chose! »
529. Alors le Mahesurī dit à peu près : « La peur m'a fait tout oublier. Mais maintenant je me souviens, ne te fais pas de souci! »

98. Cette remarque sur la langue nous indique le degré de connaissance du persan de Banārasīdās. Le fait qu'il souligne que les deux représentants du pouvoir Moghol délibèrent en persan est un marqueur d'étrangeté. Il ne comprend pas ce qui se dit et fait part au lecteur uniquement du résultat de cette délibération.

99. Et pas n'importe quels six mois puisque le terme *cha-māsī* renvoie à une cérémonie de deuil (*śrāddha*) effectuée six mois après la mort d'un parent (*Braṣbhāṣā Sūrkōs* p. 542a).

530. Alors Banārasī fut rempli de joie. Une partie du tourment subsistait, une partie s'en était allée. D'un côté le souci s'estompait, de l'autre son propos ressemblait à un mensonge.
531. Alors qu'il réfléchissait à cela, le jour se leva. Des fantassins débarquèrent à ce moment-là, à la tête d'un groupe de porteurs à qui on avait donné des pals de torture. Le chef de police en avait envoyé dix-neuf.
532. Ils les installèrent dans le caravansérail. Les fantassins déclarèrent clairement : « Vous êtes dix-neuf brigands avérés, voici pour vous dix-neuf pals! »
533. Une heure passa encore. Le chef de police et le conseiller arrivèrent accompagnés de tous les villageois qui voulaient leur mort.
534. Alors Banārasī émit une parole : « À Bari, notre identification peut être mise au jour. » Le conseiller s'écria : « Parfait! Ce que vous dites là est une excellente chose.
535. Venez avec moi à Bari. La vérité nous attend là-bas. » Le Mahesurī monta à cheval et le conseiller le suivit.
536. Les deux hommes se rendirent à Bari où ils purent effectivement rencontrer le parent du marchand. Celui-ci resta loger chez lui. Le Moghol s'en retourna auprès de Banārasī.
537. Une fois revenu, il lui dit : « Monsieur, vous avez dit vrai. Excusez-moi, c'était une erreur. » Alors Banārasī lui dit tout naturellement : « Maître, vous êtes un haut dignitaire du gouverneur.
538. Tout ce que nous avons fait dans nos vies antérieures réapparaît et inflige sa présence. À mon avis, le futur est irrévocable. Dans ce cas, peut-on parler de faute ou d'erreur? »
539. Les deux Moghols rentrèrent chez eux, Banārasī retourna au lieu de halte. Les deux brahmanes étaient là, debout. Ils demandèrent où était parti leur argent.
540. Quand le jour fut avancé de quelques heures, Banārasīdās se rendit auprès du Moghol avec six ou sept litres d'huile parfumée.
541. Au gouverneur, au conseiller, au chef de police, il en distribua à chacun la quantité due à leur rang et se montra plein d'affection.
542. Puis Banārasī parla de la sorte : « Aujourd'hui le changeur nous a dupés. Il faut le déclarer fautif. Qu'il rende l'argent demandé! »

543. Le Moghol répondit : « Sans que tu viennes me le dire, je me suis déjà lancé à sa recherche ! Il s'est enfui aujourd'hui même en prenant tout avec lui.
544. On ne l'a trouvé nulle part. Rentre chez toi et distribue des sucreries¹⁰⁰ ! L'argent s'est envolé, un point c'est tout. »
545. Banārasī pensait que sans influence publique l'argent ne reviendrait pas. « Ici, je ne connais personne ». Alors il rentra chez lui.
546. En considérant tout cela, il fit une prière. Il se dit que ce qui devait arriver était arrivé. Il rentra chez lui, au lieu de halte. Il annonça aux brahmanes qu'il n'avait pas l'argent.
547. Ils mangèrent tous ensemble quand vint le soir. Le marchand Mahesurī arriva. Ils passèrent la nuit dans un bon esprit.
548. Ils reprirent la route le matin même, en pensant qu'ils venaient d'échapper à la gueule de la mort. Le deuxième jour, en chemin, il apprit la mort de son ami Narottama.
549. Quelqu'un lui avait donné une lettre de Bainidās. En la lisant, il fut abattu. Des pieds, des mains, de tout son corps,
550. Banārasī vivait son chagrin de toutes les façons au milieu de la route. On le consolait, il n'écoutait pas. Un grand nombre de personnes vint faire cercle autour de lui.
551. La convoitise est la racine de toutes les fautes, l'affection est la racine de la douleur, l'abondance est la racine de la maladie, ce corps que voici est la racine de la mort.
552. Il reprit ses esprits tant bien que mal, monta à cheval et reprit la route. Petit à petit, il atteignit Agra, au bord de la rivière.
553. Là, les deux brahmanes s'interposèrent au milieu de la route. Ils dirent : « Sans notre argent, notre mort est assurée ».
554. Ils échangèrent toutes sortes de propos. Comme ils commettraient le meurtre des deux brahmanes¹⁰¹, Banārasī, après avoir bien réfléchi, décida de leur donner de l'argent pour mettre fin à la querelle.

100. Il est d'usage de distribuer des sucreries pour remercier d'un arrangement favorable du destin. La chance, dans ce cas, est celle d'avoir échappé à la torture.

101. Les deux brahmanes, laissés sans argent, menacent de leur mort. Le terme *apaghāta* (sk. *ātma-ghāta*) signifie aussi bien « meurtre » que « suicide ». Cette menace est d'autant

555. Le Mahesurī donna douze roupies, j'en donnai treize. Les brahmanes s'en allèrent en offrant leur bénédiction. Les marchands n'avaient pas manqué à leur devoir.
556. Chacun rentra chez soi, l'esprit tranquille. Banārasī pleura beaucoup : « Hélas ! mon ami ! Hélas ! mon ami ! »
557. Il pleura encore pendant quatre heures, puis se remit à ses affaires. Il mangea et, le soir venu, se rendit chez le Sahu¹⁰².
558. Il allait et venait chez le Sahu. Regardait-il seulement les comptes écrits sur une feuille de papier ? Le Sahu était installé, ivre de ses richesses, pendant qu'un groupe d'artistes chantaient des chansons.
559. On roulait des percussions, on jouait des cordes, comme à la cour d'un prince. Il distribuait des dons sans arrêt, poètes et bardes déclamaient leur poésie.
560. Le Sahu ne leur disait jamais de partir. Troublé à la vue de tout ce monde, Banārasī se demandait en lui-même sur qui il pouvait bien s'appuyer pour régler ses comptes.
561. Il resta à son service pendant deux ou trois mois, mais il n'y eut aucune place pour les chamailleries du commerce. Lorsqu'il avançait la question des comptes, le Sahu remettait ça au lendemain.
562. Une heure égalait un mois, trois heures égalaient six mois. Et que dire d'une journée ! Dieu seul le sait ! Qu'importe le lever ou le coucher du soleil pour celui qui vit absorbé dans les plaisirs !
563. Des jours entiers passèrent de cette manière. Un jour, Aṅgā Shāh, l'oncle maternelle de Bainidās, coupa sa route.
564. Aṅgā était un homme droit, bon et surprenant. Il était le beau-frère de Siṅgh et l'ami de Banārasī.
565. Banārasī le tint au courant de ses affaires de comptes : « Mon frère, je suis très affligé, le père de Narottama aussi est affligé.

plus forte que le meurtre d'un brahmane, même par « non assistance à personne en danger », est le crime le plus élevé aux yeux de la littérature normative. Il entre de toute façon dans le devoir des marchands de prendre soin des brahmanes et de ne pas les laisser mourir.

102. Le Sahu est le fameux Sabal Siṅgh Mauthiyā, but de la visite, qui apparaît au vers 475. Le terme « *sahu* » est aussi un terme générique pour désigner les marchands.

566. C'est pourquoi tu dois faire comprendre [à Sabal Singh] qu'il faut qu'il regarde les comptes, qu'il rédige le prochain solde après avoir déchiré l'ancienne feuille.
567. Le jour même, Aṅganadās se rendit chez Sabal Singh. Il lui réclama la feuille de comptes. Son associé finit par lui remettre le document.
568. Le solde fut rédigé et remis en deux exemplaires. Ensuite personne ne fit d'histoires. Les deux parties rédigèrent leurs conditions et apposèrent leur signature sur le document.
569. Les deux associés étaient quittes. Chacun rentra chez soi. C'était en l'an 1673, pendant l'hiver, quinzaine sombre du mois d'Āgrahāyana.
570. Banārasī loua une maison individuelle. Les actes méritoires portaient fruit. Les vêtements qui étaient entre les mains des brahmanes¹⁰³ lui furent envoyés par des gens de confiance.
571. Les balles arrivèrent de Jaunpur. Il les reçut et lesregistra sur un document. Il se levait tôt tous les matins pour se rendre au marché, vendait les vêtements et additionnait son capital.
572. C'est à ce moment-là qu'un fléau s'étendit. La première épidémie s'abattit sur Agra. Les gens s'enfuyaient ça et là. C'était clairement une peste bubonique.
573. Des bubons apparaissaient, précipitant la mort. Personne ne pouvait rien y faire. Les rats mouraient, les médecins allaient mourir. Les gens, de peur, ne mangeaient aucune nourriture.
574. Il y avait un plaisant village de brahmanes tout près de la ville, nommé Azizpur. C'est là que se rendit Banārasīdās, faisant halte chez un marchand.
575. Il logea seul dans ce lieu de halte. Il y eut une affaire cachée qui ne doit pas être racontée. Quelque chose de bien mauvais a pris naissance en ce lieu¹⁰⁴, à la mesure des mauvaises actions commises antérieurement.

103. Cf. strophe 497.

104. Quelle peut être cette affaire si secrète? Notons simplement que *garbhita* renvoie à *garbha* « embryon, progéniture, sein maternel », et *upaj-* (sk. *upadyate*) renvoie à la naissance.

576. Le fléau disparut comme il était venu. Alors chacun regagna sa maison. Arriva le jour où tout le monde fut rassemblé. Banārasī se rendit à Amarsar.
577. Il y avait là-bas le mariage de Nihālacand. Puis il reprit la route. De retour à Agra, il donnait de fréquentes visites à Sabal Singh.

PÈLERINAGE À HASTINAPUR

578. Mère, qui était à Jaunpur, rejoignit son fils – Banārasīdās était parti pour son mariage à Khairabad.
579. Le mariage célébré, il rentra chez lui. Un courtier, Vardhamān Kumārajī, avait l'intention de partir en pèlerinage. Toute une congrégation partit avec lui.
580. Levé tôt le matin, Banārasī se mit en route vers les lieux saints d'Ahicchatra et d'Hastinapur en compagnie de sa mère et de sa femme. Ils s'installèrent dans une carriole en gardant une ferveur sans faille.
581. Au mois de Pausa 1675, à un moment propice, une *pūjā* à Ahicchatra fut accomplie. On se rendit ensuite à Hastinapur où l'on rendit hommage aux Tīrthānkara Śānti, Kunthu, Ara.
582. Il composa un poème pour les maîtres Śānti, Kunthu, Ara¹⁰⁵. Puisse Banārasī le réciter, avec cœur et dévotion :
583. Gloire au souverain Viśvasena, au monarque Śūrasena, au roi Sudarśana! Acirā, Śrī, Devi chantent les louanges de ces seigneurs. Leurs fils portent les signes de la gazelle, de la chèvre, du *nandyāvarta*. Leurs corps mesurent quarante, trente-cinq, trente arcs¹⁰⁶, ils ont le teint doré. Après que Banārasīdās a parlé au comble

105. Respectivement 16^e, 17^e et 18^e Tīrthānkara. Śāntinātha est le fils du roi Viśvasena et de la reine Acirā, son signe distinctif (*lāñchana*) est la gazelle; Kunthunātha est le fils du roi Śūrasena et de la reine Śrī, son signe distinctif est la chèvre; Aranātha est le fils du roi Sudarśana et de la reine Devi, son signe distinctif est le *nandyāvarta*, un signe iconographique en forme de losange placé sur la poitrine de certains Jina. Tous les trois sont nés à Hastinapur et ont atteint le nirvāna au mont Sammata.

106. *cāpa*, « l'arc », est, comme *ghanus*, une unité de longueur. Un « arc » vaut quatre « mains » (*hasta*).

- du bonheur, l'esprit observe la joie. Hommage à Hastinapur, Gajapur, Nagapur, à Śānti, Kunthu, Ara.
584. On fit un pèlerinage, et l'esprit s'enthousiasma. La communauté s'en retourna par la route de Delhi. Sur le chemin vint Meerut, là où habitait la grand-mère de Banārasī.
585. La communauté établit ses quartiers au pied des remparts. Alors la famille, le pèlerinage accompli, se mit en route. À force de marcher, ils arrivèrent à Aligarh. Toute la famille accomplit une *pūjā*.
586. De retour à Agra, chacun rentra chez soi. Banārasī se rendit dans une salle d'observances, apprit la pratique des ascètes jaina et des pieux laïcs.
587. Il composa un poème sur les douze vœux, et les fit siens en les gardant dans son cœur. Il observa constamment les quatorze devoirs quotidiens – qu'il y ait faute, il y aura expiation.
588. Matin et soir, il faisait toujours repentance. Jour après jour, il prenait les vœux de manière particulière. Il se saisissait de la religion jaina et rejetait les fausses doctrines. C'est à ce moment qu'un fils vint au monde.
589. Au mois d'Āṣāḍha de l'année 1676, un fils naquit et l'intérêt pour la religion augmenta. Un an passa quand sa mère fut mourante.
590. Quand sa mère mourut, en 1677, il fit des dons de nourriture¹⁰⁷ dans la mesure de ses moyens. En 1679, son fils et sa femme moururent. Un troisième et nouveau mariage fut arrangé :
591. ce fut la troisième fille du marchand Begā, du clan des Kūkarī, à Khairabad. En l'an 1680, il partit se marier, rentra chez lui, devint à nouveau maître de maison.

107. Comme au moment de la mort de son père, Banārasīdās fait des dons de nourritures (*lāhani*) à la communauté (cf. strophe 488 et note).

LE MOUVEMENT ADHYĀTMA

592. Il rencontra à cette occasion Arthamal Dhor. Il faisait partie du mouvement Adhyātma et en parlait avec verve. Celui-ci, qui voulait le bien de Banārasī, lui offrit le texte du *Samayasāra Nāṭaka*¹⁰⁸.
593. Rājamalla en avait fait un commentaire. Il présenta le livre à Banārasī et lui dit : « Lis ceci, la vérité pénétrera ton esprit ».
594. Alors Banārasī lisait constamment. Son esprit réfléchissait aux mots et à leur sens¹⁰⁹. Il ne parvenait pas à saisir l'essence du Soi suprême. Il considérait l'acte rituel extérieur comme insignifiant.
595. Le goût du rituel s'était estompé, la saveur de l'âme n'était pas encore présente. Telle était la situation de Banārasī, pareille au pet du chameau¹¹⁰.
596. Par la suite, une chose étonnante survint à l'esprit : un sentiment fort de détachement avait mûri. Il écrivit la *Jñānapaccīsī*, l'essence même, et la *Dhyānabattīsī*, des considérations sur la méditation.

108. Le *Samayasāra* est le texte le plus important de la tradition mystique digambara, dans lequel Kundakunda, aux premiers siècles de notre ère, décrit, en vers prakrits, la vraie nature du Soi (*ātman*). Ce texte fit notamment l'objet d'un célèbre commentaire sanskrit, l'*Ātmakhyātī* d'Amrtacandra (x^e siècle). Rédigé en prose, ce commentaire inclut 278 strophes versifiées qui ont été traitées indépendamment pour constituer le *Samayasāra Kalāṣa*. Ce texte a fait l'objet d'un commentaire (*bālabodha*) en langue ḍhūṇḍārī par Rājamalla Pāṇḍe (xvii^e siècle), dont il est précisément question ici. Le terme *nāṭaka* « drame, théâtre » a servi pour désigner les commentaires sur le *Samayasāra* (voir Nagendra K. SINGH, « *Nāṭaka for the Samayasāra of Kundakunda* », dans *Encyclopaedia of Jainism*, New Delhi, 2001, p. 4469-4486). Le commentaire de Rājamalla, comme on le verra, aura un fort impact sur Banārasīdās qui se lancera lui-même dans la réécriture d'un *Samayasāra Nāṭaka* en hindi (cf. strophe 638).

109. *bbāṣā* est pris ici au sens de « mot » en rapprochant le couple *bbāṣā-ārtha* du couple *śabda-ārtha*. Le terme *bbāṣā* peut aussi renvoyer au « commentaire », celui de Rājamalla dans le cas présent, mais cette solution s'éloignerait du caractère général de la phrase et de la cohérence avec la suite du texte.

110. La clé de cette allusion nous est donnée par Rupert SNELL qui cite, pour illustrer ce vers, un proverbe tiré du *Dictionary of Hindustani proverbs* de Fallon : « *ūṇṭ kā pād, na zamīn kā na āsmān kā* », « le pet du chameau ne se dirige ni vers la terre, ni vers le ciel » (voir son article « Confessions of a 17th century Jain merchant : the *Ardhakathānak* of Banārasīdās », *South Asia Research*, vol. 25 n° 1 (2005), p. 95).

597. Il composa des chants sur le Soi suprême et beaucoup de poèmes narratifs relatant ce qui surpasse la vie courante¹¹¹. Il rédigea le *Śivamandira* et bien d'autres poèmes de même facture¹¹².
598. La prière à voix basse, le jeûne, le vœu d'activité non-violente, le repentir, tous ces actes rituels, après les avoir suivis, il les rejeta complètement. L'abstention de légumes verts qui avait été entreprise, elle aussi s'éloigna. Il n'y avait plus aucune restriction.
599. Un tel comportement n'était pas très orthodoxe¹¹³, pas besoin de s'étendre sur le sujet. Sans rites, la pensée s'affaiblit. Sur quoi Banārasī partit à Sanganer.
600. Il était membre du cortège nuptial au mariage de Tipurdās. Après le mariage, revenu chez lui, il se mit à manger les offrandes de nourriture placées devant les dieux.
601. Quatre mauvaises âmes éprouvèrent de la sympathie dans leur rencontre. Ils jouaient au jeu des chaussures, se chipaient le turban sur la tête, se frappaient les uns les autres.
602. Candrabhān, Banārasī, Udaikaraṇ et Thān, tous les quatre s'amusaient, et faisaient ceux qui connaissaient le Soi suprême.

111. Le point de vue de convention (*vyavahāra-naya*), c'est-à-dire la vérité ordinaire, est, dans la philosophie jaina, opposé au point de vue de conviction (*niscaya-naya*), la vérité absolue (Voir l'exposé d'Olivier LACOMBE dans *L'Inde Classique*, t. II, § 2465 p. 644). Ce thème est particulièrement développé dans le *Samayasāra* de Kundakunda.

112. La *Jñānapaccisī*, « Vingt-cinq Strophes sur la Connaissance », collectée dans le *Banārasīvilāsa*, expose l'abandon des attachements au monde et l'obtention d'une connaissance absolue. La *Dhyānabattīsī*, « Trente-deux Strophes sur la Méditation », présente les différentes formes de méditations préconisées par le jainisme (voir BANĀRASĪDĀS, *Dhyānabattīsī : 32 Steps to Self-Realisation*, introduction and English translation by Jérôme Petit, Mumbai, Hindi Granth Karyalay, 2010). Les *Adhyātama ke gīta*, « chants sur le Soi suprême » sont des poèmes épars qui ont pour thème commun le Soi suprême, de même que le *Śivamandira* (Banārasīdās, *Banārasīvilāsa*, Mumbai, 1922).

113. *ekānta* s'oppose ici à *anekānta*. Ce dernier renvoie à la doctrine philosophique de la multiplicité des points de vue (*anekāntavāda*) qui est au cœur de la pensée jaina, si bien que « *ekānta* » en est venu à désigner les pensées « hétérodoxes » (brahmanisme, bouddhisme) du point de vue du jainisme qui est « *anekānta* ».

603. Nus, les quatre hommes circulaient dans la petite pièce et proclamaient : « Nous sommes d'excellents moines! Nous ne possédons rien! »¹¹⁴.
604. Ils se frappaient avec les mains sans compter, ils lançaient des cris à gorge déployée : « L'orgueilleux, nous lui frappons la tête avec nos chaussures! »
605. Ils récitaient des chants, récitaient des discours, en firent des parodies. Ils disaient que le sens résidait dans le Soi suprême. Ils se laissaient emporter par l'égarément.
606. À cause des actes commis antérieurement, cette manifestation provoqua des expériences désagréables. Une pensée erronée entraîne donc la confusion. Que quelqu'un parlât, on ne prenait pas en compte son propos.
607. Comment la douleur pouvait-elle disparaître tant que les imprégnations résiduelles des actes commis antérieurement persistaient? Lorsqu'elle en eut terminé, cette déplaisante manifestation disparut et le jeu prit fin spontanément.
608. Les gens, laïcs et moines, disaient que Banārasī était devenu fou. Pas un mot sur la conduite des trois autres, parce que lui était connu pour être savant.
609. Tout le monde parle de celui à qui l'on fait un reproche ou un éloge. Les gens de la ville ne vivent sans parler. Ils racontent les choses telles qu'ils les voient.
610. Ils racontent ce qu'ils ont entendu, ils racontent ce qu'ils ont vu, ils racontent même ce qu'ils ont fabriqué de toute pièce. Les gens du monde sont difficiles à se concilier. On n'a pas prise sur eux.
611. Un autre état survint lorsque celui-ci se dissipa totalement. En son for intérieur, il blâmait les représentations des Jina. Il tenait avec appétit des propos qu'il ne devait pas tenir.
612. Il prenait des vœux en présence d'un maître, pour les rompre une fois rentré chez lui. Il mangeait nuit et jour, de la même manière que les animaux. Il restait seul, intoxiqué par l'erreur.

114. Les quatre amis se moquent des moines digambara dont le vœu de non possession, chez les plus avancés d'entre eux, va jusqu'à la nudité.

613. La situation de Banārasī s'aggravait de jour en jour, lorsqu'en l'an 1684 arriva le mois d'Āṣāḍha.
614. Ce fut la naissance du premier fils de sa troisième femme. Il vécut quelques jours, puis mourut. Un temps de vie si court en ce monde.
615. L'empereur Jahāngīr, qui avait régné douze ans à Delhi, était sur la route du Cachemire quand soudain la mort le frappa.
616. En l'espace de quatre mois, le sultan Shāh Jahān assumait l'autorité. Il s'installa sur le trône, brandit le parasol royal au-dessus de sa tête et étendit son autorité dans les quatre directions¹¹⁵.
617. En 1684, il prit place sur le trône de la ville d'Agra, prenant son nom de souverain, le seigneur Shāh Kirān.
618. L'année suivante, en 1685, de nouveau, une deuxième fois, un deuxième fils¹¹⁶ naquit chez Banārasī.
619. Au bout d'un an ou deux, l'enfant atteignit la fin de son histoire. Une vie brève qui le mena jusqu'à l'an 1687.
620. Un troisième fils ouvrit les yeux à la lumière dans la maisonnée de Banārasīdās. En 1689¹¹⁷, une fille naquit. Son temps de vie se termina.
621. Tous ses enfants avaient suivi le chemin de la mort. Un seul fils resta en vie quelque temps, mais il aura lui aussi un temps de vie court et prendra la forme de la mort.

115. *cakka* (sk. *cakra*) est lu au sens politique de « *maṇḍala* », les cercles d'alliés et d'ennemis qui entourent un royaume. Le mot est étendu au sens de « directions » dans la perspective du « monarque universel » (*cakravartin*), idéal de tout roi. Il est par ailleurs tout à fait exact que quatre mois s'écoulèrent entre la mort de Jahāngīr qui survint en novembre 1627 et le couronnement de Shāh Jahān qui put être proclamé en février 1628 après des disputes de succession entre les deux fils de Jahāngīr, le prince Khūram l'ayant emporté sur son jeune frère Shāhryar (*The Oxford History of India*, p. 371).

116. L'insistance de cette « nouvelle deuxième fois » est à noter. Elle permet à l'auteur de rendre compte de sa douleur au lecteur. Ce deuxième fils, comme tous ses autres enfants, de nouveau ne surviva pas.

117. Le texte donne *unāsīe*, soixante-dix-neuf, mais on attend plutôt *navāsīe*, quatre-vingt-neuf, selon la logique chronologique du récit que nous avons choisi de suivre.

622. Petit à petit, l'année 1691 s'écoula. Arriva l'an 1692 pendant lequel Banārasī resta monotone, jusqu'à ce que la situation précédente prenne fin.
623. De ce qu'il s'est passé entre début 1680 et fin 1692, il reste encore à dire. Je vais maintenant en relater les faits bien connus.
624. Banārasī était allé à un mariage. Il partit pour le village de Chatsu, maria le fils de Bacchā, et rentra chez lui.
625. Pendant ces années, il composa de nouveau plusieurs bons poèmes. Il fit un poème de cent un vers nommé la *Sūktimuktāvalī*.
626. Il composa l'*Adhyātmabattisikā*, la *Pairī*, le *Phāgudhamāla*, la *Sindhucaturdaśī*, une éclosion de poèmes savoureux,
627. la *Śivapaccīsī* sur les douze thèmes de méditation, le *Sabasāṭhottara Nāma*, la *Karmabattisī*, la *Jhūlanā*, une joute entre Rāvaṇa et Rāma.
628. Il composa deux préceptes sur le discernement, rédigea deux commentaires, composa beaucoup de huitains et de chants, et bien d'autres choses encore¹¹⁸.
629. Depuis 1692, il a composé des élixirs à la saveur établie, mais tous ces excellents poèmes ont le jainisme pour mesure¹¹⁹.
630. C'est alors qu'à ce moment précis, à Agra, arriva Rūpacand Paṇḍe, plein de mérites, connaisseur des textes canoniques.

118. *Sūktimuktāvalī*, *Adhyātmabattisī*, *Mokṣapairī*, *Adhyātmaphāga*, *Sindhucaturdaśī*, *Śivapaccīsī* et *Karmabattisī* sont des textes collectés dans le *Banārasīvilāsa*. Il est précisé que la *Śivapaccīsī* est une « *bhāvanā* », c'est-à-dire une liste de douze thèmes (*anupreṣa*) sur lesquels l'aspirant à la délivrance est invité à méditer (voir P. S. JAINI, *The Jaina Path of Purification*, p. 248). Le *Sabasāṭhottara Nāma*, poème sur les 108 noms du Jina (et surtout du premier, Ṛṣabha), est un « exercice de style » bien connu du monde indien. Les grands *purāṇa* viṣṇuites dressent volontiers la liste des 108 ou des mille noms du dieu. En contexte jaina, on trouve une telle liste dans l'*Ādipurāṇa*, le grand poème de Jināsena (IX^e siècle). Les autres textes mentionnés par Banārasīdās n'ont pas pu être identifiés.

119. *niyāta* renferme l'idée de normes, de règles prescrites. Par ailleurs, le *syādvāda*, la doctrine relativiste du « peut-être », est ici pris au sens large. Comme l'*anekāntavāda* au vers 599, cette doctrine est tellement caractéristique de la pensée jaina qu'elle en vient, ici, à la définir complètement.

631. Il établit ses quartiers dans le temple qu'avait fait construire le marchand Tihunā. Tous les tenants de l'Adhyātma discutèrent et don-
nèrent à lire le *Gommaṭasāra*.
632. Ce texte, dans lequel l'Échelle des qualités¹²⁰ est essentielle, discute de la connaissance et de la mise en œuvre des devoirs religieux. Chaque être vivant doit accomplir un devoir religieux qui correspond à la place qu'il occupe dans l'Échelle des qualités.
633. Les différentes descriptions y sont détaillées, le contrôle intérieur, le comportement extérieur. L'exposé de tous les échelons énonce l'ensemble des règles. En l'écoutant, on n'avait plus aucun doute.
634. Alors Banārasī devint un autre homme, la doctrine Relativiste arriva à maturation¹²¹. L'esprit fut exalté en écoutant les lectures du maître Rūpacand Paṇḍe.
635. Par la suite, quand deux années se furent écoulées, la mort vint chercher Rūpacand. À force d'écouter les discours de Rūpacand, Banārasī devint un jaina résolu.
636. Il composa alors d'autres bons poèmes sur le Soi suprême. Ces écrits-là et ceux d'avant ne faisaient qu'un, quelque part il n'y avait aucune contradiction.
637. Dans le cœur avait subsisté une noirceur. Elle s'était entre temps consumée. Celle-ci dissipée, survint l'équanimité. Il n'y avait plus rien ni de haut ni de bas.
638. Dieu sait qu'il avait maintenant compris clairement la notion de Croyance droite¹²². En l'an 1693, ce fut une joie de réécrire le *Samayasāra Nāṭaka*.

120. Voir en Annexe le tableau des quatorze *guṇasthāna*.

121. Nous avons pris ici le *syādvāda* au sens strict, car cinq vers plus loin (639), c'est au tour de l'*anekāntavāda* de parvenir à maturation.

122. La Croyance droite constituée, avec la Connaissance et la Conduite droites, le « Triple Joyau » qui assure la Libération (« *samyag-darśana-jñāna-caritrāṇi mokṣa-mārgaḥ* », *Tattvārthasūtra* I, 1).

639. Il rendit ce texte en hindi¹²³, la conscience éclairée, en un poème de 727 strophes¹²⁴. La théorie du Pluralisme des aspects parvint à maturation. Puis ce fut l'année 1696.
640. C'est alors que la mort vint chez Banārasī prendre le troisième fils. Banārasī éprouva une immense douleur, son cœur fut bouleversé par le chagrin.
641. En ce monde l'égarement est très puissant, il rend identique le savant et l'ignorant. Deux années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles l'égarement n'accordait aucun répit.

LE PRÉSENT

642. L'histoire de Banārasī jusqu'à sa cinquante-cinquième année vient d'être racontée. Il a été marié à trois femmes, a eu deux filles et sept garçons.
643. Les neuf enfants sont morts, il ne reste qu'une épouse. Femme et mari, eux seuls subsistaient, comme tronqués, pareil à un bel arbre qui aurait perdu ses feuilles.
644. Celui qui regarde la vraie nature des choses est comme le véhicule de la vérité. Celui qui a détruit l'instinct d'appropriation atteint la sérénité.
645. L'homme du monde ne comprend pas cette histoire de véhicule de la vérité. Par ce qu'on possède on se croit puissant, sans possession c'est la confusion.
646. Maintenant, un peu du présent, des qualités et des défauts de Banārasī. Actuellement, il vit avec bonheur, plaisamment, dans la ville d'Agra.

123. Cf. strophe 592. Banārasīdās fait de ce texte une « *bhāṣā* », c'est-à-dire une réécriture commentée en langue vernaculaire.

124. Le texte de Kundakunda compte 415 strophes dans l'*Ātmakhyāti* d'Amṛtacandra (voir *supra*) et 437 dans le *Tātparyavṛtti* de Jayasena (XI^e siècle), un autre commentaire sanskrit sur le *Samayasāra*.

647. Auteur de poèmes en langue d'aujourd'hui¹²⁵ sur le Soi suprême qui ne se ressemblent ni ne se répètent, indulgent, satisfait, gentil, excellent art de la récitation de poèmes,
648. récite un sanskrit et un prakrit irréprochables, éveillé à diverses langues régionales, connaît la différence entre le mot et le sens, ne se résout pas à la douleur du monde,
649. voix douce, affection pour tous, croyance ferme en la religion jaina, patient, ne dit jamais de paroles déplaisantes, d'un esprit bien résolu qui ne vacille pas,
650. donne à tous des conseils utiles, a le cœur bon, pas une once de dépravation, ne prête pas attention aux femmes des autres, ne s'adonne à aucune autre passion,
651. cœur pur, pilier de l'orthodoxie¹²⁶, et encore beaucoup de qualités de ce genre. Les qualités, encore faibles, qui ont été énumérées ne sont pas encore arrivées à la perfection ni à la pureté.
652. De la même manière que les qualités de Banārasī ont été exposées, je dépeins¹²⁷ maintenant la liste des défauts : peu de colère, d'orgueil et d'illusion, mais une avidité particulière pour la prospérité,
653. rit sous cape lorsque survient la conséquence des actes antérieurs, préfère ne pas être loin de chez lui, n'accomplit ni la prière murmurée, ni le jeûne, ni l'abstinence, ni les rites, n'a pas de penchant vers le don ni vers la *pūjā*,
654. se réjouit beaucoup pour un petit gain, se fait beaucoup de souci pour une petite perte, raconte sans honte ce qui ne doit pas être dit, apprend des arts indécents en y mettant du cœur,
655. raconte ce qui s'est passé à travers des histoires inénarrables, ébauche une danse quand il se sent seul, profère de mauvaises histoires ni vues ni entendues – fabriquées de toute pièce – lors des assemblées,

125. Cf. strophe 639 et la note sur le mot « *bhāṣā* ».

126. *samakīta* (sk. *samyaktva*), la Droiture, donc « l'orthodoxie » dans le sens où une importance particulière doit être accordée à ce qui est « *samyak* » sur le chemin jaina de la délivrance (cf. strophe 638 et note).

127. L'emploi de la première personne note une certaine humilité devant l'exposé des défauts.

656. est plongé dans le rire quand il atteint le bonheur, est incapable de vivre sans mentir, il est soudain saisi d'une peur profonde pour avoir provoqué une situation si lamentable.
657. Ici des défauts, là des qualités, leur apparition est manifeste. Telle est l'histoire du vénérable Banārasī. Ce qui est célèbre a été largement exposé,
658. et les situations subtiles, infinies, Dieu seul connaît leur issue. Toutes les choses revenues à la mémoire ont été notées.
659. Ceux qui prennent conscience de leurs négligences ici-bas ne peuvent pas les raconter. En détail, ou même dans les grandes lignes, personne ne peut les évoquer. Seul parle celui qui est omniscient.
660. Les situations quotidiennes d'une vie sont telles que l'omniscient ne peut toutes les raconter, même s'il les connaît très bien.
661. Ceux qui détiennent la Connaissance par télépathie et ceux qui détiennent la Connaissance par clairvoyance sont encore moins à même d'évoquer quoi que ce soit. Alors qui peut mener à bien l'histoire d'un moucheron insignifiant tel que moi¹²⁸ ?
662. C'est pourquoi Banārasī raconte les situations de la vie qui n'ont pas leur pareille, exposées vraiment dans les grandes lignes, surtout le comportement extérieur.
663. Il a exposé l'aventure de ses cinquante-cinq années, Dieu seul connaît la suite de l'histoire.
664. Cinquante-cinq années ont été racontées, il y en a encore cinquante-cinq qui restent dans la vie d'un homme – et c'est la meilleure partie !
665. Le temps de vie de l'homme a pour mesure cent dix années au plus. La situation présente, en l'an 1698, correspond à la moitié.
666. Dans le monde des hommes¹²⁹, les hommes sont de trois catégories – les trois se produiront en leur temps : supérieure, moyenne, inférieure.

128. *manab-paryāyā-jñāna* et *avadhi-jñāna* sont des termes techniques qui désignent des types de connaissance jaina (P. S. JAINI, *op. cit.*, p. 122). Banārasīdās dessine ici une hiérarchie qui irait du « moucheron » à « l'omniscient » en passant par les possesseurs de ces deux types de connaissance qui ne sont pas encore au niveau de l'omniscient.

129. Par opposition aux trois autres catégories d'êtres que sont les dieux, les animaux et les êtres infernaux. Par ailleurs, la présentation de ces trois classes d'hommes, qui s'étend

667. *Présentation des hommes supérieurs* : Ceux qui cachant les défauts d'autrui évoquent particulièrement les qualités d'autrui, renonçant à leurs qualités évoquent leurs propres torts, ceux-là sont particulièrement des hommes supérieurs.
668. *Présentation des hommes moyens* : Ceux qui mentionnent les défauts et les qualités d'autrui ainsi que leurs propres qualités et défauts, ceux-là parlent de façon naturelle dans le monde : comme moi, des gens moyens.
669. *Présentation des hommes inférieurs* : Ceux qui évoquent toujours les défauts d'autrui et qui gardent les qualités dans leur cœur, taisant leurs défauts évoquent leurs propres qualités, ceux-là sont dans le monde les hommes inférieurs.
670. En ce lundi, cinquième jour de la quinzaine claire du mois d'Āgrahāyana, en l'an 1698,
671. Banārasī Biholiā, Śrīmāl de religion jaina, tenant de l'Adhyātma par inclination, vit dans la ville d'Agra.
672. Cette question lui est venue à l'esprit : « Comment vais-je raconter ma propre histoire ? » Alors il a évoqué sa situation, délimitée à cinquante-cinq ans, par le biais d'un récit.
673. Ce qui adviendra ensuite ne sera connu que de lui. L'exposition complète du temps de vie actuel de l'homme a pour mesure cent dix années,
674. c'est pourquoi l'aventure de Banārasī constitue une *Histoire à demi*. En l'entendant, les détracteurs vont rire, les amis vont la raconter, l'écouter.
675. Tous ces couplets et ces quatrains au nombre de 675, ceux qui les raconteront, les écouteront, les liront, les réciteront, bonheur à eux tous.

sur quatre vers, vient s'insérer dans des considérations de temps et de dates qui reprennent au vers 670, sans que la raison en soit donnée.

ARDHAKATHĀNAKA

Le texte a été réalisé d'après l'édition de Nāthūrām Premī (Bombay : Hindī Grantha Ratnākara, 1957). Les postpositions et les indéclinables ont été séparés des mots sur lesquels ils portent pour faciliter la lecture (घरमांहि > घर मांहि ; बनारसीकौ > बनारसी कौ, etc.).

Par ailleurs, le texte est disponible en transcription sur le site du GRETIL (mis par Jérôme Petit). http://www.sub.uni-goettingen.de/ebene_1/fiindolo/gretil/3_nia/hindi/bardhkpu.htm

दोहरा

पानि जुगुल पुट सीस धरि, मानि अपनपौ दास ।
 आनि भगति चित जानि प्रभु, बंदौ पास सुपास ॥ १ ॥
 सवैया इकतीसा
 गंग मांहि आइ धसी द्वै नदी बरुना असी,
 बीच बसी बनारसी नगरी बखानी है ।
 कसिवार देस मध्य गांउ तातैं कासी नांउ,
 श्री सुपास पास की जनम-भूमि मानी है ।
 तहां दुहू जिन सिव-मारग प्रगट कीनौ,
 तब सेती सिवपुरी जगत मैं जानी है ।
 ऐसी बिधि नाम थपे नगरी बनारसी के,
 और भांति कहै सो तौ मिथ्यामत बानी है ॥ २ ॥

दोहरा

जिन पहिरी जिन-जनम-पुर, नाम-मुद्रिका-छाप ।

सो बनारसी निज कथा, कहै आप सौं आप ॥३॥

चौपई

जैन-धर्म श्रीमाल सुबंस । बनारसी नाम नर-हंस ।

तिन मन मांहि बिचारी बात । कहौं आपनी कथा बिख्यात ॥४॥

जैसी सुनी बिलोकी नैन । तैसी कछु कहौं मुख बैन ।

कहौं अतीत दोष-गुण वाद । बरतमान ताई मरजाद ॥५॥

भावी दसा होइगी जथा । ग्यानी जानै तिस की कथा ।

तातैं भई बात मन आनि । थूल-रूप कछु कहौं बखानि ॥६॥

मध्यदेस की बोली बोलि । गर्भित बात कहौं हिय खोलि ।

भाखूं पूरब दसा चरित्र । सुनहु कान धरि मेरे मित्र ॥७॥

दोहरा

याही भरत सुखेत मैं, मध्यदेस सुभ ठांड ।

बसै नगर रोहतगपुर, निकट बिहोली गांड ॥८॥

गांड बिहोली मैं बसै, राज-बंस रजपूत ।

ते गुरु-मुख जैनी भए, त्यागि करम अदभूत ॥९॥

पहिरी माला मंत्र की, पायौ कुल श्रीमाल ।

थाप्यौ गोत बिहोलिआ, बीहोली-रखपाल ॥१०॥

भई बहुत बंसावली, कहौं कहां लौं सोइ ।

प्रगटे पुर रोहतग मैं, गांगा गोसल दोइ ॥११॥

तिन के कुल बस्ता भयौ, जा कौ जस परगास ।

बस्तपाल के जेठमल, जेठू के जिनदास ॥१२॥

मूलदास जिनदास के, भयौ पुत्र परधान ।

पढ्यौ हिंदुगी पारसी, भागवान बलवान ॥१३॥

मूलदास बीहोलिआ, बनिक वृत्ति के भेस ।

मोदी ह्वैकै मुगल कौ, आयौ मालवदेस ॥१४॥

चौपई

मालवदेस परम सुख धाम । नरवर नाम नगर अभिराम ।

तहां मुगल पाई जागीर । साहि हिमाऊं कौ बर बीर ॥१५॥

मूलदास सौं बहुत कृपाल । करै उचापति सौंपै माल ।

संबत सोलह सै जब जान । आठ बरस अधिके परबान ॥१६॥

सावन सित पंचमी रबिबार । मूलदास-घर सुत अवतार ।

भयौ हरख खरचे बहु दाम । खरगसेन दीनीं यहू नाम ॥१७॥

सुख सौं बरस दोइ चलि गए । घनमल नाम और सुत भए ।

बरस तीन जब बीते और । घनमल काल कियौ तिस ठौर ॥१८॥

दोहरा

घनमल घन-दल उडि गए, काल पवन संजोग ।

मात-तात तरुवर तए, लहि आतप सुत-सोग ॥१९॥

चौपई

लघु-सुत-सोक कियौ असराल । मूलदास भी कीनीं काल ।

तेरहोत्तरे संबत बीच । पिता पुत्र कौं आई मीच ॥२०॥

खरगसेन सुत माता साथ । सोक बिआकुल भए अनाथ ।

मुगल गयौ थो काहू गांड । यह सब बात सुनी तिस ठांड ॥२१॥

दोहरा

आयौ मुगल उतावलो, सुनि मूला कौ काल ।

मुहर-छाप घर खालसै, कीनौ लीनौ माल ॥२२॥

माता पुत्र भए दुखी, कीनौ बहुत कलेस ।

ज्यों त्यों करि दुख देखते, आए पूरब देस ॥२३॥

चौपई

पूरब देस जौनपुर गांड । बसै गोमती-तीर सुठांड ।

तहां गोमती इहि बिध बहै । ज्यों देखी त्यों कविजन कहै ॥२४॥

दोहरा

प्रथम हि दक्खन मुख बही, पूरब मुख परबाह ।
बहुरों उत्तर मुख बही, गोवै नदी अथाह ॥२५॥

चौपई

गोवै नदी त्रि-विधि मुख बही । तट रवनीक सुविस्तर मही ।
कुल पठान जौना सह नांड । तिन तहां आइ बसायो गांड ॥२६॥
कुतबा पढ्यौ छत्र सिर तानि । बैठि तखत फेरी निज आनि ।
तब तिन तखत जौनपुर नांड । दीनौ भयौ अचल सो गांड ॥२७॥
चारों बरन बसैं तिस बीच । बसहिं छतीस पौनि कुल नीच ।
बांभन छत्री बैस अपार । सूद्र भेद छतीस प्रकार ॥२८॥

सवैया इकतीसा

सीसगर दरजी तम्बोली रंगबाल ग्वाल,
बाढई संगतरास तेली धोबी धुनियां ।
कंदोई कहार काछी कलाल कुलाल माली,
कुंदीगर कागदी किसान पटबुनियां ।
चितेरा बिंधेरा बारी लखेरा ठठेरा राज,
पटुवा छप्परबंध नाई भार-भुनियां ।
सुनार लुहार सिकलीगर हवाईगर,
धीवर चमार एई छतीस पडनियां ॥२९॥

चौपई

नगर जौनपुर भूमि सुचंग । मठ मंडप प्रासाद उतंग ।
सोभित सपतखने गृह घने । सघन पताका तंबू तने ॥३०॥
जहां बावन सराइ पुरकने । आसपास बावन परगने ।
नगर मांहि बावन बाजार । अरु बावन मंडई उदार ॥३१॥
अनुक्रम भए तहां नव साहि । तिन के नांड कहीं निरबाहि ।
प्रथम साहि जौना सह जानि । दुतिय बवक्कर साहि बखानि ॥३२॥

त्रितिय भयौ सुरहर सुलतान । चौथा दोस महम्मद जान ।
पंचम भूपति साहि निजाम । छट्टम साहि बिराहिम नाम ॥३३॥
सत्तम साहिब साहि हुसैन । अठ्ठम गाजी सज्जित सैन ।
नवम साहि बख्या सुलतान । बरती जासु अखंडित आन ॥३४॥
ए नव साहि भए तिस ठांड । यातैं तखत जौनपुर नांड ।
पूरब दिसि पटना लौं आन । पच्छिम हद्द इटावा थान ॥३५॥
दक्खन बिंध्याचल सरहद्द । उत्तर परमित घाघर नद्द ।
इतनी भूमि राज विख्यात । बरिस तीनि सै की यहु बात ॥३६॥
हुते पुब्ब पुरखा परधान । तिन के बचन सुने हम कान ।
बरनी कथा जथा-सुत जेम । मृषा-दोष नहिं लागै एम ॥३७॥

दोहरा

यह सब बरनन पाछिलौ, भयौ सुकाल बितीत ।
सोरह सै तेरै अधिक, समै कथा सुनु मीत ॥३८॥
नगर जौनपुर में बसै, मदन सिंघ श्रीमाल ।
जैनी गोत चिनालिया, बनजै हीरालाल ॥३९॥
मदन जौहरी कौ सदनु, ढूढत बूझत लोग ।
खरगसेन माता सहित, आए करम-संजोग ॥४०॥
छजमल नाना सेन कौ, ता कौ अग्रज एह ।
दीनौ आदर अधिक तिन, कीनौ अधिक सनेह ॥४१॥

चौपई

मदन कहै पुत्री सुनु एम । तुमहिं अवस्था व्यापी केम ।
कहै सुता पूरब बिरतंत । एहि बिधि मुए पुत्र अर कंत ॥४२॥
सरबस लूटि लियो ज्यौं मीर । सो सब बात कही धरि धीर ।
कहै मदन पुत्री सौं रोइ । एक पुत्र सौं सब किछु होइ ॥४३॥
पुत्री सोच न करु मन मांह । सुख-दुख दोऊ फिरती छांह ।
सुता दोहिता कंठ लगाइ । लिए बख भूखन पहिराइ ॥४४॥

सुख सौं रहहि न ब्यापै काल । जैसा घर तैसी नन-साल ।
 बरिस तीनि बीते इह भांति । दिन दिन प्रीति रीति सुख सांति ॥४५॥
 आठ बरस कौ बालक भयौ । तब चटसाल पढ़न कौं गयौ ।
 पढ़ि चटसाल भयौ बितपन्न । परखै रजत टका सोवन्न ॥४६॥
 गेह उचापति लिखै बनाइ । अत्तो जमा कहै समुझाइ ।
 लेना-देना बिधि सौं लिखै । बैठै हाट सराफी सिखै ॥४७॥
 बरिस च्यारि जब बीते और । तब सु करै उद्दम की दौर ।
 पूरब दिसि बंगाला थान । सुलेमान सुलतान पठान ॥४८॥
 ता कौ साला लोदी खान । सो तिन राख्यौ पुत्र समान ।
 सिरीमाल ता कौ दीवान । नांउ राइ धंन जग जान ॥४९॥
 सींघड गोत्र बंगाले बसै । सेवै सिरीमाल पांच सै ।
 पोतदार कीए तिन सर्व । भाग्य-संजोग कमावहिं दर्व ॥५०॥
 करै बिसास न लेखा लेइ । सब कौं फारकती लिखि देइ ।
 पोसह-पड़िकौना सौं पेम । नौतन गेह करन कौ नेम ॥५१॥
 दोहरा
 खरगसेन बीहोलिया, सुनी राइ की बात ।
 निज माता सौं मंत्र करि, चले निकसि परभात ॥५२॥
 माता किछु खरची दई, नाना जानै नांहि ।
 ले घोरा असवार होइ, गए राइजी पांहि ॥५३॥
 जाइ राइजी कौं मिल्यौ, कह्यौ सकल बिरतंत ।
 करी दिलासा बहुत तिन, धरी बात उर अंत ॥५४॥
 एक दिवस काहू समै, मन में सोचि बिचारि ।
 खरगसेन कौं राय नै, दिए परगने च्यारि ॥५५॥
 चौपई
 पोतदार कीनों निज सोइ । दीनै साथि कारकुन दोइ ।
 जाइ परगने कीनों काम । करहि अमल तहसीलहि दाम ॥५६॥

जोरि खजाना भेजहि तहां । राइ तथा लोदी खां जहां ।
 इहि बिधि बीते मास छ-सात । चले समेत-सिखरि की जात ॥५७॥
 दोहरा
 संघ चलायौ रायजी, दियौ हुकम सुलतान ।
 उहां जाइ पूजा करी, फिरि आए निज थान ॥५८॥
 आइ राइ पट-भौन में, बैठे संध्या-काल ।
 बिधि सौं सामाइक करी, लीनों कर जप-माल ॥५९॥
 चौबिहार करि मौन धरि, जपै पंच नवकार ।
 उपजी सूल उदर विषै, हूओ हाहाकार ॥६०॥
 कही न मुख सौं बात किछु, लही मृत्यु ततकाल ।
 गही और थिति जाइ तिनि, ढही देह दीवाल ॥६१॥
 सवैया तेईसा
 पुन संजोग जुरे रथ पाइक, माते मतंग तुरंग तबेले ।
 मानि बिभौ अंगयौ सिर भार, कियौ बिसतार परिग्रह ले ले ।
 बंध बढ़ाइ करी थिति पूरन, अंत चले उठि आपु अकेले ।
 हारे हमाल की पोट-सी डारिकै, और दिवाल की ओट हो खेले ॥६२॥
 चौपई
 एहि बिधि राइ अचानक मुआ । गांउ गांउ कोलाहल हुआ ।
 खरगसेन सुनि यहु बिरतंत । गयौ भागि घर त्यागि तुरंत ॥६३॥
 कीनों दुखी दरिद्री भेख । लीनों ऊबट पंथ अदेख ।
 नदी गांउ बन परबत घूमि । आए नगर जौनपुर भूमि ॥६४॥
 रजनी समै गेह निज आइ । गुरुजन चरनन में सिर नाइ ।
 किछु अंतर-धनु हुतौ जु साथ । सो दीनों माता के हाथ ॥६५॥
 एहि बिधि बरस च्यारि चलि गए । बरस अठारह के जब भए ।
 कियौ गवन तब पच्छिम दिसा । संवत सोलह सै छबिसा ॥६६॥
 आए नगर आगरे मांहि । सुंदरदास पीतिआ पांहि ।

खरगसेन सौं राखै प्रेम । करै सराफी बेचै हेम ॥६७॥
 खरगसेन भी थैली करी । दुहू मिलाइ दाम सौं भरी ।
 दोऊ सीर करहिं बेपार । कला निपुन धनवंत उदार ॥६८॥
 उभय परस्पर प्रीति गहंत । पिता-पुत्र सब लोग कहंत ।
 बरस च्यारि ऐसी बिधि भए । तब मेरठिपुर ब्याहन गए ॥६९॥

छप्पै

सूरदास श्रीमाल, ढोर मेरठी कहावै ।
 ता की सुता बियाहि, सेन अर्गलपुर आवै ॥
 आइ हाट बैठे कमाइ, कीनी निज संपति ।
 चाची सौं नहिं बनी, लियौ न्यारो घर दंपति ॥
 इस बीचि बरस द्वै तीनि में, सुंदरदास कलत्र जुत ।
 मरि गए त्यागि धन धाम सब, सुता एक नहिं कोउ सुत ॥७०॥

दोहरा

सुता कुमारी जो हुती, सो परनाई सेनि ।
 दान मान बहु-बिधि दियौ, दीनी कंचन रेंनि ॥७१॥
 संपति सुंदरदास की, जु कछु लिखी मिलि पंच ।
 सो सब दीनी बहिनि कौं, सेन न राखी रंच ॥७२॥
 तेतीसै संबत समै, गए जौनपुर गाम ।
 एक तुरंगम एक रथ, बहु पाइक बहु दाम ॥७३॥
 दिन दस बीते जौनपुर, नगर मांहि करि हाट ।
 साझी करि बैठे तुरित, कियौ बनज कौ ठाट ॥७४॥

चौपई

रामदास बनिआ धनपती । जाति अगरबाला सिवमती ।
 सो साझी कीनीं हित मान । प्रीति रीति परतीति मिलान ॥७५॥
 करहिं सराफी दोऊ गुनी । बनजहिं मोती मानिक चुनी ।
 सुख सौं काल भली बिधि गमै । सोलह सै पैन्तीस समै ॥७६॥

खरगसेन घर सुत अवतर्यौ । खरच्यौ दरब हरस मन धर्यौ ।
 दिन दसम पहुच्यौ परलोक । कीना प्रथम पुत्र कौ सोक ॥७७॥
 सैतीसै संबत की बात । रुहतग गए सती की जात ।
 चोरन्ह लूटि लियौ पथ मांहि । सर्वस गयौ रह्यौ कछु नांहि ॥७८॥
 रहे बख अरु दंपति देह । ज्यौं त्यौं करि आए निज गेह ।
 गए हुते मांगन कौं पूत । यह फल दीनीं सती अऊत ॥७९॥
 तऊ न समुझे मिथ्या बात । फिरि मानी उनही की जात ।
 प्रगट-रूप देखै सब फोक । तऊ न समुझे मूरख लोक ॥८०॥
 घर आए फिर बैठे हाट । मदन सिंघ चित भए उचाट ।
 माया तजी भई सुख सांति । तीन बरस बीते इस भांति ॥८१॥
 संबत सोलह सै इकताल । मदन सिंघ नै कीनीं काल ।
 धर्म-कथा फैली सब ठौर । बरस दोइ जब बीते और ॥८२॥
 तब सुधि करी सती की बात । खरगसेन फिर दीनी जात ।
 संबत सोलह सै तेताल । माघ मास सित-पक्ष रसाल ॥८३॥
 एकादसी बार रबिनंद । नखत रोहिनी वृष कौ चंद ।
 रोहिनि त्रितिय चरन अनुसार । खरगसेन-घर सुत अवतार ॥८४॥
 दीनीं नाम विक्रमाजीत । गावहिं कामिनि मंगल-गीत ।
 दीजहि दान भयौ अति हर्ष । जनम्यौ पुत्र आठएं वर्ष ॥८५॥
 एहि बिधि बीते मास छ-सात । चले सु पार्श्वनाथ की जात ।
 कुल कुटुंब सब लीनौ साथ । बिधि सौं पूजे पारसनाथ ॥८६॥
 पूजा करि जोरे जुग पानि । आगें बालक राख्यौ आनि ।
 तब कर जोरि पुजारा कहै । बालक चरन तुम्हारे गहै ॥८७॥
 चिरंजीवि कीजै यह बाल । तुम्ह सरनागत के रखपाल ।
 इस बालक पर कीजै दया । अब यह दास तुम्हारा भया ॥८८॥
 तब सु पुजारा साधै पौन । मिथ्या ध्यान कपट की मौन ।
 घड़ी एक जब भई बितीत । सीस घुमाइ कहै सुनु मीत ॥८९॥

सुपिनंतर किछु आयौ मोहि । सो सब बात कहा मैं तोहि ।
 प्रभु पारस जिनवर कौ जच्छ । सो मो पै आयौ परतच्छ ॥९०॥
 तिन यहु बात कही मुझ पांहि । इस बालक कौ चिंता नांहि ।
 जो प्रभु पास जनम कौ गांड । सो दीजै बालक कौ नांड ॥९१॥
 तौ बालक चिरजीवी होइ । यहु कहि लोप भयौ सुर सोइ ।
 जब यहु बात पुजारे कही । खरगसेन जिय जानी सही ॥९२॥
 दोहरा
 हरषित कहै कुटंब सब, स्वामी पास सुपास ।
 दुहु कौ जनम बनारसी, यहु बनारसी-दास ॥९३॥
 चौपई
 एहि बिधि धरि बालक कौ नांड । आए पलटि जौनपुर गांड ।
 सुख समाधि सौं बरतै बाल । संबत सोलह सै अठताल ॥९४॥
 पूरब करम उदै संजोग । बालक कौ संग्रहनी रोग ।
 उपज्यौ औषध कीनी घनी । तऊ न बिथा जाइ सिसुतनी ॥९५॥
 बरस एक दुख देख्यौ बाल । सहज समाधि भई ततकाल ।
 बहुरौ बरस एक लौं भला । पंचासै निकसी सीतला ॥९६॥
 दोहरा
 बिथा सीतला उपसमी, बालक भयौ अरोग ।
 खरगसेन के घरि सुता, भई करम संजोग ॥९७॥
 चौपई
 आठ बरस कौ हूओ बाल । विद्या पढन गयौ चटसाल ।
 गुर पांडे सौं विद्या सिखै । अक्खर बांचै लेखा लिखै ॥९८॥
 बरस एक लौं विद्या पढी । दिन दिन अधिक अधिक मति बढी ।
 विद्या पढि हूओ बितपन्न । संबत सोलह सै बावन्न ॥९९॥
 दोहरा
 खरगसेन बनिज रतन, हीरा मानिक लाल ।

इस अंतर नौ बरस कौ, भयौ बनारसि बाल ॥१००॥
 खैराबाद नगर बसै, तांबी परबत नाम ।
 तासु पुत्र कल्यानमल, एक सुता तस धाम ॥१०१॥
 तासु पुरोहित आइओ, लीनै नाऊ साथ ।
 पुत्र लिखत कल्यान कौ, दियौ सेन के हाथ ॥१०२॥
 करी सगाई पुत्र की, कीनौ तिलक लिलाट ।
 बरस दोइ उपरांत लिखि, लगन ब्याह कौ ठाट ॥१०३॥
 भई सगाई बावनें, पर्यौ त्रेपनें काल ।
 महघा अंन न पाइयै, भयौ जगत बेहाल ॥१०४॥
 चौपई
 गयौ काल बीते दिन घने । संबत सोलह सै चौवने ।
 माघ मास सित-पख बारसी । चले बिवाहन बनारसी ॥१०५॥
 करि बिवाह आए निज धाम । दूजी और सुता अभिराम ।
 खरगसेन के घर अवतरी । तिस दिन वृद्धा नानी मरी ॥१०६॥
 दोहरा
 नानी मरन सुता जनम, पुत्र-बधू आगौन ।
 तीनों कारज एक दिन, भए एक ही भौन ॥१०७॥
 यह संसार बिडम्बना, देखि प्रगट दुख खेद ।
 चतुर चित्त त्यागी भए, मूढ न जानहि भेद ॥१०८॥
 चौपई
 इहि बिधि दोइ मास बीतिया । आयौ दुलिहिनि कौ पीतिया ।
 ताराचंद नाम श्रीमाल । सो ले चलयौ भतीजी नाल ॥१०९॥
 खैराबाद नगर सो गयौ । इहां जौनपुर बीतिक भयौ ।
 बिपदा उदै भई इस बीच । पुर-हाकिम नौवाब किलीच ॥११०॥
 दोहरा
 तिन पकरे सब जौहरी, दिए कोठरी मांहि ।

बड़ी बस्तु मांगै कछु, सो तौ इन पै नांहि ॥१११॥
 एक दिवस तिनि कोप करि, कियौ हुकम उठि भोर ।
 बांधि बांधि सब जौहरी, खड़े किए ज्यों चोर ॥११२॥
 हने कटीले कोररे, कीने मृतक समान ।
 दिए छोड़ तिस बार तिन, आए निज निज थान ॥११३॥
 आइ सबनि कीनौ मतौ, भागि जाहु तजि भौन ।
 निज निज परिग्रह साथ ले, परै काल-मुख कौन ॥११४॥
 चौपई
 यह कहि भिन्न-भिन्न सब भए । फूटि फाटिके चहुं-दिसि गए ।
 खरगसेन लै निज परिवार । आए पच्छिम गंगा-पार ॥११५॥
 नगरी साहिजादपुर नांउ । निकट कड़ा मानिकपुर गांउ ।
 आए साहिजादपुर बीच । बरसै मेघ भई अति कीच ॥११६॥
 निसा अंधेरी बरसा घनी । आइ सराइ बसे गृह धनी ।
 खरगसेन सब परिजन साथ । करहिं रुदन ज्यों दीन अनाथ ॥११७॥
 दोहरा
 पुत्र कलत्र सुता जुगल, अरु संपदा अनूप ।
 भोग अंतराई उदै, भए सकल दुख-रूप ॥११८॥
 चौपई
 इस अवसर तिस पुर थानिया । करमचंद माहुर बानिया ।
 तिन अपनौं घर खाली कियौ । आपु निवास और घर लियौ ॥११९॥
 भई बितीत रेंनि इक जाम । टेरे खरगसेन कौ नाम ।
 टेरत बूझत आयौ तहां । खरगसेनजी बैठे जहां ॥१२०॥
 राम-राम करि बैठ्यौ पास । बोल्यौ तुम साहब मैं दास ।
 चलहु कृपा करि मेरे संग । मैं सेवक तुम चढौ तुरंग ॥१२१॥
 जथा-जोग है डेरा एक । चलिए तहां न कीजै टेक ।
 आए हित सौं तासु निकेत । खरगसेन परिवार समेत ॥१२२॥

बैठे सुख सौं करि विश्राम । देख्यौ अति विचित्र सो धाम ।
 कोरे कलस धरे बहु माट । चादरि सोरि तुलाई खाट ॥१२३॥
 भरयौ अंन सौं कोठा एक । भख्य पदारथ और अनेक ।
 सकल बस्तु पूरन करि गेह । तिन दीनों करि बहुत सनेह ॥१२४॥
 खरगसेन हठ कीनौ महा । चरन पकरि तिन कीनी हहा ।
 अति आग्रह करि दीनौ सर्व । बिनय बहुत कीनी तजि गर्व ॥१२५॥
 दोहरा
 घन बरसै पावस समै, जिन दीनौ निज भौन ।
 ता की महिमा की कथा, मुख सौं बरनै कौन ॥१२६॥
 चौपई
 खरगसेन तहां सुख सौं रहै । दसा बिचारि कबीसुर कहै ।
 वह दुख दियौ नवाब किलीच । यह सुख साहिजादपुर बीच ॥१२७॥
 एक दिष्टि बहु अंतर होइ । एक दिष्टि सुख दुख सम दोइ ।
 जो दुख देखै सो सुख लहै । सुख भुंजै सोई दुख सहै ॥१२८॥
 दोहरा
 सुख मैं मानै मैं सुखी, दुख मैं दुखमय होइ ।
 मूढ पुरुष की दिष्टि मैं, दीसै सुख दुख दोइ ॥१२९॥
 ग्यानी संपति विपति मैं, रहै एक-सी भांति ।
 ज्यों रबि ऊगत आथवत, तजै न राती कांति ॥१३०॥
 करमचंद माहुर बनिक, खरगसेन श्रीमाल ।
 भए मित्र दोऊ पुरुष, रहैं रयनि दिन नाल ॥१३१॥
 इहि बिधि कीनौ मास दस, साहिजादपुर बास ।
 फिर उठि चले प्रयागपुर, बसै त्रिबेणी पास ॥१३२॥
 चौपई
 बसै प्रयाग त्रिबेणी पास । जा कौ नांउ इलाहाबास ।
 तहां दानि वसुधा-पुरहूत । अकबर पातिसाह कौ पूत ॥१३३॥

खरगसेन तहां कीनौ गौन । रोजगार कारन तजि भान ।
 बनारसी बालक घरि रह्यौ । कौड़ी बेच बनिज तिन गह्यौ ॥ १३४ ॥
 एक टका द्वै टका कमाइ । काहू की ना धरै तमाइ ।
 जोरै नफा एकठा करै । लै दादी के आगें धरै ॥ १३५ ॥
 दोहरा
 दादी बांटे सीरनी, लाडू नुकती नित्त ।
 प्रथम कमाई पुत्र की, सती अऊत निमित्त ॥ १३६ ॥
 चौपई
 दादी मानै सती अऊत । जानै तिन दीनौ यह पूत ।
 देख सुपिन करै जब सैन । जागै कहै पितर के बैन ॥ १३७ ॥
 तासु बिचार करै दिन राति । ऐसी मूढ जीव की जाति ।
 कहत न बनै कहै का कोइ । जैसी मति तैसी गति होइ ॥ १३८ ॥
 दोहरा
 मास तीनि औरौ गए, बीते तेरह मास ।
 चीठी आई सेन की, करहु फतेपुर बास ॥ १३९ ॥
 डोली द्वै भाड़ै करी, कीनै च्यारि मजूर ।
 सहित कुटुंब बनारसी, आए फतेपुर ॥ १४० ॥
 चौपई
 फतेपुर में आए तहां । ओसवाल के घर हैं जहां ।
 बासू साह अध्यातम जान । बसै बहुत तिन्ह की संतान ॥ १४१ ॥
 बासू-पुत्र भगौतीदास । तिन दीनौ तिन्ह कौ आवास ।
 तिस मंदिर में कीनौ बास । सहित कुटुंब बनारसिदास ॥ १४२ ॥
 दोहरा
 सुख समाधि सौं दिन गए, करत सु केलि बिलास ।
 चीठी आई बाप की, चले इलाहाबास ॥ १४३ ॥
 चले प्रयाग बनारसी, रहे फतेपुर लोग ।

पिता-पुत्र दोऊ मिले, आनंदित बिधि जोग ॥ १४४ ॥
 चौपई
 खरगसेन जौहरी उदार । करै जबाहर कौ बेपार ।
 दानि साहिजी की सरकार । लेवा देई रोक-उधार ॥ १४५ ॥
 चारि मास बीते इस भांति । कबहूं दुख कबहूं सुख सांति ।
 फिरि आए फतेपुर गांउ । सकल कुटुंब भयौ इक ठांउ ॥ १४६ ॥
 मास दोइ बीते इस बीच । सुनी आगरे गयौ किलीच ।
 खरगसेन परिवार समेत । फिरि आए आपनै निकेत ॥ १४७ ॥
 जहां तहां सौं सब जौहरी । प्रगटे जथा गुपत भौहरी ।
 संबत सोलह सै छप्पनै । लागे सब कारज आपनै ॥ १४८ ॥
 बरस एक लौं बरती छेम । आए साहिब साहि सलेम ।
 बड़ा साहिजादा जगबंद । अकबर पातिसाहि कौ नंद ॥ १४९ ॥
 आखेटक कोल्हूबन काज । पातिसाहि की भई अवाज ।
 हाकिम इहां जौनपुर थान । लघु किलीच नूरम सुलतान ॥ १५० ॥
 ताहि हुकम अकबर कौ भयौ । सहिजादा कोल्हूबन गयौ ।
 तातैं सो किछ् कर तू जेम । कोल्हूबन नहिं जाय सलेम ॥ १५१ ॥
 एहि बिधि अकबर कौ फुरमान । सीस चढायौ नूरम खान ।
 तब तिन नगर जौनपुर बीच । भयौ गढपती ठानी मीच ॥ १५२ ॥
 जहां तहां रूधी सब बाट । नांउ न चलै गौमती-घाट ।
 पुल दरवाजे दिए कपाट । कीनौ तिन विग्रह कौ ठाठ ॥ १५३ ॥
 राखे बहु पायक असबार । चहु दिसि बैठे चौकीदार ।
 कोट कंगूरेन्ह राखी नाल । पुर में भयौ ऊचलाचाल ॥ १५४ ॥
 करी बहुत गढ संजोवनी । अंन बख्र जल की ढोवनी ।
 जिरह जीन बंदूक अपार । बहु दारू नाना हथियार ॥ १५५ ॥
 खोलि खजाना खरचै दाम । भयौ आपु सनमुख संग्राम ।
 प्रजा-लोग सब ब्याकुल भए । भागे चहू और उठि गए ॥ १५६ ॥

महा नगरि सो भई उजार । अब आई अब आई धार ।
 सब जौहरी मिले इक ठौर । नगर मांहि नर रह्यौ न और ॥१५७॥
 क्या कीजै अब कौन बिचार । मुसकिल भई सहित परिवार ।
 रहे न कुसल न भागे छेम । पकरी साम्प छछंदरि जेम ॥१५८॥
 तब सब मिलि नूरम के पास । गए जाइ कीनी अरदास ।
 नूरम कहै सुनहु रे साहु । भावै इहां रहौ कै जाहु ॥१५९॥
 मेरौ मरन बन्यौ है आइ । मैं क्या तुम कौं कहौं उपाइ ।
 तब सब फिरि आए निज धाम । भागहु जो किछु करहि सो राम ॥१६०॥
 दोहरा
 आपु आप कौं सब भगे, एकहि एक न साथ ।
 कोऊ काहु की सरन, कोऊ कहूं अनाथ ॥१६१॥
 चौपई
 खरगसेन आए तिस ठांड । दूलह साहु गए जिस गांड ।
 लछिमनपुरा गांड के पास । तहां चौधरी लछिमनदास ॥१६२॥
 तिन लै राखे जंगल मांहि । कीनीं कौल बोल दै बांहि ।
 इहि बिधि बीते दिवस छ-सात । सुनी जौनपुर की कुसलात ॥१६३॥
 साहि सलेम गोमती-तीर । आयौ तब पठ्यौ इक मीर ।
 लाला बेग मीर कौ नांड । हवै वकील आयौ तिस ठांड ॥१६४॥
 नरम गरम कहि ठाढ़ौ भयौ । नूरम कौं लिबाइ लै गयौ ।
 जाइ साहि के डारौ पाइ । निरभै कियौ गुनह बकसाइ ॥१६५॥
 जब यह बात सुनी इस भांति । तब सब के मन बरती सांति ।
 फिरि आए निज निज घर लोग । निरभै भए गयौ भय-रोग ॥१६६॥
 खरगसेन अरु दूलह साह । इनहू पकरी घर की राह ।
 सपरिवार आए निज धाम । लागे आप आपने काम ॥१६७॥
 इस अवसर बानारसि बाल । भयौ प्रवांन चतुर्दस साल ।
 पंडित देवदत्त के पास । किछु विद्या तिन करी अभ्यास ॥१६८॥

पढी नाममाला सै दोइ । और अनेकारथ अवलोइ ।
 जोतिस अलंकार लघुकोक । खंडस्फुट सै च्यारि सिलोक ॥१६९॥
 विद्या पढि विद्या मैं रमै । सोलह सै सतावने समै ।
 तजि कुल-कान लोक की लाज । भयौ बनारसि आसिख-बाज ॥१७०॥
 करै आसिखी धरि मन धीर । दरद बंद ज्यौं सेख फकीर ।
 इकटक देखि ध्यान सो धरै । पिता आपने कौ धन हरै ॥१७१॥
 चोरै चूंनी मानिक मनी । आनै पान मिठाई घनी ।
 भेजै पेसकसी हित पास । आपु गरीब कहावै दास ॥१७२॥
 इस अंतर चौ मास बितीत । आई हिम-रितु ब्यापी सीत ।
 खरतर अभैधरम उबझाइ । दोइ सिष्य जुत प्रकटे आइ ॥१७३॥
 भानचंद मुनि चतुर विशेष । रामचंद बालक गृह-भेष ।
 आए जती जौनपुर मांहि । कुल श्रावक सब आवहिं जांहि ॥१७४॥
 लखि कुल-धरम बनारसि बाल । पिता साथ आयौ पोसाल ।
 भानचंद सौं भयौ सनेह । दिन पोसाल रहै निसि गेह ॥१७५॥
 भानचंद पै विद्या सिखै । पंचसंधि की रचना लिखै ।
 पढै सनातर-बिधि अस्तोन । फुट सिलोक बहु बरन कौन ॥१७६॥
 सामाइक पडिकौना पंथ । छंदकोस सूतबोध गरंथ ।
 इत्यादिक विद्या मुख-पाठ । पढै सुद्ध साधै गुन आठ ॥१७७॥
 कबहू आइ सबद उर धरै । कबहू जाइ आसिखी करै ।
 पोथी एक बनाई नई । मित हजार दोहा चौपई ॥१७८॥
 ता मैं नवरस रचना लिखी । पै बिसेस बरनन आसिखी ।
 ऐसे कुकवि बनारसि भए । मिथ्या ग्रन्थ बनाए नए ॥१७९॥
 दोहरा
 कै पढना कै आसिखी, मगन दुहू रस मांही ।
 खान-पान की सुध नहीं, रोजगार किछु नांहि ॥१८०॥
 चौपई

ऐसी दसा बरस द्वै रही । मात-पिता की सीख न गही ।
करि आसिखी पाठ सब पठे । संबत सोलह सै उनसठे ॥१८१॥

दोहरा

भए पंच-दस बरस के, तिस ऊपर दस मास ।
चले पाउजा करन कौं, कवि बनारसीदास ॥१८२॥

चढि डोली सेवक लिए, भूषन बसन बनाइ ।
खैराबाद नगर विषै, सुख सौं पहुचे आइ ॥१८३॥

चौपई

मास एक जब भयौ बितीत । पौष मास सित-पख रितु सीत ।
पूरब करम उदै संजोग । आकसमात बात कौ रोग ॥१८४॥

दोहरा

भयौ बनारसिदास-तनु, कुष्ठ-रूप सरबंग ।
हाड हाड उपजी बिथा, केस रोम भुव-भंग ॥१८५॥

बिस्फोटक अगनित भए, हस्त चरन चौरंग ।
कोऊ नर साला ससुर, भोजन करै न संग ॥१८६॥

ऐसी असुभ दसा भई, निकट न आवै कोइ ।
सासू और बिवाहिता, करहिं सेव तिय दोइ ॥१८७॥

जल-भोजन की लहि सुध, दैहि आनि मुख मांहि ।
ओखद लावहिं अंग मै, नाक मूदि उठि जांहि ॥१८८॥

चौपई

इस अवसर नर नापित कोइ । ओखद-पुरी खबावै सोइ ।
चने अलूनै भोजन दोइ । पैसा टका किछु नहि लेइ ॥१८९॥

चारि मास बीते इस भांति । तब किछु बिथा भई उपसांति ।
मास दोइ औरौ चलि गए । तब बनारसी नीके भए ॥१९०॥

दोहरा

न्हाइ धोइ ठाढे भए, दै नाऊ कौं दान ।

हाथ जोडि बिनती करी, तू मुझ मित्र समान ॥१९१॥

नापित भयौ प्रसंन अति, गयौ आपने धाम ।

दिन दस खैराबाद में, कियौ और बिसराम ॥१९२॥

फिरि आए डोली चढे, नगर जौनपुर मांहि ।

सासु ससुर अपनी सुता, गौने भेजी नांहि ॥१९३॥

आइ पिता के पद गहे, मां रोई उर ठोकि ।

जैसे चिरी कुरीज की, त्यों सुत-दसा बिलोकि ॥१९४॥

खरगसेन लज्जित भए, कुबचन कहे अनेक ।

रोए बहुत बनारसी, रहे चकित छिन एक ॥१९५॥

दिन दस बीस परे दुखी, बहुरि गए पोसाल ।

कै पढना कै आसिखी, पकरी पहिली चाल ॥१९६॥

चौपई

मासि चारि ऐसी बिधि भए । खरगसेन पटनै उठि गए ।

फिरि बनारसी खैराबाद । आए मुख लज्जित सबिषाद ॥१९७॥

मास एक फिरि दूजी बार । घर में रहें न गए बजार ।

फिरि उठि चले नारि लै संग । एक सुडोली एक तुरंग ॥१९८॥

आए नगर जौनपुर फेरि । कुल कुटंब सब बैठे घेरि ।

गुरुजन लोग दैहि उपदेस । आसिख-बाज सुनें दरबेस ॥१९९॥

बहुत पढें बांभन अरु भाट । बनिक-पुत्र तौ बैठे हाट ।

बहुत पढें सो मांगै भीख । मानहु पूत बड़े की सीख ॥२००॥

दोहरा

इत्यादिक स्वारथ बचन, कहे सबनि बहु भांति ।

मानै नहीं बनारसी, रह्यौ सहज रस मांति ॥२०१॥

चौपई

फिरि पोसाल भान पै पढे । आसिख-बाजी दिन दिन बढे ।

कोऊ कह्यौ न मानै कोइ । जैसी गति तैसी मति होइ ॥२०२॥

कर्माधीन बनारसि रमै । आयौ संबत साठा समै ।
 साठै संबत एती बात । भई जु कछु कहीं बिख्यात ॥२०३॥
 साठै करि पटनें सौं गौन । खरगसेन आए निज भौन ।
 साठै ब्याही बेटी बड़ी । बितरी पहिली संपति गड़ी ॥२०४॥
 बनारसी कैं बेटी हुई । दिवस छ-सात मांहि सो मुई ।
 जहमति परे बनारसिदास । कीनै लंघन बीस उपास ॥२०५॥
 लागी छुधा पुकारै सोइ । गुरुजन पथ्य देइ नहि कोइ ।
 तब मांगै देखन कौं रोइ । आध सेर की पूरी दोइ ॥२०६॥
 खाट हेठ ल धरी दुराइ । सो बनारसी भखी चुराइ ।
 वाही पथ सौं नीकौ भयौ । देख्यौ लोगनि कौतुक नयौ ॥२०७॥
 साठै संबत करि दिढ हियौ । खरगसेन इक सौदा लियौ ।
 ता में भए सौगुने दाम । चहल पहल हूई निज धाम ॥२०८॥
 यह साठे संबत की कथा । ज्यों देखी मैं बरनी तथा ।
 समै उनसठे सावन बीच । कोऊ संन्यासी नर नीच ॥२०९॥
 आइ मिल्यौ सो आकसमात । कही बनारसि सौं तिन बात ।
 एक मंत्र है मेरे पास । सो बिधि-रूप जपै जो दास ॥२१०॥
 बरस एक लौं साधै नित्त । दिढ प्रतीति आनै निज चित्त ।
 जपै बैठि छरछोभी मांहि । भेद न भाखै किस ही पांहि ॥२११॥
 पूरन होइ मंत्र जिस बार । तिस के फलका कहुं बिचार ।
 प्रात समय आवै गृह-द्वार । पावै एक पड़्या दीनार ॥२१२॥
 बरस एक लौं पावै सोइ । फिरि साधै फिरि ऐसी होइ ।
 यह सब बात बनारसि सुनी । जान्या महापुरुष है गुनी ॥२१३॥
 पकरे पाइ लोभ के लिए । मांगै मंत्र बीनती किए ।
 तब तिन दीनौं मंत्र सिखाइ । अक्खर कागद मांहि लिखाइ ॥२१४॥
 वह प्रदेस उठि गयौ स्वतंत्र । सठ बनारसी साधै मंत्र ।
 बरस एक लौं कीनौ खेद । दीनौं नांहि और कौं भेद ॥२१५॥

बरस एक जब पूरा भया । तब बनारसी द्वारै गया ।
 नीची दिष्टि बिलोकै धरा । कहुं दीनार न पावै परा ॥२१६॥
 फिरि दूजै दिन आयौ द्वार । सुपने नहि देखै दीनार ।
 ब्याकुल भयौ लोभ के काज । चिंता बढी न भावै नाज ॥२१७॥
 कही भान सौं मन की दुधा । तिनि जब कही बात यह मुधा ।
 तब बनारसी जानी सही । चिंता गई छुधा लहलही ॥२१८॥
 जोगी एक मिल्यौ तिस आइ । बनारसी दियौ भौंदाइ ।
 दीनी एक संखोली हाथ । पूजा की सामग्री साथ ॥२१९॥
 कहै सदासिव मूरति एह । पूजै सो पावै सिव-गेह ।
 तब बनारसी सीस चढाइ । लीनी नित पूजै मन लाइ ॥२२०॥
 ठानि सनानि भगति चित धरै । अष्ट-प्रकारी पूजा करै ।
 सिव सिव नाम जपै सौ बार । आठ अधिक मन हरख अपार ॥२२१॥
 दोहरा
 पूजै तब भोजन करै, अनपूजै पछिताइ ।
 तासु दंड अगिले दिवस, रूखा भोजन खाइ ॥२२२॥
 ऐसी बिधि बहु दिन गए, करत गुपत सिव-पूज ।
 आयौ संबत इकसठा, चैत मास सित दूज ॥२२३॥
 साहिब साहि सलीम कौ, हीरानंद मुकीम ।
 ओसवाल कुल जाँहरी, बनिक बित्त की सीम ॥२२४॥
 तिनि प्रयागपुर नगर सौं, कीनौ उद्दम सार ।
 संघ चलायौ सिखिर कौं, उतर्यौ गंगा-पार ॥२२५॥
 ठौर ठौर पत्री दई, भई खबर जित-तित्त ।
 चीठी आई सेन कौं, आवहु जात निमित्त ॥२२६॥
 खरगसेन तब उठि चले, ह्वै तुरंग असबार ।
 जाइ नंदजी कौं मिले, तजि कुटंब घरबार ॥२२७॥
 चौपई

खरगसेन जात्रा कौ गए । बानारसी निरंकुस भए ।
 करै कलह माता सौं नित्त । पारस जिन की जात निमित्त ॥२२८॥
 दही दूध घृत चावल चने । तेल तंबोल पहुप अनगने ।
 इतनी बस्तु तजी ततकाल । पन लीनौ कीनौ हठ बाल ॥२२९॥
 दोहरा
 चैत महीने पन लियौ, बीते मास छ-सात ।
 आई पून्यौ कातिकी, चलै लोग सब जात ॥२३०॥
 चले सिवमती न्हान कौं, जैनी पूजन पास ।
 तिन्ह के साथ बनारसी, चले बनारसिदास ॥२३१॥
 कासी नगरी मैं गए, प्रथम नहाए गंग ।
 पूजा पास सुपास की, कीनी धरि मन रंग ॥२३२॥
 जे जे पन की बस्तु सब, ते ते मोल मंगाइ ।
 नेवज ज्यौं आगें धरै, पूजै प्रभु के पाइ ॥२३३॥
 दिन दस रहे बनारसी, नगर बनारस मांहि ।
 पूजा कारन द्योहरे, नित प्रभात उठि जांहि ॥२३४॥
 एहि बिधि पूजा पास की, कीनी भगति समेत ।
 फिरि आए घर आपनै, लिए संखोली सेत ॥२३५॥
 पूजा संख महेस की, करकै तौ किछु खांहि ।
 देस विदेस इहां उहां, कबहू भूली नांहि ॥२३६॥
 सोरठा
 संख-रूप सिवदेव, महा-संख बानारसी ।
 दोऊ मिले अबेव, साहिब सेवक एक-से ॥२३७॥
 दोहरा
 इस ही बीचि उरे परे, खरगसेन के भौन ।
 भयौ एक अलपायु सुत, ताहि बखानै कौन ॥२३८॥
 चौपई

संबत सोलह सै इकसठे । आए लोग संघ सौं नठे ।
 केई उबरे केई मुए । केई महा जहमती हुए ॥२३९॥
 खरगसेन पटनें मैं आइ । जहमति परे महा दुख पाइ ।
 उपजी बिथा उदरम रोग । फिरि उपसमी आउबल जोग ॥२४०॥
 संघ साथ आए निज धाम । नंद जौनपुर कियौ मुकाम ।
 खरगसेन दुख पायौ बाट । घरम आइ परे फिरि खाट ॥२४१॥
 हीरानंद लोग मनुहारि । रहे जौनपुर मैं दिन चारि ।
 पंचम दिवस पार के बाग । छट्टे दिन उठि चले प्रयाग ॥२४२॥
 दोहरा
 संघ फूटि चहुं दिसि गयौ, आप आप कौ होइ ।
 नदी नांव संजोग ज्यौं, बिछुरि मिलै नहिं कोइ ॥२४३॥
 चौपई
 इहि बिधि दिवस कैकु चलि गए । खरगसेनजी नीके भए ।
 सुख समाधि बीते दिन घनें । बीचि बीचि दुख जांहि न गनें ॥२४४॥
 दोहरा
 इस अवसर सुत अवतर्यौ, बानारसि के गेह ।
 भव पूरन करि मरि गयौ, तजि दुल्लभ नर-देह ॥२४५॥
 चौपई
 संबत सोलह स बासठा । आयौ कातिक पावस नठा ।
 छत्रपति अकबर साहि जलाल । नगर आगरे कीनों काल ॥२४६॥
 आई खबर जौनपुर मांह । प्रजा अनाथ भई बिनु नाह ।
 पुरजन लोग भए भय-भीत । हिरद ब्याकुलता मुख पीत ॥२४७॥
 दोहरा
 अकसमात बानारसी, सुनि अकबर कौ काल ।
 सीढी परि बठ्यौ हुतो, भयौ भरम चित्त चाल ॥२४८॥
 आइ तवाला गिरि पर्यौ, सक्यौ न आपा राखि ।

फूटि भाल लोहू चलयौ, कह्यौ देव मुख भाखि ॥२४९॥
 लगी चोट पाखान की, भयौ गृहांगन लाल ।
 हाइ हाइ सब करि उठे, मात-तात बेहाल ॥२५०॥
 चौपई
 गोद उठाय माइ नैं लियौ । अंबर जारि घाउ में दियौ ।
 खाट बिछाइ सुबायौ बाल । माता रुदन करै असराल ॥२५१॥
 इस ही बीच नगर में सोर । भयौ उदंगल चारिहु ओर ।
 घर-घर दर-दर दिए कपाट । हटवानी नहिं बैठे हाट ॥२५२॥
 भले बख्र अरु भूसन भले । ते सब गाड़े धरती तले ।
 हंडवाई गाड़ी कहुं और । नगदी माल निभरमी ठौर ॥२५३॥
 घर-घर सबनि बिसाहे सख्र । लोगन्ह पहिरे मोटे बख्र ।
 ओढे कंबल अथवा खेस । नारिन्ह पहिरे मोटे बेस ॥२५४॥
 ऊंच नीच कोउ न पहिचान । धनी दरिद्री भए समान ।
 चोरि धारि दीसै कहुं नांहि । यौं ही अपभय लोग डरांहि ॥२५५॥
 दोहरा
 धूम-धाम दिन दस रही, बहुरौ बरती सांति ।
 चीठी आई सबनिक, समाचार इस भांति ॥२५६॥
 प्रथम पातिसाही करी, बावन बरस जलाल ।
 अब सोलह सै बासठे, कातिक हूओ काल ॥२५७॥
 अकबर कौ नंदन बड़ौ, साहिब साहि सलेम ।
 नगर आगरे में तखत, बैठौ अकबर जेम ॥२५८॥
 नांउ धरायौ नूरदीं, जहांगीर सुलतान ।
 फिरि दुहाई मुलक मैं, बरती जहं तहं आन ॥२५९॥
 इहि बिधि चीठी मैं लिखी, आई घर-घर बार ।
 फिरि दुहाई जौनपुर, भयौ सु जय-जय-कार ॥२६०॥
 चौपई

खरगसेन के घर आनंद । मंगल भयौ गयौ दुख-दंद ।
 बानारसी कियौ असनान । कीजै उत्सव दीजै दान ॥२६१॥
 एक दिवस बानारसिदास । एकाकी ऊपर आवास ।
 बैठ्यौ मन में चिंतै एम । मैं सिव-पूजा कीनी केम ॥२६२॥
 जब मैं गिर्यौं पर्यौं मुरछाइ । तब सिव किछु न करी सहाइ ।
 यहु बिचारि सिव-पूजा तजी । लखी प्रगट सेवा मैं कजी ॥२६३॥
 तिस दिन सौं पूजा न सुहाइ । सिव-संखोली धरी उठाइ ।
 एक दिवस मित्रन्ह के साथ । नौकृत पोथी लीनी हाथ ॥२६४॥
 नदी गोमती के बिच आइ । पुल के ऊपरि बैठे जाइ ।
 बांचे सब पोथी के बोल । तब मन मैं यहु उठी कलोल ॥२६५॥
 एक झूठ जो बोलै कोइ । नरक जाइ दुख देखै सोइ ।
 मैं तो कलपित बचन अनेक । कहे झूठ सब साचु न एक ॥२६६॥
 कैसैं बनै हमारी बात । भई बुद्धि यह आकसमात ।
 यहु कहि देखन लाग्यौ नदी । पोथी डार दई ज्यौं रदी ॥२६७॥
 हाइ-हाइ करि बोले मीत । नदी अथाह महा-भय-भीत ।
 ता मैं फैलि गए सब पत्र । फिरि कहु कौन करै एकत्र ॥२६८॥
 घरी द्वक पछितानैं मित्र । कहैं कर्म की चाल विचित्र ।
 यहु कहिकैं सब न्यारे भए । बनारसी आपुन घर गए ॥२६९॥
 खरगसेन सुनि यहु बिरतंत । हूए मन मैं हरषितवंत ।
 सुत के मन ऐसी मति जगै । घर की नांउ रही-सी लगै ॥२७०॥
 दोहरा
 तिस दिन सौं बानारसी, करै धरम की चाह ।
 तजी आसिखी-फासिखी, पकरी कुल की राह ॥२७१॥
 कहैं दोष कोउ न तजै, तजै अवस्था पाइ ।
 जैसैं बालक की दसा, तरुन भए मिटि जाइ ॥२७२॥
 उदै होत सुभ करम के, भई असुभ की हानि ।

तातैं तुरित बनारसी, गही धरम की बानि ॥२७३॥
 चौपई
 नित उठि प्रात जाइ जिन-भौन । दरसनु बिनु न करै दंतौन ।
 चौदह नेम बिरति उच्चरै । सामाइक पड़िकौना करै ॥२७४॥
 हरी जाति राखी परवांन । जावजीव बैंगन-पचखान ।
 पूजा-बिधि साधै दिन आठ । पढ़ै बीनती पद मुख-पाठ ॥२७५॥
 दोहरा
 इहि बिधि जैन-धरम कथा, कहै सुनै दिन रात ।
 होनहार कोउ न लखै, अलख जीव की जात ॥२७६॥
 तब अपजसी बनारसी, अब जस भयौ विख्यात ।
 आयौ संबत चौसठा, कहौं तहां की बात ॥२७७॥
 खरगसेन श्रीमाल कैं, हुती सुता द्वै ठौर ।
 एक बियाही जौनपुर, दुतिय कुमारी और ॥२७८॥
 सोऊ ब्याही चौसठे, संबत फागुन मास ।
 गई पाडलीपुर विषैं, करि चिंता-दुख-नास ॥२७९॥
 बानारसि के दूसरौ, भयौ और सुत कीर ।
 दिवस कैकु मैं उड़ि गयौ, तजि पिंजरा सरिर ॥२८०॥
 चौपई
 कबहूँ दुख कबहूँ सुख सांति । तीनि बरस बीते इस भांति ।
 लच्छन भले पुत्र के लखे । खरगसेन मन मांहि हरखे ॥२८१॥
 संबत सोलह सै सतसठा । घर कौ माल कियौ एकठा ।
 खुला जवाहर और जडाउ । कागद मांहि लिख्यौ सब भाउ ॥२८२॥
 द्वै पुहची द्वै मुद्रा बनी । चौबिस मानिक चौतिस मनी ।
 नौ नीले पन्ने दस-दून । चारि गांठि चूनी परचून ॥२८३॥
 एती बस्तु जवाहर-रूप । घृत मन बीस तेल द्वै कूप ।
 लिए जौनपुर होइ दुकूल । मुद्रा द्वै सत लागी मूल ॥२८४॥

कछु घर के कछु पर के दाम । रोक उधार चलायौ काम ।
 जब सब सौंज भई तैयार । खरगसेन तब कियौ बिचार ॥२८५॥
 सुत बनारसी लियौ बुलाय । ता सौं बात कही समुझाय ।
 लेहु साथ यहु सौंज समस्त । जाइ आगरे बेचहु बस्त ॥२८६॥
 अब गृह-भार कंध तुम लेहु । सब कुटंब कौ रोटी देहु ।
 यहु कहि तिलक कियौ निज हाथ । सब सामग्री दीनी साथ ॥२८७॥
 दोहरा
 गाड़ी भार लदाइकै, रतन जतन सौं पास ।
 राखे निज कच्छा विषैं, चले बनारसिदास ॥२८८॥
 मिली साथ गाड़ी बहुत, पांच कोस नित जांहि ।
 क्रम-क्रम पंथ उलंघकरि, गए इटाए मांहि ॥२८९॥
 नगर इटाए के निकट, करि गाड़िन्ह कौ घेर ।
 उतरे लोग उजार मैं, हूई संध्या-बेर ॥२९०॥
 घन घमंडि आयौ बहुत, बरसन लाग्यौ मेह ।
 भाजन लागे लोग सब, कहां पाइए गेह ॥२९१॥
 सौरि उठाइ बनारसी, भए पयादे पाउ ।
 आए बीचि सराइ मैं, उतरे द्वै उंबराउ ॥२९२॥
 भई भीर बाजार मैं, खाली कोउ न हाट ।
 कहुं ठौर नहिं पाइए, घर-घर दिए कपाट ॥२९३॥
 फिरत-फिरत फावा भए, बैठन कहै न कोइ ।
 तलै कीच सौं पग भरे, ऊपर बरसै तोइ ॥२९४॥
 अंधकार रजनी समै, हिम रितु अगहन मास ।
 नारि एक बैठन कह्यौ, पुरुष उठ्यौ लै बांस ॥२९५॥
 तिनि उठाइ दीनैं बहुरि, आए गोपुर पार ।
 तहां झौंपरी तनक-सी, बैठे चौकीदार ॥२९६॥
 आए तहां बनारसी, अरु श्रावक द्वै साथ ।

ते बूझैं तुम कौन हौ, दुःखित दीन अनाथ ॥२९७॥
 तिन सौं कहै बनारसी, हम ब्यौपारी लोग ।
 बिना ठौर व्याकुल भए, फिरैं करम संजोग ॥२९८॥
 चौपई
 तब तिनक चित उपजी दया । कहैं इहां बैठी करि मया ।
 हम सकार अपने घर जांहि । तुम निसि बसौ झौंपरी मांहि ॥२९९॥
 औरौं सुनौ हमारी बात । सरियति खबरि भए परभात ।
 बिनु तहकीक जान नहि देहि । तब बकसीस देहु सो लेहि ॥३००॥
 मानी बात बनारसि ताम । बैठे तहं पायौ विश्राम ।
 जल मंगाइकै धोए पाउ । भीजे बखन्ह दीनी बाउ ॥३०१॥
 त्रिन बिछाइ सोए तिस ठौर । पुरुष एक जोरावर और ।
 आयौ कहै इहां तुम कौन । यह झौंपरी हमारौ भौन ॥३०२॥
 सैन करौं मैं खाट बिछाइ । तुम किस ठाहर उतरे आइ ।
 कै तौ तुम अब ही उठि जाहु । कै तौ मेरी चाबुक खाहु ॥३०३॥
 तब बनारसी ह्वै हलबले । बरसत मेहु बहुरि उठि चले ।
 उनि दयाल होइ पकरी बांह । फिरि बैठाए छाया मांह ॥३०४॥
 दीनौ एक पुरानो टाट । ऊपर आनि बिछाई खाट ।
 कहै टाट पर कीजै सैन । मुझे खाट बिनु परै न चैन ॥३०५॥
 एवम् अस्तु बानारसि कहै । जैसी जाहि परै सो सहै ।
 जैसा कातै तैसा बुनै । जैसा बोवै तैसा लुनै ॥३०६॥
 पुरुष खाट पर सोया भले । तीनौ जनें खाट के तले ।
 सोए रजनी भई बितीत । ओढी सौरि न ब्यापी सीत ॥३०७॥
 भयौ प्रात आए फिरि तहां । गाड़ी सब उतरी ही जहां ।
 बरसा गई भई सुख सांति । फिरि उठि चले नित्य की भांति ॥३०८॥
 आए नगर आगरे बीच । तिस दिन फिरि बरसा अरु कीच ।
 कपरा तेल घीउ धरि पार । आपु छरे आए उर पार ॥३०९॥

मन चिंतवै बनारसिदास । किस दिसि जांहि कहां किस पास ।
 सोचि सोचि यह कीनौ ठीक । मोतीकटका कियौ रफीक ॥३१०॥
 तहां चांपसी के घर पास । लघु बहनेऊ बंदीदास ।
 तिस के डेरै जाइ तुरंत । सुनिए भला सगा अरु संत ॥३११॥
 यह बिचारि आए तिस पांहि । बहनेऊ के डेरे मांहि ।
 हित सौं बूझै बंदीदास । कपरा घीउ तेल किस पास ॥३१२॥
 तब बनारसी बोलै खरा । उधरन की कोठी मौं धरा ।
 दिवस कैकु जब बीते और । डेरा जुदा लिया इक ठौर ॥३१३॥
 पट-गठरी राखी तिस मांहि । नित्य नखासे आवहि जांहि ।
 बख्र बेचि जब लेखा किया । ब्याज-मूर दै टोटा दिया ॥३१४॥
 एक दिवस बानारसिदास । गए पार उधरन के पास ।
 बेचा घीऊ तेल सब झारि । बढती नफा रुपैया च्यारि ॥३१५॥
 हुंडी आई दीनै दाम । बात उहां की जानै राम ।
 बेंचि खोंचि आए उर पार । भए जबाहर बेंचन-हार ॥३१६॥
 देहिं ताहि जो मांगै कोइ । साधु कुसाधु न देखै टोइ ।
 कोऊ बस्तु कहूं लै जोइ । कोऊ लेइ गिरौं धरि खाइ ॥३१७॥
 नगर आगरे कौ ब्यौपार । मूल न जानै मूढ गंवार ।
 आयौ उदै असुभ कौ जोर । घटती होत चली चहु ओर ॥३१८॥
 दोहरा
 नारे मांहि इजार के, बंध्यौ हुतौ दुल म्यान ।
 नारा टूट्यौ गिरि पर्यौ, भयौ प्रथम यह ग्यान ॥३१९॥
 खुलौ जबहार जो हुतौ, सो सब थौ उस मांहि ।
 लगी चोट गुपती सही, कही न किस ही पांहि ॥३२०॥
 मानिक नारे के पले, बांध्यौ साटि उचाटि ।
 धरी इजार अलंगनी, मूसा लै गयौ काटि ॥३२१॥
 पहुंची दोइ जडाउ की, बेंची गाहक पांहि ।

दाम करोरी लेइ रह्यौ, परि देवाले मांहि ॥३२२॥
 मुद्रा एक जड़ाउ की, ऐसैं डारी खोइ ।
 गांठि देत खाली परी, गिरी न पाई सोइ ॥३२३॥
 रेज-परेजी बस्तु कछु, बुगचा बागे दोइ ।
 हंडवाई घर मैं रही, और बिसाति न कोइ ॥३२४॥
 चौपई
 इहि बिधि उदै भयौ जब पाप । हलहलाइकै आई ताप ।
 तब बनारसी जहमति परे । लंघन दस निकोररे करे ॥३२५॥
 फिर पथ लीनों नीके भए । मास एक बाजार न गए ।
 खरगसेन की चीठी घनी । आवहिं पै न देइ आपनी ॥३२६॥
 दोहरा
 उत्तमचंद्र जबाहरी, दूलह कौ लघु पूत ।
 सो बनारसी का बड़ा, बहनेऊ अरिभूत ॥३२७॥
 तिनि अपने घर कौ दिए, समाचार लिखि लेख ।
 पूंजी खोइ बनारसी, भए भिखारी भेख ॥३२८॥
 उहां जौनपुर मैं सुनी, खरगसेन यह बात ।
 हाइ-हाइ करि आइ घर, कियौ बहुत उतपात ॥३२९॥
 कलह करी निज नारि सौं, कही बात दुख रोइ ।
 हम तौ प्रथम कही हुती, सुत आवै घर खोइ ॥३३०॥
 कहा हमारा सब थया, भया भिखारी पूत ।
 पूंजी खोई बेहया, गया बनज का सूत ॥३३१॥
 भए निरास उसास भरि, करि घर मैं बकबाद ।
 सुत बनारसी की बहू, पठई खैराबाद ॥३३२॥
 ऐसी बीती जौनपुर, इहां आगरे मांहि ।
 घर की बस्तु बनारसी, बेंचि बेंचि सब खांहि ॥३३३॥
 लटा-कुटा जो किछु हुतौ, सो सब खायौ झारि ।

हंडवाई खाई सकल, रहे टका द्वै-चारि ॥३३४॥
 तब घर मैं बैठे रहैं, जांहि न हाट बाजार ।
 मधुमालति मिरगावती, पोथी दोइ उदार ॥३३५॥
 ते बांचहिं रजनी समै, आवहिं नर दस बीस ।
 गावहिं अरु बातें करहिं, नित उठि देंहि असीस ॥३३६॥
 सो सामा घर मैं नहीं, जो प्रभात उठि खाइ ।
 एक कचौरीबाल नर, कथा सुनै नित आइ ॥३३७॥
 वाकी हाट उधार करि, लेंहि कचौरी सेर ।
 यह प्रासुक भोजन करहिं, नित उठि सांझ सबेर ॥३३८॥
 कबहू आवहिं हाट मंहि, कबहू डेरा मांहि ।
 दसा न काहू सौं कहैं, करज कचौरी खांहि ॥३३९॥
 एक दिवस बनारसी, समै पाइ एकंत ।
 कहै कचौरीबाल सौं, गुपत गेह-बिरतंत ॥३४०॥
 तुम उधार दीनौ बहुत, आगै अब जिनि देहु ।
 मेरे पास किछु नहिं, दाम कहां सौं लेहु ॥३४१॥
 कहै कचौरीबाल नर, बीस रुपैया खाहु ।
 तुम सौं कोउ न कछु कहै, जहं भावै तहं जाहु ॥३४२॥
 तब चुप भयौ बनारसी, कोउ न जानै बात ।
 कथा कहै बैठौ रहै, बीते मास छ-सात ॥३४३॥
 कहीं एक दिन की कथा, तांबी ताराचंद्र ।
 ससुर बनारसिदास कौ, परबत कौ फरजंद ॥३४४॥
 आयौ रजनी के समै, बनारसि के भौन ।
 जब लौं सब बैठे रहे, तब लौं पकरी मौन ॥३४५॥
 जब सब लोग बिदा भए, गए आपने गेह ।
 तब बनारसी सौं कियौ, ताराचंद्र सनेह ॥३४६॥
 करि सनेह बिनती करी, तुम नेउते परभात ।

कालि उहां भोजन करौ, आवस्सिक यह बात ॥३४७॥
 चौपई
 यह कहि निसि अपने घर गयौ । फिरि आयौ प्रभात जब भयौ ।
 कहै बनारसि सौं तब सोइ । उहां प्रभात रसोई होइ ॥३४८॥
 तातैं अब चलिए इस बार । भोजन करि आवहु बाजार ।
 ताराचंद कियौ छल एह । बानारसी गयौ तिस गेह ॥३४९॥
 भेज्यौ एक आदमी कोइ । लटा-कुटा ल आयौ सोइ ।
 घर का भाड़ा दिया चुकाइ । पकरे बानारसि के पाइ ॥३५०॥
 कहै बिनै सौं तारा साहु । इस घर रहौ उहां जिन जाहु ।
 हठ करि राखे डेरा मांहि । तहां बनारसि रोटी खांहि ॥३५१॥
 इहि बिधि मास दोइ जब गए । धरमदास के साझी भए ।
 जसू अमरसी भाई दोइ । ओसवाल दिलवाली सोइ ॥३५२॥
 करहिं जबाहर बनज बहूत । धरमदास लघु बंधु कपूत ।
 कुबिसन करै कुसंगति जाइ । खोवै दाम अमल बहु खाइ ॥३५३॥
 यह लखि कियौ सिर कौ संच । दी पूंजी मुद्रा सै पंच ।
 धरमदास बानारसि यार । दोऊ सीर करहिं ब्यौपार ॥३५४॥
 दोऊ फिरैं आगरे मांझ । करहिं गस्त घर आवहिं सांझ ।
 ल्यावहिं चूनी मानिक मनी । बेंचहिं बहुरि खरीदहिं घनी ॥३५५॥
 लिखहिं रोजनामा खतिआइ । नामी भए लोग पतिआइ ।
 बेंचहिं लेंहिं चलावहिं काम । दिए कचौरीवाले दाम ॥३५६॥
 भए रुपैया चौदह ठीक । सब चुकाइ दीनै तहकीक ।
 तीनि बार करि दीनौं माल । हरषित कियौ कचौरीबाल ॥३५७॥
 दोहरा
 बरस दोइ साझी रहे, फिर मन भयौ विषाद ।
 तब बनारसी की चली, मनसा खैराबाद ॥३५८॥
 एक दिवस बानारसी, गयौ साहु के धाम ।

कहै चलाऊ हम भए, लेहु आपने दाम ॥३५९॥
 चौपई
 जसू साह तब दियौ जुआब । बेचहु थैली कौ असबाब ।
 जब एकठे हौंहि सब थोक । हम कौं दाम देहु तब रोक ॥३६०॥
 तब बनारसी बेची बस्त । दाम एकठे किए समस्त ।
 गनि दीनै मुद्रा सै पंच । बाकी कछु न राखी रंच ॥३६१॥
 दोहरा
 बरस दोइ मैं दोइ सै, अधिके किए कमाइ ।
 बेची बस्तु बजार मैं, बढ़ता गयौ समाइ ॥३६२॥
 सोलह सै सत्तरि समै, लेखा कियौ अचूक ।
 न्यारे भए बनारसी, करि साझा द्वै टूक ॥३६३॥
 चौपई
 जो पाया सो खाया सर्व । बाकी कछु न बांच्या दर्व ।
 करी मसकति गई अकाथ । कौड़ी एक न लागी हाथ ॥३६४॥
 निकसी घौंघी सागर मथा । भई हींगवाले की कथा ।
 लेखा किया रूख-तल बैठि । पूंजी गई गांड़ि मैं पैठि ॥३६५॥
 सो बनारसी की गति भई । फिरि आई दरिद्रता नई ।
 बरस डेढ़ लौं नाचे भले । ह्वै खाली घर कौं उठि चले ॥३६६॥
 एक दिवस फिरि आए हाट । घर सौं चले गली की बाट ।
 सहज दिष्टि कीनी जब नीच । गठरी एक परी पथ बीच ॥३६७॥
 सो बनारसी लई उठाइ । अपने डेरे खाली आइ ।
 मोति आठ और किछु नांहि । देखत खुसी भए मन मांहि ॥३६८॥
 ताइत एक गढायौ नयौ । मोती मेले सम्पुट दयौ ।
 बांध्यौ कटि कीनौ बहु यत्न । जनु पायौ चिंतामनि रत्न ॥३६९॥
 अंतर-धनु राख्यौ निज पास । पूरब चले बनारसिदास ।
 चले चले आए तिस ठांड । खैराबाद नाम जहां गांड ॥३७०॥

कल्ला साहु ससुर के धाम । संध्या आइ कियौ विश्राम ।
 रजनी बनिता पूछै बात । कहौ आगरे की कुसलात ॥३७१॥
 कहै बनारसि माया-बैन । बनिता कहै झूठ सब फैन ।
 तब बनारसी सांची कही । मेरे पास कल्लु नहिं सही ॥३७२॥
 जो कछु दाम कमाए नए । खरच खाइ फिरि खाली भए ।
 नारी कहै सुनौ हो कंत । दुख सुख कौ दाता भगवंत ॥३७३॥
 दोहरा

समै पाइकै दुख भयौ, समौ पाइ सुख होइ ।
 होनहार सो हवै रहै, पाप पुत्र फल दोइ ॥३७४॥

चौपई

कहत सुनत अर्गलपुर बात । रजनी गई भयौ परभात ।
 लहि एकंत कंत के पानि । बीस रुपैया दीए आनि ॥३७५॥
 ए में जोरि धरे थे दाम । आए आज तुम्हारे काम ।
 साहिब चिंत न कीज कोइ । पुरुष जिए तो सब कछु होइ ॥३७६॥
 यह कहि नारि गई मां पास । गुपत बात कीनी परगास ।
 माता काहू सौं जिनि कहौ । निज पुत्री की लज्जा बहौ ॥३७७॥

दोहरा

थोरे दिन मैं लेहु सुधि, तो तुम मा मैं धीय ।

नाहीं तौ दिन कैकु मैं, निकसि जाइगौ पीय ॥३७८॥

चौपई

ऐसा पुरुष लजालू बड़ा । बात न कहै जात है गड़ा ।
 कहै माइ जिनि होइ उदास । द्वै सै मुद्रा मेरे पास ॥३७९॥
 गुपत देउं तेरे कर मांहि । जो वै बहुरि आगरे जांहि ।
 पुत्री कहै धन्य तू माइ । मैं उन कौं निसि बूझा जाइ ॥३८०॥
 रजनी समै मधुर मुख भास । बनिता कहै बनारसि पास ।
 कंत तुम्हारौ कहा बिचार । इहां रहौ कै करौ बिहार ॥३८१॥

बानारसी कहै तिय पांहि । हम तू साथ जौनपुर जांहि ।
 बनिता कहै सुनहु पिय बात । उहां महा बिपदा उतपात ॥३८२॥
 तुम फिर जाहु आगरे मांहि । तुम कौं और ठौर कहूं नांहि ।
 बानारसी कहै सुन तिया । बिनु धन मानुष का धिग जिया ॥३८३॥
 दे धीरज फिरि बोलै बाम । करहु खरीद दैउं मैं दाम ।
 यह कहि दाम आनि गनि दिए । बात गुपत राखी निज हिए ॥३८४॥
 तब बनारसी बहुरौ जगे । एती बात करन कौं लगे ।
 करै खरीद धोवाबैं चीर । दूँहें मोती मानिक हीर ॥३८५॥
 जोरहिं अजितनाथ के छंद । लिखहिं नाममाला भरि बंद ।
 च्यारौं काज करहिं मन लाइ । अपनी अपनी बिरिया पाइ ॥३८६॥
 इहि बिधि च्यारि महीनें गए । च्यारि काज संपूरन भए ।
 करी नाममाला सै दोइ । राखे अजित छंद उर पोइ ॥३८७॥
 कपरा धोइ भयौ तैयार । लियौ मोल मोती कौ हार ।
 अगहन मास सुकल बारसी । चले आगरै बानारसी ॥३८८॥

दोहरा

बहुरौं आए आगरै, फिरिकै दूजी बार ।

तब कटले परबेज के, आनि उतार्यौं भार ॥३८९॥

चौपई

कटले मांहि ससुर की हाट । तहां करहि भोजन कौ ठाठ ।
 रजनी सोबहिं कोठी मांहि । नित उठि प्रात नखासे जांहि ॥३९०॥
 फरि बैठहिं बहु करै उपाइ । मंदा कपरा कछु न बिकाइ ।
 आवहि जाहि करहि अति खेद । नहि समुझै भावी कौ भेद ॥३९१॥

दोहरा

मोती-हार लियौ हुतौ, दै मुद्रा चालीस ।

सौ बेच्यौ सत्तरि उठे, मिले रुपइआ तीस ॥३९२॥

चौपई

तब बनारसी करै बिचार । भला जबाहर का ब्यापार ।
 हुए पौन दूनें इस मांहि । अब सौ बख्ख खरीदहि नांहिं ॥३९३॥
 च्यारि मास लौं कीनौ धंध । नहिं बिकाइ कपरा पग बंध ।
 बैनीदास खोबरा गोत । ता कौ दास नरोत्तम पोत ॥३९४॥
 दोहरा
 सो बनारसी कौ हितू, और बदलिआ थान ।
 रात दिवस क्रीडा करहिं, तीनों मित्र समान ॥३९५॥
 चौपई
 चढि गाड़ी पर तीनों डौल । पूजा हेतु गए भर कौल ।
 कर पूजा फिरि जोरे हाथ । तीनों जनें एक ही साथ ॥३९६॥
 प्रतिमा आगै भाखें एहु । हम कौं नाथ लच्छिमी देहु ।
 जब लच्छिमी देहु तुम तात । तब फिरि करहिं तुम्हारी जात ॥३९७॥
 यह कहिक आए निज गेह । तीनों मित्र भए इक देह ।
 दिन अरु रात एकठे रहैं । आप आपनी बातें कहैं ॥३९८॥
 आयौ फागुन मास बिख्यात । बालचंद की चली बरात ।
 ताराचंद मौठिया गोत । नेमा कौ सुत भयौ उदोत ॥३९९॥
 कही बनारसि सौं तिन बात । तू चलु मेरे साथ बरात ।
 तब अंतर-धन मोती काढि । मुद्रा तीस और द्वै बाढि ॥४००॥
 बेंचि खोंचिकै आनें दाम । कीनौ तब बराति कौ साम ।
 चले बराति बनारसिदास । दूजा मित्र नरोत्तम पास ॥४०१॥
 मुद्रा खरच भए सब तिहां । ह्वै बरात फिरि आए इहां ।
 खैराबादी कपरा झारि । बेच्यौ घटे रुपइया च्यारि ॥४०२॥
 मूल-ब्याज दै फारिक भए । तब सु नरोत्तम के घर गए ।
 भोजन करकै दोऊ यार । बैठे कियौ परस्पर प्यार ॥४०३॥
 दोहरा
 कहै नरोत्तमदास तब, रहौ हमारे गेह ।

भाई सौं क्या भिन्नता, कपटी सौं क्या नेह ॥४०४॥
 चौपई
 तब बनारसी ऊतर भनै । तेरे घर सौं मोहि न बनै ।
 कहै नरोत्तम मेरे भौन । तुम सौं बोलै ऐसा कौन ॥४०५॥
 तब हठ करि राखे घर मांहि । भाई कहै जुदाई नांहि ।
 काहू दिवस नरोत्तमदास । ताराचंद मौठिए पास ॥४०६॥
 बैठे तब उठि बोले साहु । तुम बनारसी पटनें जाहु ।
 यह कहि रासि देइ तिस बार । टीका काढि उतारे पार ॥४०७॥
 आइ पार बूझे दिन भले । तीनि पुरुष गाड़ी चढी चले ।
 सेवक कोउ न लीनौं गैल । तीनों सिरीमाल नर छैल ॥४०८॥
 दोहरा
 प्रथम नरोत्तम कौ ससुर, दुतिय नरोत्तमदास ।
 तीजा पुरुष बनारसी, चौथा कोउ न पास ॥४०९॥
 चौपई
 भाडा किया पिरोजाबाद । साहिजादपुर लौं मरजाद ।
 चले साहिजादेपुर गए । रथ सौं उतरि पयादे भए ॥४१०॥
 रथ का भाडा दिया चुकाइ । सांझि आइकै बसे सराइ ।
 आगै और न भाडा किया । साथ एक लीया बोझिया ॥४११॥
 पहर डेढ रजनी जब गई । तब तहं मकर चांदनी भई ।
 इन के मन आई यह बात । कहहिं चलहु हूवा परभात ॥४१२॥
 तीनों जनें चले ततकाल । दै सिर बोझ बोझिया नाल ।
 चारों भूलि परे पथ मांहि । दच्छिन दिसि जंगल में जांहि ॥४१३॥
 महा बीझ बन आयौ जहां । रोवन लग्यौ बोझिया तहां ।
 बोझ डारि भाग्यौ तिस ठौर । जहां न कोऊ मानुष और ॥४१४॥
 तब तीनिहु मिलि कियौ बिचार । तीनि भाग कीन्हा सब भार ।
 तीनि गांठि बांधी सम भाइ । लीनी तीनिहु जनें उठाइ ॥४१५॥

कबहूँ कांधै कबहूँ सीस । यह विपत्ति दीनी जगदीस ।
 अरध-रात्रि जब भई बितीत । खिन रोवैं खिन गावैं गीत ॥४१६॥
 चले चले आए तिस ठांड । जहां बसै चोरन्ह कौ गांड ।
 बोला पुरुष एक तुम कौन । गए सूखि मुख पकरी मौन ॥४१७॥
 इन्ह परमेसुर की लौ धरी । वह था चोरन्ह का चौधरी ।
 तब बनारसी पढा सिलोक । दी असीस उन दीनी धोक ॥४१८॥
 कहै चौधरी आवहु पास । तुम नारायण मैं तुम्ह दास ।
 आइ बसहु मेरी चौपारि । मोरे तुम्हरे बीच मुरारि ॥४१९॥
 तब तीनों नर आए तहां । दिया चौधरी थानक जहां ।
 तीनों पुरुष भए भय-भीत । हिरदै मांहि कंप मुख पीत ॥४२०॥
 दोहरा
 सूत काढि डोरा बढ्यौ, किए जनेऊ चारि ।
 पहिरे तीनि तिहूँ जने, राख्यौ एक उबारि ॥४२१॥
 माटी लीनी भूमि सौं, पानी लीनी ताल ।
 बिप्र-भेष तीनीं बनैं, टीका कीनीं भाल ॥४२२॥
 चौपई
 पहर दोइ लौं बैठे रहे । भयौ प्रात बादर पहपहे ।
 हय-आरूढ चौधरी-ईस । आयौ साथ और नर बीस ॥४२३॥
 उनि कर जोरि नबायौ सीस । इन उठिकै दीनी आसीस ।
 कह चौधरी पंडित-राइ । आवहु मारग देहुं दिखाइ ॥४२४॥
 पराधीन तीनीं उठि चले । मस्तक तिलक जनेऊ गले ।
 सिर पर तीनिहु लीनी पोट । तीन कोस जंगल की ओट ॥४२५॥
 गयौ चौधरी कियौ निबाह । आई फतेपुर की राह ।
 कहै चौधरी इस मग मांहि । जाहु हमहिं आग्या हम जांहि ॥४२६॥
 फतेपुर इन्ह रूखन तले । चिरं जीव कहि तीनीं चले ।
 कोस दोइ दीसै लखरांड । फिर द्वै कोस फतेपुर गांड ॥४२७॥

आइ फतेपुर लीनी ठौर । दोइ मजूर किए तहां और ।
 बहुरौं त्यागि फतेपुर बास । गए छ कोस इलाहाबास ॥४२८॥
 जाइ सराइ उतारा लिया । गंगा के तट भोजन किया ।
 बानारसी नगर मै गयौ । खरगसेन कौ दरसन भयौ ॥४२९॥
 दौरि पुत्र नैं पकरे पाइ । पिता ताहि लीनौ उर लाइ ।
 पूछै पिता बात एकंत । कह्यौ बनारसि निज बिरतंत ॥४३०॥
 सुत के बचन किए मैं धरे । खाइ पछार भूमि गिरि परे ।
 मूर्छा-गति आई ततकाल । सुख मैं भयौ ऊचलाचाल ॥४३१॥
 घरी चारि लौं बेसुध रहे । स्वासा जगी फेरि लहलहे ।
 बानारसी नरोत्तमदास । डोली करी इलाहाबास ॥४३२॥
 खरगसेन कीनैं असबार । बेगि उतारे गंगा-पार ।
 तीनीं पुरुष पियादे पाइ । चले जौनपुर पहुंचे आइ ॥४३३॥
 बानारसी नरोत्तम मित्त । चले बनारसि बनज निमित्त ।
 जाइ पास जिन पूजा करी । ठाढे होइ बिरति उच्चरी ॥४३४॥
 अडिल्ल
 सांझ समै दुबिहार, प्रात नौकारसहि ।
 एक अधेला पुत्र, निरंतर नेम गहि ।
 नौकरवाली एक जाप, नित कीजिए ।
 दोष लगै परभात, तौ घीउ न लीजिए ॥४३५॥
 दोहरा
 मारग बरत जथा-सकति, सब चौदसि उपवास ।
 साखी कीनैं पास जिन, राखी हरी पचास ॥४३६॥
 दोइ बिवाह सुरित द्वै, आगैं करनी और ।
 परदारा-संगति तजी, दुहु मित्र इक ठौर ॥४३७॥
 सोलह सै इकहत्तरे, सुकल पच्छ बैसाख ।
 बिरति धरी पूजा करी, मानहु पाए लाख ॥४३८॥

चौपई

पूजा करि आए निज थान । भोजन कीना खाए पान ।
 करै कछु ब्यौपार बिसेख । खरगसेन कौ आयौ लेख ॥४३९॥
 चीठी मांहि बात बिपरीत । बांचन लागे दोऊ मीत ।
 बनारसीदास की बाल । खैराबाद हुती पिउ-साल ॥४४०॥
 ता के पुत्र भयौ तीसरौ । पायौ सुख तिनि दुख बीसरौ ।
 सुत जन में दिन पन्द्रह हुए । माता बालक दोऊ मुए ॥४४१॥
 प्रथम बहू की भगिनी एक । सो तिन भेजी कियौ विवेक ।
 नाऊ आनि नारिअर दियौ । सो हम भले मूहूरत लियौ ॥४४२॥
 एक बार ए दोऊ कथा । संडासी लुहार की जथा ।
 छिन मंहि अगिनि छिनक जल-पात । त्यौ यह हरख-शोक की बात ॥४४३॥
 यह चीठी बांची तब दुहू । जुगुल मित्र रोए करि उहू ।
 बहुतै रुदन बनारसि कियौ । चुप हवै रहे कठिन करि हियौ ॥४४४॥
 बहुरौ लागे अपने काज । रोजगार कौ करन इलाज ।
 लेहि देंहि थोरा अरु घना । चूनी मानिक मोती पना ॥४४५॥
 कबहुं एक जौनपुर जाहि । कबहुं रहै बनारस माहि ।
 दोऊ सकृत रहैं इक ठौर । ठानहिं भिन्न-भिन्न पग दौर ॥४४६॥
 करहिं मसक्कति आलस नांहि । पहर तीसरे रोटी खांहि ।
 मास छ-सात गए इस भांति । बहुरौ कछु पकरी उपसांति ॥४४७॥
 घोरा दौरहि खाइ सबार । ऐसी दसा करी करतार ।
 चीनी किलिच खान उमराउ । तिन बुलाइ दीयौ सिरपाउ ॥४४८॥
 दोहरा
 बेटा बड़ो किलीच कौ, च्यार हजारी मीर ।
 नगर जौनपुर कौ धनी, दाता पंडित बीर ॥४४९॥
 चीनी किलिच बनारसी, दोऊ मिले बिचित्र ।
 वह या सौं किरिपा करै, यह जानै मैं मित्र ॥४५०॥

एहि बिधि बीते बहुत दिन, बीती दसा अनेक ।
 बैरी पूरब जनम कौ, प्रगट भयौ नर एक ॥४५१॥
 तिनि अनेक बिधि दुख दियौ, कहौं कहां लौं सोइ ।
 जैसी उनि इन सौं करी, ऐसी करै न कोइ ॥४५२॥

चौपई

बनारसी नरोत्तमदास । दुहु कौं लेन न देइ उसास ।
 दोऊ खेद खिन्न तिनि किए । दुख भी दिए दाम भी लिए ॥४५३॥
 मास दोइ बीते इस बीच । कहूं गयौ थौ चीनि किलीच ।
 आयौ गढ़ मौवासा जीति । फिरि बनारसी सेती प्रीति ॥४५४॥
 दोहरा
 कबहुं नाममाला पढ़ै, छंदकोस सुतबोध ।
 करै कृपा नित एक-सी, कबहुं न होइ विरोध ॥४५५॥

चौपई

बनारसी कही किछु नांहि । पै उनि भय मानी मन मांहि ।
 तब उन पंच बदे नर च्यारि । तिन्ह चुकाइ दीनी यह रारि ॥४५६॥
 चूक्यौ झगरा भयौ अनंद । ज्यौं सुछंद खग छूटत फंद ।
 सोलह सै बहचरै बीच । भयौ काल-बस चीनि किलीच ॥४५७॥
 बनारसी नरोत्तमदास । पटनें गए बनज की आस ।
 मास छ-सात रहे उस देस । थोरा सौदा बहुत किलेस ॥४५८॥
 फिरि दोऊ आए निज ठांड । बनारसी जौनपुर गांड ।
 इहां बनज कीनौ अधिकाइ । गुपत बात सो कही न जाइ ॥४५९॥

दोहरा

आउ बित्त निज गृह-चरित, दान मान अपमान ।
 औषध मैथुन मंत्र निज, ए नव अकह कहान ॥४६०॥

चौपई

तातैं यह न कही विख्यात । नौ बातन्ह में यह भी बात ।

कीनी बात भली अरु बुरी । पटनें कासी जौनापुरी ॥४६१॥
 रहे बरस द्वै तीनिहु ठौर । तब किछु भई और की और ।
 आगा नूर नाम उमराउ । तिस कौं साहि दियौ सिरपाउ ॥४६२॥
 सो आवतौ सुन्यौ जब सोर । भागे लोग गए चहु ओर ।
 तब ए दोऊ मित्र सुजान । आए नगर जौनपुर थान ॥४६३॥
 घर के लोग कहूं छिपि रहे । दोऊ यार उतर दिसि बहे ।
 दोऊ मित्र चले इक साथ । पांउ पियादे लाठी हाथ ॥४६४॥
 आए नगर अजोध्या मांहि । कीनी जात रहे तहां नांहि ।
 चले चले रौनांही गए । धर्मनाथ के सेवक भए ॥४६५॥
 दोहरा
 पूजा कीनी भगति सौं, रहे गुपत दिन सात ।
 फिरि आए घर की तरफ, सुनी पंथ मंह बात ॥४६६॥
 आगा नूर बनारसी, और जौनपुर बीच ।
 कियौ उदंगल बहुत नर, मारे करि अध-मीच ॥४६७॥
 हक नाहक पकरे सबै, जड़िया कोठीबाल ।
 हुंडीबाल सराफ नर, अरु जौंहरी दलाल ॥४६८॥
 काहू मारे कोररा, काहू बेडी पाइ ।
 काहू राखे भाखसी, सब कौं देइ सजाइ ॥४६९॥
 चौपई
 सुनी बात यह पंथिक पास । बनारसी नरोत्तमदास ।
 घर आवत हे दोऊ मीत । सुनि यह खबरि भए भय-भीत ॥४७०॥
 सुरहरपुर कौं बहुरौं फिरे । चढि घडनाई सरिता तरे ।
 जंगल मांहि हुतौ मौवास । जहां जाइ करि कीनौ बास ॥४७१॥
 दिन चालीस रहे तिस ठौर । तब लौं भई और की और ।
 आगा नूर गयौ आगरे । छोडि दिए प्राणी नागरे ॥४७२॥
 नर द्वै चारि हुते बहु-धनी । तिन्ह कौं मारि दई अति घनी ।

बांधि लै गयौ अपने साथ । हक नाहक जानै जिननाथ ॥४७३॥
 इस अंतर ए दोऊ जनें । आए निरभय घर आपनें ।
 सब परिवार भयौ एकत्र । आयौ सबल सिंघ कौ पुत्र ॥४७४॥
 सबल सिंघ मौठिआ मसंद । नेमीदास साहु कौ नंद ।
 लिख्यौ लेख तिन अपने हाथ । दोऊ साझी आवहु साथ ॥४७५॥
 दोहरा
 अब पूरब मैं जिनि रहौ, आवहु मेरे पास ।
 यह चीठी साहू लिखी, पढी बनारसिदास ॥४७६॥
 और नरोत्तम के पिता, लिख दीनौ बिरतंत ।
 सो कागद आयौ गुपत, उनि बांच्यौ एकंत ॥४७७॥
 बांचि पुत्र बनारसी, के कर दीनौ आनि ।
 बांचहु ए चाचा लिखे, समाचार निज पानि ॥४७८॥
 पढने लगे बनारसी, लिखी आठ-दस पांति ।
 हेम-खेम ता के तले, समाचार इस भांति ॥४७९॥
 खरगसेन बनारसी, दोऊ दुष्ट विशेष ।
 कपट-रूप तुझ कौं मिले, करि धूरत का भेष ॥४८०॥
 इन के मत जो चलहिगा, तौ मांगहिगा भीख ।
 तातैं तू हुसियार रहू, यहै हमारी सीख ॥४८१॥
 समाचार बनारसी, बांचे सहज सुभाउ ।
 तब सु नरोत्तम जोरि कर, पकरे दोऊ पाउ ॥४८२॥
 कहै बनारसिदास सौं, तू बंधव तू तात ।
 तू जानहि उस की दसा, क्या मूरख की बात ॥४८३॥
 तब दोऊ खुसहाल हवै, मिले होइ इक चित्त ।
 तिस दिन सौं बनारसी, नित सराहै मित्त ॥४८४॥
 रीझि नरोत्तमदास कौ, कीनौ एक कबित्त ।
 पढ़ै रैन दिन भाट-सौ, घर बजार जित-कित्त ॥४८५॥

सवैया इकतीसा

नव-पद ध्यान गुन गान भगवंतजी कौ,
करत सुजान दिढ ग्यान जग मानियै ।
रोम-रोम अभिराम धर्म-लीन आठौ जाम,
रूप-धन-धाम काम-मूरति बखानियै ।
तन कौ न अभिमान सात खेत देत दान,
महिमान जा के जस कौ बितान तानियै ।
महिमा-निधान प्रान प्रीतम बनारसी कौ,
चहु-पद आदि अच्छरन्ह नाम जानियै ॥४८६॥

चौपई

बानारसि चिंतै मन मांहि । ऐसो मित्त जगत मैं नांहि ।
इस ही बीच चलन कौ साज । दोऊ साझी करहिं इलाज ॥४८७॥
खरगसेनजी जहमति परे । आइ असाधि बैद नैं करे ।
बानारसी नरोत्तमदास । लाहनि कछू कराई तास ॥४८८॥
संबत तिहत्तरे बैसाख । सातैं सोमवार सित-पाख ।
तब साझे का लेखा किया । सब असबाब बांटिकै लिया ॥४८९॥

दोहरा

दोइ रोजनामें किए, रहे दुहू के पास ।
चले नरोत्तम आगरै, रहे बनारसिदास ॥४९०॥
रहे बनारसि जौनपुर, निरखि तात बेहाल ।
जेठ अंधेरी पंचमी, दिन बितीत निसि-काल ॥४९१॥
खरगसेन पहुचे सुरग, कहवति लोग विख्यात ।
कहां गए किस जोनि मैं, कहै केवली बात ॥४९२॥
कियौ सोक बानारसी, दियौ नैन भरि रोइ ।
हियौ कठिन कीनौ सदा, जियौ न जग मैं कोइ ॥४९३॥

चौपई

मास एक बीत्यौ जब और । तब फिरि करी बनज की दौर ।
हुंडी लिखी रजत सै पंच । लिए करन लागे पट संच ॥४९४॥
पट खरीदि कीनौं एकत्र । आयौ बहुरि साहु कौ पत्र ।
लिखा सिंघजी चीठी मांहि । तुझ बिनु लेखा चूकै नाहिं ॥४९५॥
तातैं तू भी आउ सिताब । मैं बूझौं सो देहि जुवाब ।
बानारसी सुनत बिरतंत । तजि कपरा उठि चले तुरंत ॥४९६॥
बांभन एक नाम सिवराम । सौंप्यौ ताहि बख्र का काम ।
मास असाढ मांहि दिन भले । बानारसी आगरै चले ॥४९७॥

दोहरा

एक तुरंगम नौ नफर, लीनें साथि बनाइ ।
नांउ घैसुआ गांउ मैं, बसे प्रथम दिन आइ ॥४९८॥
ताही दिन आयौ तहां, और एक असबार ।
कोठीबाल महेसुरी, बसै आगरै बार ॥४९९॥

चौपई

षट सेबक इक साहिब सोइ । मथुराबासी बांभन दोइ ।
नर उनीस की जुरी जमाति । पूरा साथ मिला इस भांति ॥५००॥
कियौ कौल उतरहिं इक ठौर । कोऊ कहूं न उतरै और ।
चले प्रभात साथ करि गोल । खेलहिं हंसहिं करहिं कल्लोल ॥५०१॥

दोहरा

गांउ नगर उल्लंघि बहु, चलि आए तिस ठांउ ।
जहां घाटमपुर के निकट, बसै कोररा गांउ ॥५०२॥
उतरे आइ सराइ मैं, करि अहार विश्राम ।
मथुराबासी बिप्र द्वै, गए अहीरी-धाम ॥५०३॥
दुहु मैं बांभन एक उठि, गयौ हाट मैं जाइ ।
एक रुपैया काढि तिनि, पैसा लिए भनाइ ॥५०४॥
आयौ भोजन साज ले, गयौ अहीरी-गेह ।

फिरि सराफ आयौ तहां, कहै रुपैया एह ॥५०५॥
 गैरसाल है बदलि दै, कहै बिप्र मम नांहि ।
 तेरा तेरा यौ कहत, भई कलह दुहु मांहि ॥५०६॥
 मथुराबासी बिप्र नैं, मायौं बहुत सराफ ।
 बहुत लोग बिनती करी, तऊ करै नहिं माफ ॥५०७॥
 भाई एक सराफ कौ, आइ गयौ इस बीच ।
 मुख मीठी बातें करै, चित कपटी नर नीच ॥५०८॥
 तिन बांभन के बख सब, टकटोहे करि रीस ।
 लखे रुपैया गांठि में, गिनि देखे पञ्चीस ॥५०९॥
 सब के आगै फिरि कहै, गैरसाल सब दर्ब ।
 कोतवाल पै जाइकै, नजरि गुजारी सर्व ॥५१०॥
 बिप्र जुगल मिसु करि परे, मृतक-रूप धरि मौन ।
 बनिया सबनि दिखाइ लै, गयौ गांठि निज भौन ॥५११॥
 खरे दाम घर में धरे, खोटे ल्यायौ जोरि ।
 मिही कोथली मांहि भरि, दीनी गांठि मरोरि ॥५१२॥
 लेइ कोथली हाथ में, कोतवाल पै जाइ ।
 खोटे दाम दिखाइकै, कही बात समुझाइ ॥५१३॥
 चौपई
 साहिबजी ठग आये घनें । फैले फिरहिं जांहि नहिं गनें ।
 संध्या समै हौंहि इक ठौर । हवै असबार करहु तब दौर ॥५१४॥
 यह कहि बनिक निरालो भयौ । कोतवाल हाकिम पै गयौ ।
 कही बात हाकिम के कान । हाकिम साथ दियौ दीवान ॥५१५॥
 कोतवाल दीवान समेत । सांझ समै आए ज्यों प्रेत ।
 पुरजन लोक साथि सै चारि । जनु सराइ में आई धारि ॥५१६॥
 बैठे दोऊ खाट बिछाइ । बांभन दोऊ लिए बुलाइ ।
 पूछै मुगल कहहु तुम कौन । कहै बिप्र मथुरा मम भौन ॥५१७॥

फिरि महेसरी लियौ बुलाय । कहं तू जाहि कहां सौं आइ ।
 तब सो कहे जौनपुर गांउ । कोठीबाल आगरे जांउ ॥५१८॥
 फिरि बनारसी बोलै बोल । मैं जौंहरी करौं मनि-मोल ।
 कोठी हुती बनारस मांहि । अब हम बहुरि आगरै जांहि ॥५१९॥
 दोहरा
 साझी नेमा साहु के, तखत जौनपुर भौन ।
 ब्यौपारी जग मैं प्रकट, ठग के लच्छन कौन ॥५२०॥
 चौपई
 कही बात जब बनारसी । तब वे कहन लगे पारसी ।
 एक कहै ए ठग तहकीक । एक कहै ब्यौपारी ठीक ॥५२१॥
 कोतवाल तब कहै पुकारि । बांधहु बेग करहु क्या रारि ।
 बोलै हाकिम कौ दीवान । अहमक कोतवाल नादान ॥५२२॥
 राति समै सूझ नहिं कोइ । चोर साहु की निरख न होइ ।
 कछु जिन कहौ राति की राति । प्रात निकसि आवैगी जाति ॥५२३॥
 कोतवाल तब कहै बखानि । तुम दूढ़हु अपनी पहिचानि ।
 कोररा घाटमपुर अरु बरी । तीनि गांउ की सरियति करी ॥५२४॥
 और गांउ हम मानंहिं नांहि । तुम यह फिकिर करहु हम जांहि ।
 चले मुगल बादा बदि भोर । चौकी बैठाई चहु ओर ॥५२५॥
 दोहरा
 सिरीमाल बनारसी, अरु महेसुरी जाति ।
 करहिं मंत्र दोऊ जनें, भई छ मासी राति ॥५२६॥
 चौपई
 पहर राति जब पिछली रही । तब महेसुरी ऐसी कही ।
 मेरो लहुरा भाई हरी । नांउ सु तौ ब्याहा है बरी ॥५२७॥
 हम आए थे इहां बरात । भली यादि आई यह बात ।
 बनारसी कहै रे मूढ । ऐसी बात करी क्यों गूढ ॥५२८॥

दोहरा

तब महेसुरी यों कहै, भय सौं भूली मोहि ।
अब मो कौं सुमिरन भई, तू निचिंत मन होहि ॥५२९॥

चौपई

तब बनारसी हरषित भयौ । कछु इक सोच रह्यौ कछु गयौ ।
कबहू चित की चिंता भगै । कबहू बात झूठ-सी लगै ॥५३०॥
यों चिंतवत भयौ परभात । आइ पियादे लागे घात ।
सूली दै मजूर के सीस । कोतवाल भेजी उनईस ॥५३१॥
ते सराइ मैं डारी आनि । प्रगट पियादे कहैं बखानि ।
तुम उनीस प्रानी ठग लोग । ए उनीस सूली तुम जोग ॥५३२॥

दोहरा

घरी एक बीते बहुरि, कोतबाल दीबान ।
आए पुरजन साथ सब, लोग करन निदान ॥५३३॥

चौपई

तब बनारसी बोलै बानि । बरी मांहि निकसी पहचानि ।
तब दीबान कहै स्याबास । यह तो बात कही तुम रासं ॥५३४॥
मेरे साथ चलो तुम बरी । जो किछु उहां होइ सो खरी ।
महेसुरी हूओ असबार । अरु दीबान चला तिस लार ॥५३५॥
दोऊ जनें बरी मैं गए । समधी मिले साहु तब भए ।
साहु साहु-घर कियौ निवास । आयौ मुगल बनारसी पास ॥५३६॥
आइ कह्यौ तुम सांचे साहु । करहु माफ यह भया गुनाहु ।
तब बनारसी कहै सुभाउ । तुम साहिब हाकिम उमराउ ॥५३७॥
जो हम कर्म पुरातन कियौ । सो सब आइ उदै रस दियौ ।
भावी अमिट हमारा मता । इस मैं क्या गुनाह क्या खता ॥५३८॥
दोऊ मुगल गए निज धाम । तहं बनारसी कियौ मुकाम ।
दोऊ बांभन ठाढ़े भए । बोलहिं दाम हमारे गए ॥५३९॥

दोहरा

पहर एक दिन जब चढ़्यौ, तब बनारसीदास ।
सेर छ-सात फुलेल ले, गए मुगल के पास ॥५४०॥
हाकिम कौं दीबान कौं, कोतबाल के गेह ।
जथा-जोग सब कौं दियौ, कीनीं सबसन नेह ॥५४१॥
तब बनारसी यों कहै, आजु सराफ ठगाइ ।
गुनहगार कीजै उस हि, दीजै दाम मंगाइ ॥५४२॥
कहै मुगल तुझ बिनु कहैं, मैं कीन्हौ उस खोज ।
वह निज सब ही साथ लै, भागा उस ही रोज ॥५४३॥

सोरठा

मिला न किस हि ठौर, तुम निज डेरे जाइ करि ।
सिरिनी बांटहु और, इन दामनि की क्या चली ॥५४४॥

चौपई

तब बनारसी चिंतै आम । बिना जोर नहिं आवहि दाम ।
इहां हमारा किछु न बसाय । तातैं बैठि रहै घर जाय ॥५४५॥
यह विचार करि कीनी दुवा । कही जु होना था सो हुवा ।
आए अपने डेरे मांहि । कही बिप्र सौं दमिका नाहिं ॥५४६॥

दोहरा

भोजन कीनी सबनि मिलि, हूओ संध्या-काल ।
आयौ साहु महेसुरी, रहे राति खुसहाल ॥५४७॥

चौपई

फिरि प्रभात उठि मारग लगे । मनहु काल के मुख सौं भगे ।
दूजै दिन मारग के बीच । सुनी नरोत्तम हित की मीच ॥५४८॥

दोहरा

चीठी बैनीदास की, दीनी काहू आनि ।
बांचत ही मुरछा भई, कहं पांउ कहं पानि ॥५४९॥

बहुत भांति बनारसी, कियौ पंथ मैं सोग ।
 समुझावै मानै नहीं, घिरे आइ बहु लोग ॥५५०॥
 लोभ मूल सब पाप कौ, दुख कौ मूल सनेह ।
 मूल अजीरन ब्याधि कौ, मरन मूल यह देह ॥५५१॥
 ज्यों त्यों कर समुझे बहुरि, चले होहि असबार ।
 क्रम-क्रम आए आगरै, निकट नदी के पार ॥५५२॥
 तहां बिप्र दोऊ भए, आड़े मारग बीच ।
 कहहिं हमारे दाम बिनु, भई हमारी मीच ॥५५३॥
 चौपई
 कही सुनी बहुतेरी बात । दोऊ बिप्र करें अपघात ।
 तब बनारसी सोचि बिचारि । दीनै दामनि मेटी रारि ॥५५४॥
 दोहरा
 बारह दिए महेसुरी, तेरह दीनै आप ।
 बांभन गए असीस दै, भए बनिक निष्पाप ॥५५५॥
 अपने अपने गेह सब, आए भए निचीत ।
 रोए बहुत बनारसी, हाइ मीत हा मीत ॥५५६॥
 घरी चारि रोए बहुरि, लगे आपने काम ।
 भोजन करि संध्या समय, गए साहु के धाम ॥५५७॥
 चौपई
 आवंहि जांहि साहु के भौन । लेखा कागद देखै कौन ।
 बैठे साहु बिभौ-मदमांति । गावहिं गीत कलावत-पांति ॥५५८॥
 धुरै पखावज बाजै तांति । सभा साहिजादे की भांति ।
 दीजहि दान अखंडित नित्त । कवि बंदीजन पढहि कबित्त ॥५५९॥
 कही न जाइ साहिबी सोइ । देखत चकित होइ सब कोइ ।
 बनारसी कहै मन मांहि । लेखा आइ बना किस पांहि ॥५६०॥
 सेवा करी मास द्वै चारि । कैसा बनज कहां की रारि ।

जब कहिए लेखे की बात । साहु जुवाब देहि परभात ॥५६१॥
 मासी घरी छ मासी जाम । दिन कैसा यह जानै राम ।
 सूरज उदै अस्त है कहां । विषयी विषय-मगन है जहां ॥५६२॥
 दोहरा
 एहि बिधि बीते बहुत दिन, एक दिवस इस राह ।
 चाचा बेनीदास के, आए अंगा साह ॥५६३॥
 अंगा चंगा आदमी, सज्जन और बिचित्र ।
 सो बहनेऊ सिंघ का, बनारसि का मित्र ॥५६४॥
 ता सौं कही बनारसी, निज लेखे की बात ।
 भैया हम बहुतै दुखी, दुखी नरोत्तम तात ॥५६५॥
 तातैं तुम समुझाइकै, लेखा डारहु पारि ।
 अगिली फारकती लिखौ, पिछिलो कागद फारि ॥५६६॥
 चौपई
 तब तिस ही दिन अंगनदास । आए सबल सिंघ के पास ।
 लेखा कागद लिए मंगाइ । साझा पाता दिया चुकाइ ॥५६७॥
 फारकती लिखि दीनी दोइ । बहुरौ सुखुन करै नहिं कोइ ।
 मता लिखाइ दुहू पै लिया । कागद हाथ दुहू का दिया ॥५६८॥
 न्यारे न्यारे दोऊ भए । आप आपने घर उठि गए ।
 सोलह सै तिहत्तरे साल । अगहन कृष्ण-पक्ष हिम-काल ॥५६९॥
 लिया बनारसि डेरा जुदा । आया पुन्य करम का उदा ।
 जो कपरा था बांभन हाथ । सो उनि भेज्या आछे साथ ॥५७०॥
 आई जौनपुरी की गांठि । धरि लीनी लेखे मों सांठि ।
 नित उठि प्रात नखासे जांहि । बेचि मिलावहिं पूंजी मांहि ॥५७१॥
 इस ही समय ईति बिस्तरी । परी आगरै पहिली मरी ।
 जहां तहां सब भागे लोग । परगट भया गांठि का रोग ॥५७२॥
 निकसै गांठि मरै छिन मांहि । काहू की बसाइ किछु नांहि ।

चूहे मरहिं बैद मरि जांहि । भय सौं लोग अंन नहिं खांहि ॥५७३॥
 नगर निकट बांभन का गांउ । सुखकारी अजीजपुर नांउ ।
 तहां गए बनारसिदास । डेरा लिया साहु के पास ॥५७४॥
 रहहिं अकेले डेरे मांहि । गर्भित बात कहन की नांहि ।
 कुमति एक उपजी तिस थान । पूरब कर्म उदै परवानं ॥५७५॥
 मरी निबर्त्त भई बिधि जोग । तब घर-घर आए सब लोग ।
 आए दिन केतिक इक भए । बनारसी अमरसर गए ॥५७६॥
 उहां निहालचंद कौ ब्याह । भयौ बहुरि फिरि पकरी राह ।
 आए नगर आगरे मांहि । सबल सिंघ के आवहिं जांहि ॥५७७॥

दोहरा

हुती जु माता जौनपुर, सो आई सुत पास ।
 खैराबाद बिवाह कौं, चले बनारसिदास ॥५७८॥

चौपई

करि बिवाह आए घर मांहि । मनसा भई जात कौं जांहि ।
 बरधमान कुंअरजी दलाल । चल्यौ संघ इक तिन्ह के नाल ॥५७९॥
 अहिछत्ता हथनापुर जात । चले बनारसि उठि परभात ।
 माता और भारजा संग । रथ बैठे धरि भाउ अभंग ॥५८०॥
 पचहत्तरे पोह सुभ घरी । अहिछत्ते की पूजा करी ।
 फिरि आए हथनापुर जहां । सांति कुंथु अर पूजे तहां ॥५८१॥

दोहरा

सांति कुंथ अर नाथ कौ, कीनौ एक कबित्त ।
 ता कौं पढ़ै बनारसी, भाव भगति सौं नित्त ॥५८२॥

छप्पै

श्री बिससेन नरेस, सूर नृप राइ सुदंसन ।
 अचिरा सिरिआ देवि, करहिं जिस देव प्रसंसन ।
 तसु नंदन सारंग, छाग नंदावत लंछन ।

चालिस पैतिस तीस, चाप काया छबि कंचन ।
 सुख-रासि बनारसिदास भनि, निरखत मन आनंदई ।
 हथिनापुर गजपुर नागपुर, सांति कुंथ अर बंदई ॥५८३॥
 चौपई
 करी जात मन भयौ उछाह । फियौ संघ दिल्ली की राह ।
 आई मेरठि पंथ बिचाल । तहां बनारसी की न्हन-साल ॥५८४॥
 उतरा संघ कोट के तले । तब कुदुंब जात्रा करि चले ।
 चले चले आए भर कोल । पूजा करी कियौ थौ कौल ॥५८५॥
 नगर आगरे पहुचे आइ । सब निज निज घर बैठै जाइ ।
 बनारसी गयौ पौसाल । सुनी जती श्रावक की चाल ॥५८६॥
 बारह ब्रत के किए कबित्त । अंगीकार किए धरि चित्त ।
 चौदह नेम संभालै नित्त । लागै दोष करै प्राछित्त ॥५८७॥
 नित संध्या पडिकौना करै । दिन दिन ब्रत विशेषता धरै ।
 गहै जैन मिथ्यामत बमै । पुत्र एक हूवा इस समै ॥५८८॥
 छिहत्तरे संबत आसाढ । जनम्यौ पुत्र धरम-रुचि बाढ ।
 बरस एक बीत्यौ जब और । माता मरन भयौ तिस ठौर ॥५८९॥
 सतहत्तरे समै मा मरी । जथा-सकति कछु लाहनि करी ।
 उनासिए सुत अरु तिय मुई । तीजी और सगाई हुई ॥५९०॥
 बेगा साहु कूकड़ी गोत । खैराबाद तीसरी पोत ।
 समय अस्सिए ब्याहन गए । आए घर गृहस्थ फिरि भए ॥५९१॥
 तब तहां मिले अरथमल ढोर । करै अध्यातम बातें जोर ।
 तिनि बनारसी सौं हित कियौ । समैसार-नाटक लिखि दियौ ॥५९२॥
 राजमल्ल नैं टीका करी । सो पोथी तिनि आगै धरी ।
 कहै बनारसि सौं तू बांचु । तेरे मन आवेगा सांचु ॥५९३॥
 तब बनारसि बांचै नित्त । भाषा अरथ बिचारै चित्त ।
 पावै नहीं अध्यातम पेच । मानै बाहिज किरिआ हेच ॥५९४॥

दोहरा

करनी कौ रस मिटि गयौ, भयौ न आतम-स्वाद ।
भई बनारसि की दसा, जथा ऊंट कौ पाद ॥५९५॥

चौपई

बहुरौं चमत्कार चित भयौ । कछु वैराग भाव परिनयौ ।
ग्यानपचीसी कीनी सार । ध्यानबतीसी ध्यान विचार ॥५९६॥
कीनैं अध्यातम के गीत । बहुत कथन बिबहार अतीत ।
सिवमंदिर इत्यादिक और । कबित अनेक किए तिस ठौर ॥५९७॥
जप तप सामायिक पड़िकौन । सब करनी करि डारी बौन ।
हरी-बिरति लीनी थी जोइ । सोऊ मिटी न परमिति कोइ ॥५९८॥
एसी दसा भई एकंत । कहौं कहां लौं सो बिरतंत ।
बिनु आचार भई मति नीच । सांगानेर चले इस बीच ॥५९९॥
बानारसी बराती भए । तिपुरदास कौं ब्याहन गए ।
ब्याहि ताहि आए घर मांहि । देव चढाया नेबज खांहि ॥६००॥
कुमती चारि मिले मन मेल । खेला पैजारहु का खेल ।
सिर की पाग लैहि सब छीनि । एक एक कौं मारहिं तीनि ॥६०१॥

दोहरा

चन्द्रभान बानारसी, उदैकरन अरु थान ।
चारौं खेलहिं खेल फिरि, करहिं अध्यातम ग्यान ॥६०२॥
नगन हौंहिं चारौं जनें, फिरहिं कोठरी मांहि ।
कहहिं भए मुनि-राज हम, कछु परिग्रह नांहि ॥६०३॥
गनि गनि मारहिं हाथ सौं, मुख सौं करहिं पुकार ।
जो गुमान हम करत हे, ता के सिर पैजार ॥६०४॥
गीत सुनैं बातें सुनैं, ता की बिंग बनाइ ।
कहैं अध्यातम मैं अरथ, रहैं मृषा लौ लाइ ॥६०५॥

चौपई

पूरब कर्म उदै संजोग । आयौ उदय असाता भोग ।
तातैं कुमत भई उतपात । कोऊ कहै न मानै बात ॥६०६॥
जब लौं रही कर्म-बासना । तब लौं कौन बिथा नासना ।
असुभ उदय जब पूरा भया । सहजहि खेल छूटि तब गया ॥६०७॥
कहहिं लोग श्रावक अरु जती । बानारसी खोसरामती ।
तीनि पुरुष की चलै न बात । यह पंडित तातैं विख्यात ॥६०८॥
निंदा थुति जैसी जिस होइ । तैसी तासु कहै सब कोइ ।
पुरजन बिना कहे नहि रहै । जैसी देखै तैसी कहै ॥६०९॥

दोहरा

सुनी कहै देखी कहै, कलपित कहै बनाइ ।
दुराराधि ए जगत जन, इन्ह सौं कछु न बसाइ ॥६१०॥

चौपई

जब यह धूम-धाम मिटि गई । तब कछु और अवस्था भई ।
जिन-प्रतिमा निंदै मन मांहि । मुख सौं कहै जो कहनी नांहि ॥६११॥
करै बरत गुरु सनमुख जाइ । फिरि भानहि अपने घर आइ ।
खाहि रात दिन पसु की भांति । रहै एकंत मृषा-मदमांति ॥६१२॥

दोहरा

यह बनारसी की दसा, भई दिनहु दिन गाढ़ ।
तब संबत चौरासिया, आयौ मास असाढ़ ॥६१३॥
भयौ तीसरी नारि कै, प्रथम पुत्र अवतार ।
दिवस कैकु रहि उठि गयौ, अल्प आयु संसार ॥६१४॥

चौपई

छत्रपति जहांगीर दिल्लीस । कीनौ राज बरस बाईस ।
कासमीर के मारग बीच । आवत हुई अचानक मीच ॥६१५॥
मासि चारि अंतर परवान । आयौ साहि जिहां सुलतान ।
बैठ्यौ तखत छत्र सिर तानि । चहू चक्क मैं फेरी आनि ॥६१६॥

दोहरा

सोलह सै चौरासिए, तखत आगरे थान ।

बैठ्यौ नाम धराय प्रभु, साहिब साहि किरान ॥६१७॥

फिरि संबत पच्चासिए, बहुरि दूसरी बार ।

भयौ बनारसि के सदन, दुतिय पुत्र अवतार ॥६१८॥

चौपई

बरस एक द्वै अंतर काल । कथा-शेष हूऔ सो बाल ।

अलप आउ हवै आवहिं जांहि । फिर सतासिए संबत मांहि ॥६१९॥

बानारसीदास आबास । त्रितिय पुत्र हूऔ परगास ।

उनासिए पुत्री अवतरी । तिन आऊषा पूरी करी ॥६२०॥

सब सुत सुता मरन-पद गहा । एक पुत्र कोऊ दिन रहा ।

सो भी अलप आउ जानिए । तातैं मृतक-रूप मानिए ॥६२१॥

क्रम-क्रम बीत्यौ इक्यानवा । आयौ सोलह सै बानवा ।

तब तांई धरि पहिली दसा । बानारसी रह्यौ इकरसा ॥६२२॥

दोहरा

आदि अस्सिआ बानवा, अंत बीच की बात ।

कछु औरौ बाकी रही, सो अब कहौ बिख्यात ॥६२३॥

चले बरात बनारसी, गए चाटसू गांउ ।

बच्छा-सुत कौ ब्याहकै, फिरि आए निज ठांउ ॥६२४॥

अरु इस बीच कबीसुरी, कीनी बहुरि अनेक ।

नाम सुक्तिमुक्तावली, किए कबित सौ एक ॥६२५॥

अध्यातमबत्तीसिका, पैड़ी फागु धमाल ।

कीनी सिन्धुचतुर्दसी, फूटक कबित रसाल ॥६२६॥

शिवपञ्चीसी भावना, सहस-अठोत्तर-नाम ।

करमछतीसी झूलना, अंतर रावन राम ॥६२७॥

बरनी आंखें दोइ बिधि, करि बचनिका दोइ ।

अष्टक गीत बहुत किए, कहौ कहा लौं सोइ ॥६२८॥

सोलह सै बानवै लौं, कियौ नियत-रस-पान ।

पै कबीसुरी सब भई, स्यादवाद परवान ॥६२९॥

अनायास इस ही समय, नगर आगरे थान ।

रूपचंद पंडित गुनी, आयौ आगम-जान ॥६३०॥

चौपई

तिहुना साहु देहुरा किया । तहां आइ तिनि डेरा लिया ।

सब अध्यातमी कियौ बिचार । ग्रंथ बंचायौ गोमटसार ॥६३१॥

ता में गुनथानक परवान । कह्यौ ग्यान अरु क्रिया बिधान ।

जो जिय जिस गुनथानक होइ । तैसी क्रिया करै सब कोइ ॥६३२॥

भिन्न-भिन्न बिबरन बिस्तार । अंतर नियत बहिर बिबहार ।

सब की कथा सबै बिधि कही । सुनिकै संसै कछुव न रही ॥६३३॥

तब बनारसी औरै भयौ । स्यादवाद परिनति परिनयौ ।

पांडे रूपचंद गुर पास । सुन्यौ ग्रंथ मन भयौ हुलास ॥६३४॥

फिरि तिस समै बरस द्वै बीच । रूपचंद कौं आई मीच ।

सुनि सुनि रूपचंद के बैन । बानारसी भयौ दिढ जैन ॥६३५॥

दोहरा

तब फिरि और कबीसुरी, करी अध्यातम मांहि ।

यह वह कथनी एक-सी, कहुं विरोध कछु नांहि ॥६३६॥

हृदै मांहि कछु कालिमा, हुती सर-दहन बीच ।

सोऊ मिटि समता भई, रही न ऊंच न नीच ॥६३७॥

चौपई

अब सम्यक दरसन उनमान । प्रगट रूप जानै भगवान ।

सोलह सै तिरानवै वर्ष । समैसार-नाटक धरि हर्ष ॥६३८॥

भाषा कियौ भान के सीस । कबित सात सै सत्ताईस ।

अनेकांत परनति परिनयौ । संबत आइ छानवा भयौ ॥६३९॥

तब बनारसी के घर बीच । त्रितिय पुत्र कौं आई मीच ।
बानारसी बहुत दुख कियौ । भयौ सोक सौं ब्याकुल हियौ ॥६४०॥
जग मैं मोह महा बलवान । करै एक सम जान अजान ।
बरस दोइ बीते इस भांति । तऊ न मोह होइ उपसांति ॥६४१॥

दोहरा

कही पचावन बरस लौं, बानारसि की बात ।
तीनि बिवाहीं भारजा, सुता दोइ सुत सात ॥६४२॥
नौ बालक हुए मुए, रहे नारि नारि नर दोइ ।
ज्यौं तरवर पतझार हवै, रहैं ठूठ-से होइ ॥६४३॥
तत्त्व-दृष्टि जो देखिए, सत्या-रथ की भांति ।
ज्यौं जा कौ परिगह घटै, त्यौं ता कौं उपसांति ॥६४४॥
संसारी जानै नहीं, सत्या-रथ की बात ।
परिगह सौं मानै बिभौ, परिगह बिन उतपात ॥६४५॥
अब बनारसी के कहौं, बरतमान गुन दोष ।
विद्यमान पुर आगरे, सुख सौं रहै सजोष ॥६४६॥

चौपई

भाषा कबित अध्यातम मांहि । पटतर और दूसरौ नांहि ।
छमावंत संतोषी भला । भली कबित पढ़िबे की कला ॥६४७॥
पढ़ै संस्कृत प्राकृत सुद्ध । विविध देस-भाषा प्रतिबुद्ध ।
जानै सबद अरथ कौ भेद । ठानै नहीं जगत कौ खेद ॥६४८॥
मिठ-बोला सब ही सौं प्रीति । जैन-धरम की दिढ परतीति ।
सहनशील नहिं कहै कुबोल । सुथिर चित्त नहिं डावांडोल ॥६४९॥
कहै सबनि सौं हित उपदेस । हृदै सुष्ट न दुष्टता लेस ।
पर-रमनी कौ त्यागी सोइ । कुबिसन और न ठानै कोइ ॥६५०॥
हृदय सुद्ध समकित की टेक । इत्यादिक गुन और अनेक ।
अलप जघन्न कहे गुन जोइ । नहि उतकिष्ट न निर्मल कोइ ॥६५१॥

कहे बनारसि के गुन जथा । दोष-कथा अब बरनौं तथा ।
क्रोध मान माया जल-रेख । पै लछिमी कौ लोभ बिसेख ॥६५२॥
पोतै हास कर्म का उदा । घर सौं हुवा न चाहै जुदा ।
करै न जप तप संजम रीति । नही दान पूजा सौं प्रीति ॥६५३॥
थोरे लाभ हरख बहु धरै । अलप हानि बहु चिंता करै ।
मुख अवद्य भाषत न लजाइ । सीखै भंड कला मन लाइ ॥६५४॥
भाखै अकथ कथा बिरतंत । ठानै नृत्य पाइ एकंत ।
अनदेखी अनसुनी बनाइ । कुकथा कहै सभा मंहि आइ ॥६५५॥
होइ निमग्न हास रस पाइ । मृषावाद बिनु रहा न जाइ ।
अकस्मात भय ब्यापै घनी । ऐसी दसा आइ करि बनी ॥६५६॥
कबहुं दोष कबहुं गुन कोइ । जा कौ उदौ सो परगट होइ ।
यह बनारसीजी की बात । कही थूल जो हुती बिख्यात ॥६५७॥
और जो सूछम दसा अनंत । ता की गति जानै भगवंत ।
जे जे बातें सुमिरन भई । ते ते बचन-रूप परिनिई ॥६५८॥
जे बूझी प्रमाद इह मांहि । ते काहू पै कही न जांहि ।
अलप थूल भी कहै न कोइ । भाषै सो जु केवली होइ ॥६५९॥

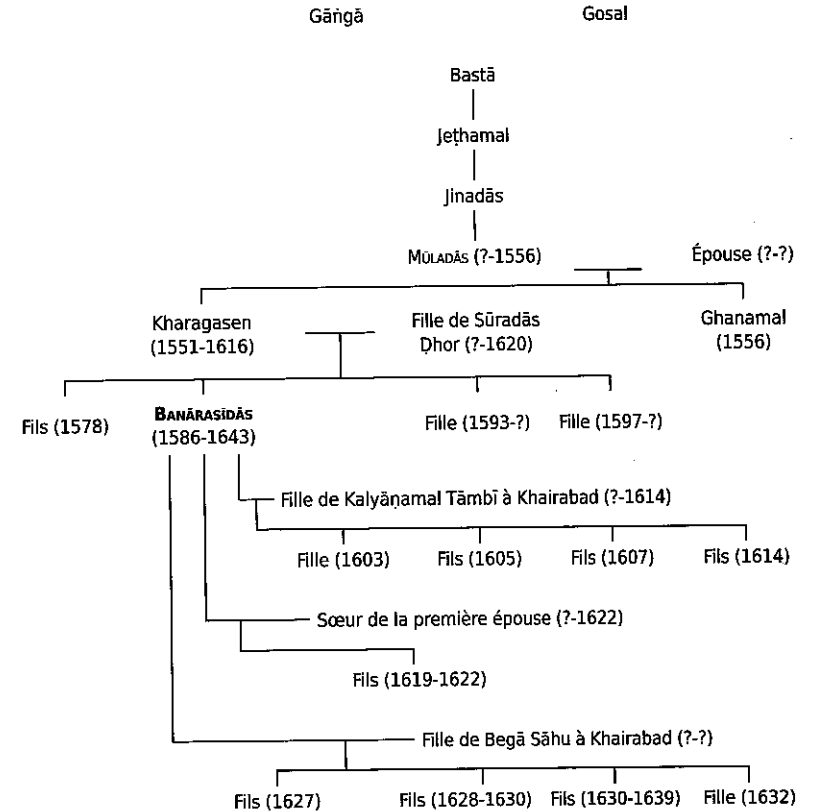
दोहरा

एक जीव की एक दिन, दसा होहि जेतीक ।
सो कहि सकै न केवली, जानै जद्यपि ठीक ॥६६०॥
मन-पर-जै-धर अबधि-धर, करहिं अलप चिंतौन ।
हम-से कीट पतंग की, बात चलावै कौन ॥६६१॥
तातैं कहत बनारसी, जी की दसा अपार ।
कछू थूल मैं थूल-सी, कही बहिर बिबहार ॥६६२॥
बरस पंच पंचास लौं, भाख्यौ निज बिरतंत ।
आगै भावी जो कथा, सो जानै भगवंत ॥६६३॥
बरस पचावन ए कहे, बरस पचावन और ।

बाकी मानुष आउ मैं, यह उतकिष्टी दौर ॥६६४॥
 बरस एक सौ दस अधिक, परमित मानुष आउ ।
 सोलह सै अट्टानबै, समै बीच यह भाउ ॥६६५॥
 तीनि भांति के मनुज सब, मनुज-लोक के बीच ।
 बरतहिं तीनों काल मैं, उत्तम मध्यम नीच ॥६६६॥
 जे पर-दोष छिपाइकै, पर-गुन कहैं विशेष ।
 गुन तजि निज दूषन कहैं, ते नर उत्तम भेष ॥६६७॥
 जे भाखहिं पर-दोष-गुन, अरु गुन-दोष सुकीउ ।
 कहहिं सहज ते जगत मैं, हम-से मध्यम जीउ ॥६६८॥
 जे पर-दोष कहैं सदा, गुन गोपहिं उर बीच ।
 दोष लोपि निज गुन कहैं, ते जग मैं नर नीच ॥६६९॥
 सोलह सै अट्टानबै, संबत अगहन मास ।
 सोमबार तिथि पंचमी, सुकल-पक्ष परगास ॥६७०॥
 नगर आगरे मैं बसै, जैन-धर्म श्रीमाल ।
 बनारसी बिहोलिआ, अध्यातमी रसाल ॥६७१॥
 चौपई
 ता के मन आई यह बात । अपनौ चरित कहौं बिख्यात ।
 तब तिनि बरस पंच पंचास । परमित दसा कही मुख भास ॥६७२॥
 आगै जु कछु होइगी और । तैसी समुझैंगे तिस ठौर ।
 बरतमान नर-आउ बखान । बरस एक सौ दस परवांन ॥६७३॥
 दोहरा
 तातैं अरध-कथान यह, बनारसी चरित्र ।
 दुष्ट जीव सुनि हंसहिंंगे, कहहिं सुनहिंंगे मित्र ॥६७४॥
 सब दोहा अरु चौपई, छ सै पिचत्तरि मान ।
 कहहिं सुनहिं बांचहिं पढहिं, तिन सब कौ कल्यान ॥६७५॥

ANNEXES

Arbre généalogique de Banārasidās



L'Échelle des qualités (les quatorze *guṇasthāna*)

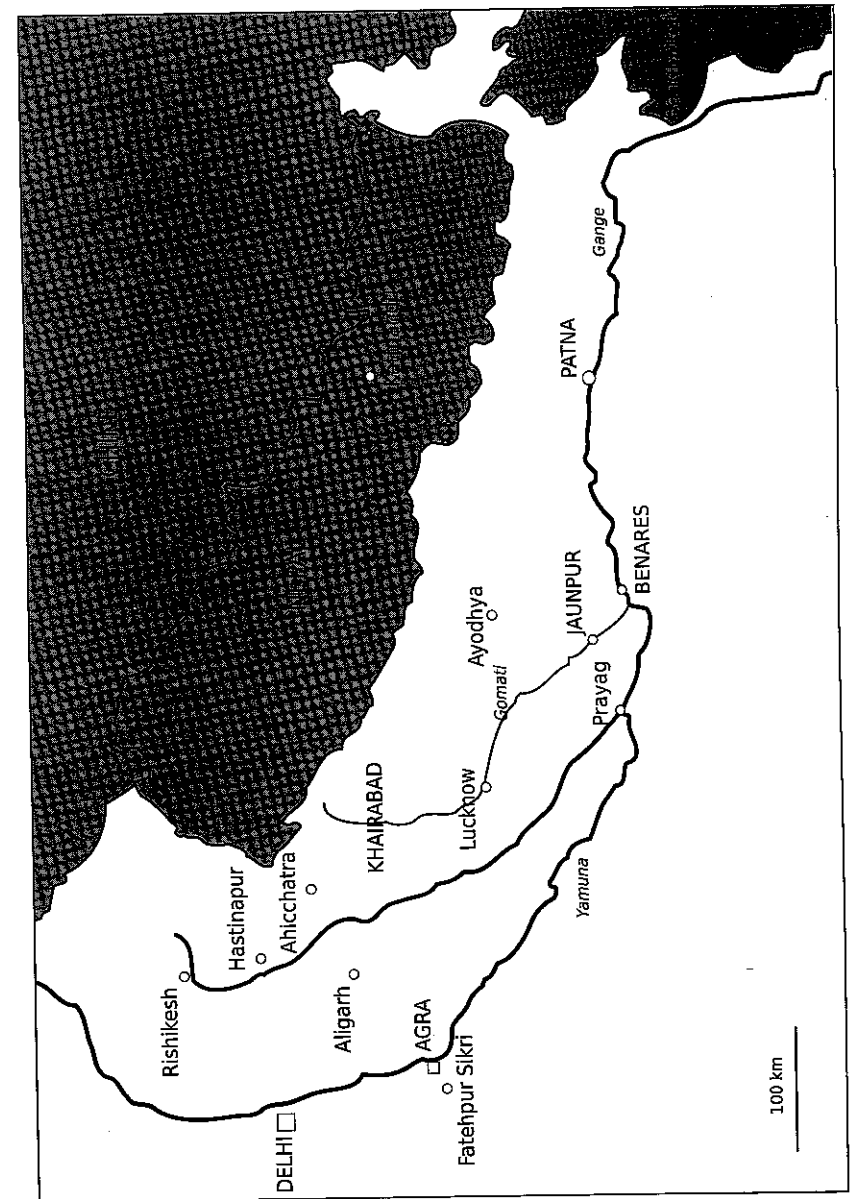
1	<i>mithyādr̥ṣṭi</i>	État de fausseté. L'âme, prise dans la gaine du karman d'égarement, ignore le chemin de la libération.
2	<i>sāsvādāna</i>	« Saveur mélangée », état passager après une chute d'un niveau supérieur.
3	<i>samyak-mithyātva</i>	Période de transition entre la vue fausse (1) et la vue droite (4).
4	<i>samyak-dr̥ṣṭi</i>	Vraie vision de la réalité, plus de retour possible vers la vue fausse (1).
5	<i>deśa-virata</i>	Renoncement partiel, prise des vœux du laïc (<i>anuvrata</i>).
6	<i>sarva-virata</i>	Observance de tous les renoncements, prise des vœux du moine (<i>mahāvratā</i>) avec encore quelques négligences.
7	<i>āpramatta-virata</i>	Les vœux sont observés sans plus aucune négligence (<i>pramāda</i>).
8	<i>apūrva-karāṇa</i>	Élimination des passions secondaires (<i>no-kaṣāya</i>)
9	<i>anivṛtti-karāṇa</i>	et de la plupart des passions subtiles (<i>kaṣāya</i>).
10	<i>sūkṣma-sāmparāya</i>	La méditation atteint le premier échelon de son degré le plus élevé (<i>śukla-dhyāna</i>).
11	<i>upāsānta-moha</i>	Le karman d'égarement est totalement apaisé. Une chute est encore possible, la progression dépend du degré d'élimination des passions.
12	<i>kṣīṇa-moha</i>	Élimination définitive des formes les plus subtiles de passions, destruction des karman qui obstruent la connaissance et la perception. Plus de retour possible.
13	<i>sayoga-kevalin</i>	Omniscience, celle des grands personnages (Arhat, Kevalin, Jina). L'âme reste incarnée pour parachever le temps de vie (<i>āyus</i>) de l'ascète.

14	<i>ayoga-kevalin</i>	Omniscience sans activité, instant avant la mort, laquelle survient lorsque sont épuisés les karman qui déterminent le temps de vie (<i>āyus</i>), l'incarnation (<i>nāma</i>), l'environnement social (<i>gotra</i>) et les sensations (<i>vedanīya</i>).
+	<i>mokṣa</i>	L'âme, libérée de toute matière karmique, parfaite (<i>siddha</i>), rejoint le sommet de l'univers pour séjourner éternellement dans le <i>siddha-loka</i> .

Équivalence des mois indiens et des mois occidentaux

Mois	Mois (hindi)	Mois (sanskrit)	Saison	
Janvier	Pūsa	Pauṣa	Fraîche (Śiśira)	
	Māgha	Māgha		
Février	Phāguna	Phālguna		
	Caīta	Caitra		
Mars	Baisākha	Vaiśākha		Printemps (Basanta)
Avril	Jetha	Jyestha		
Mai	Asārha	Āṣāḍha	Été (Grīṣma)	
	Jun	Sāvana		Śrāvaṇa
Juillet	Bhādō	Bhādrapada	Pluies (Varṣā)	
	Août	Kvāra		Āśvin
Septembre	Kātika	Kārtika	Automne (Śarada)	
	Novembre	Agahana		Āgrahāyaṇa
Décembre	Pūsa	Pauṣa	Hiver (Hemanta)	

Carte de la vallée gangétique



BIBLIOGRAPHIE

Autour de l'auteur

- BALBIR, Nalini. Compte rendu de « Ardhakathānaka. Half a Tale », *Orientalistische Literaturzeitung*, vol. 82 n° 1 (1987) p. 76-78.
- BANĀRASĪDĀS. *Ardhakathānaka*. Édition, introduction et lexique par Nāthūrām Premī. Deuxième édition. Bombay : Hindī Grantha Ratnākara, 1957.
- . *Ardhakathānaka*. Traduction en hindi contemporain par Rohiṇī Chaudharī. Delhi : Yātrā Books, Penguin Books, 2007.
- . *Ardhakathānak : A half story*. Translated from the Braj Bhasha by Rohini Chowdhury ; preface by Rupert Snell. Delhi : Penguin Books, 2009.
- . *Banārasīvilāsa*. Édition du texte par Nāthūrām Premī. Mumbai : Jain Granth Ratnākara, 1922.
- . *Dhyānabattīsī : 32 Steps to Self-Realisation*. Introduction and English translation by Jérôme Petit. Mumbai : Hindi Granth Karyalay, 2010.
- . *Samayasāra Nāṭaka : bhāṣāṭīkā sabita*. Édité par Buddhilāla Śrāvaka. Bhāvanāgara : Śrī Vitarāga Sat Sāhitya Prasāraka Ṭraṣṭa, 1976.

- CORT, John E. "A Tale of Two Cities : On the Origins of Digambar Secularism in North India." In *Multiple Histories : culture and society in the study of Rajasthan*, Lawrence A. Babb, Varsha Joshi, Michael W. Meister (ed.). Jaipur : Rawat Publications, 2002, p. 39-83.
- JAIN, Ravindra Kumar. *Kavivar Banārasīdās : jīvanī aur kṛtīva*. Delhi : Bhāratiya Jñānapīṭh Prakāśan, 1966.
- LATH, Mukund. *Ardhakathānaka. Half a Tale : A study in the interrelationship between autobiography and history*. Jaipur : Rajasthan Prakrit Bharati Sansthan, 1981.
- PETIT, Jérôme. « Banārasīdās et Jean-Baptiste Tavernier : Feux croisés sur l'histoire économique de l'Inde au XVII^e siècle. » *Bulletin d'études indiennes*, n° 26-27, 2008-2009, p. 141-152.
- . "Banārasīdās's *Karmachattīsī* : Thirty-six stanzas on Karma." In *SVASTI : Essays in Honour of Prof. Hamṣa Nagarajaiiah for his 75th birthday*, edited by Nalini Balbir. Bangalore : K. S. Muddappa Smaraka Trust, Krishnapuradoddi, 2010, p. 231-242.
- . Compte rendu des deux traductions de l'*Ardhakathānaka* par Rohini Chowdhury, *Bulletin d'études indiennes*, n° 26-27, 2008-2009, p. 289-290.
- . « La vie du laïc jain à travers les mémoires d'un marchand. » *Religions et Histoire*, numéro sur le jainisme dirigé par Nalini Balbir, n° 21, 2008, p. 42-45.
- SHARMA, Ramesh Chandra. "The Ardha-kathānak : a neglected source of Mughal history." *Indica*, vol. 7 (1970), p. 105-120.
- SNELL, Rupert. "Confessions of a 17th-century Jain merchant : the *Ardhakathānak* of Banārasīdās." *South Asia Research*, vol. 25 n° 1 (2005), p. 79-104.
- VANINA, Eugenia. "The *Ardhakathānaka* by Banarasi Das : a socio-cultural study." *Journal of the Royal Asiatic Society*, series 3, 5, 2 (1995), p. 211-224.

Études

- ALAM, Muzaffar, et SUBRAHMANYAM, Sanjay. « Witnessing Transition : Views on the End of the Akbari Dispensation. » In *The Making of History. Essays Presented to Irfan Habib*, ed. by T. J. Byres, K. N. Panikkar et U. Patnaik. Delhi : Tulika Books, 2000, p. 104-140.
- . *The Mughal State, 1526-1750*. Delhi : Oxford University Press, 1998.
- . *Writing the Mughal World*. Delhi : Permanent Black, 2010.
- ARNOLD, David, et BLACKBURN, Stuart. *Telling Lives in India : Biography, Autobiography, and Life History*. Bloomington : Indiana University Press, Permanent Black, 2004.
- BALBIR, Nalini. « Autobiographies of Jain Monks and Nuns in the 20th Century : A Preliminary Essay. » In *Jaina Studies : Papers of the 12th World Sanskrit Conference*, edited by Colette Caillat and Nalini Balbir. Delhi : Motilal Banarsidass, 2008, p. 143-179.
- . *Dānāṣṭakakathā : Recueil jaina de huit histoires sur le don*. Paris : De Boccard, 1982.
- . « Les pèlerinages aux maîtres dans le jainisme. » Dans *Les chemins de Dieu, t. II : Les pèlerinages non chrétiens*. Paris : Hachette, 1987.
- . « Recent Developments in a Jaina Tirtha : Hastinapur (U.P.) – A preliminary report. » In *The History of Sacred Places in India as reflected in traditional literature*, ed. by H. J. Bakker. Leiden : Brill, 1990, p. 177-191.
- BESANÇON, Guy. *L'écriture de soi*. Paris : L'Harmattan, 2002.
- BIARDEAU, Madeleine. *L'Hindouisme : Anthropologie d'une civilisation*. Paris : Flammarion, coll. « Champs », 1995.
- BLOCH, Jules. *Un manuel du scribe cachemirien au XVII^e siècle*. Paris : Paul Geuthner, 1914.

- CAILLAT, Colette. *Candāvejjhaya : La prunelle-cible*. Introduction, édition critique, traduction, commentaire. Paris : Institut de Civilisation Indienne, 1971.
- . « Deux études de moyen-indien. » *Journal asiatique*, n° 248, 1960, p. 41-64.
- . « Le Jinisme. » Dans *Histoire des Religions, t. I*, dir. H.-C. Puech. Paris : Gallimard, « Encyclopédie de La Pléiade », 1970.
- . « Nouvelles remarques sur les adjectifs moyen-indiens *phāsu*, *phāsuya*. » *Journal asiatique*, n° 249, 1961, p. 497-502.
- . « L'offrande de distiques (*Dohāpāhuḍa*) : traduction de l'*Apabhramśa*. » *Journal asiatique*, n° 264, 1976, p. 63-95.
- DELOCHE, Jean. *Recherches sur les routes de l'Inde au temps des Mogols*. Études critiques des sources. Paris : EFEO, 1968.
- DUNDAS, Paul. *The Jains*. Second edition. London and New York : Routledge, 2002.
- FLÜGEL, Peter. "Power and Insight in Jaina Discourse." In *Logic and Belief in Indian Philosophy*. Ed. by Piotr Balcerowicz, Warsaw Indological Studies (3). Delhi : Motilal Banarsidas, 2010, p. 85-217.
- FÜHRER, Anton. *The Sharqi architecture of Jaunpur*. Archaeological Survey of India. New Series. Vol. I. Calcutta : The superintendent of Government printing, 1889.
- GLASENAPP, Helmuth von. *Doctrine of Karman in Jain Philosophy*. Traduction en anglais de *Die Lehre vom Karman in der Philosophie der Jainas* (1915) par Barry Gifford. Varanasi : P.V. Research Institute, 1942, reprint 1991.
- . *Jainism : An Indian Religion of Salvation*. Traduction en anglais de *Der Jainismus : Eine Indische Erlösungsreligion* (1925) par Shridhar B. Shrotri. Dehli : Motilal Banarsidas, 1999.

- GRANOFF, Phyllis. "This was my life : Autobiographical narrative and renunciation in medieval Jainism." *Annals of the Bhandarkar Oriental Research Institute*, vol. 75, 1994, p. 25-50.
- GUÉRINOT, Armand Albert. *La religion djaina*. Paris : Paul Geuthner, 1926.
- HABIB, Irfan. *An Atlas of the Mughal Empire : Political and Economic Maps*. Delhi : Oxford University Press, 1982.
- . "The System of Bills of Exchange (*Hundis*) in the Mughal Empire." In *Essays in medieval Indian economic history*, edited by Satish Chandra. New Delhi : Munshiram Manoharlal, 1987, p. 207-221.
- (ed.). *Medieval India 1 : Researches in the History of India, 1200-1750*. Aligarh : Centre of advanced study in history, Aligarh muslim university ; Dehli : Oxford University Press, 1992.
- et RAYCHAUDHURI, Tapan (ed.). *The Cambridge economic history of India. Volume I, 1200-1750*. Cambridge : Cambridge University Press, 1987.
- JAINI, Padmanabh S. *The Jaina Path of Purification*. Delhi : Motilal Banarsidas, 1979.
- . "Jain Sectarian Debates : Eighty-four Points of Contention (*Cauryāmsī Bol*) Between Śvetāmbaras and Digambaras (Text and Translation)." *Journal of Indian Philosophy*, vol. 36, n° 1, 2008, p. 1-246.
- JOLLY, Margaretta. *Encyclopedia of life writing : autobiographical and biographical forms*. 2 vol. London ; Chicago : Fitzroy Dearborn, 2001.
- JOSHI, Harit. « L'espace cérémoniel dans la cour de l'empereur moghol Shāh Jahān. » *Journal asiatique*, tome 298 n° 1, 2010, p. 31-107.
- KUNDAKUNDA. *Samayasāra*. English translation and commentary based upon Amṛtachandra's Ātmakhyāti by Prof. A. Chakravarti, Delhi, Bharatiya Jñanpith, 1971, 2001 (5^e édition).
- . *Samayasāra*. Original Text, Romanization, English Translation and Annotations (with scientific interpretation) by Shri Jethalal Zaveri

- assisted by Muni Mahendra Kumar. Ladnun : Jain Vishva Bharati University, 2009.
- LACOMBE, Olivier, et RENOU, Louis. « Le Jaïnisme. » Dans *L'Inde Classique, tome II*, Paris, 1953, rééd. EFEO, 2001, § 2387-2494, p. 609-664.
- LECARME, Jacques, et LECARME-TABONE, Éliane. *L'autobiographie*. 2^e édition. Paris : Armand Colin, collection « U », 2004.
- LEFÈVRE, Corinne. *Pouvoir et élites dans l'empire moghol de Jabāngīr (r. 1605-1627)*. Paris : Les Indes Savantes, (à paraître).
- LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Nouvelle édition augmentée. Paris : Seuil, 1975, collection « Points - Essais », 1996.
- . *L'autobiographie en France*. 2^e édition. Paris : A. Colin, 1998.
- MAHIAS, Marie-Claude. « Le théâtre céleste : dons d'argent, enchères et rôles rituels chez les Jains digambar. » Dans *Divines richesses : religion et économie en monde marchand indien*, sous la direction de Pierre Lachiaier et Catherine Clémentin-Ojha. Paris : École française d'Extrême-Orient, 2008, p. 189-220.
- MALAMOUD, Charles. *Féminité de la Parole*. Paris : Albin Michel, 2005.
- MALLISON, Françoise. *Littératures médiévales de l'Inde du Nord*. Paris : École française d'Extrême-Orient, 1991.
- MANJHAN. *Madhumālātī : an Indian Sufi Romance*. Translated with introduction and notes by Aditya Behl and Simon Weightman. Oxford : Oxford University Press, 2000.
- MARKOVITS, Claude (dir.). *Histoire de l'Inde moderne : 1480-1950*. Paris : Fayard, 1994.
- MAY, Georges. *L'autobiographie*. 2^e édition. Paris : Presses universitaires de France, 1984.

- MCGREGOR, R.S. *Hindi Literature from its Beginnings to the Nineteenth Century*. A history of Indian literature, vol. 8. fasc. 6. Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1984.
- MODI, Manish. "Pandit Nathuram Premi (1881-1960) : Jain Scholar and Publisher." *Newsletter of the Centre of Jaina Studies*, n° 2, March 2007. En ligne sur le site de la SOAS : <http://www.soas.ac.uk/academics/centres/jainastudies/newsletter/25135.pdf>
- OSIER, Jean-Pierre. *Les jaïna : Critiques de la mythologie hindoue*. Paris : Cerf, coll. « Patrimoines, jaïnisme », 2005.
- RĀJACANDRA, Śrīmad. *Ātmasiddhi : Self-Realization*. Trad. en hindi par Virendra Prasad Jain, trad. en anglais par Brahmachari Sri Govardhandas. Aliganj : The World Jain Mission, 1957.
- SCHUBRING, Walther. *The Doctrine of the Jainas : Described after the Old Sources*. Traduction en anglais de *Die Lehre der Jainas, nach den alten Quellen dargestellt* (1934) par Wolfgang Beurlen. Delhi : Motilal Banarsidass, 1962.
- . « Le Jaïnisme. » Traduit de l'allemand par L. Jospin, dans André Bateau (dir.) *Les Religions de l'Inde, tome III*. Paris : Payot, 1966.
- SHARMA, Ramesh Chandra. "Aspects of Business in Northern India in the Seventeenth Century." In *Essays in medieval Indian economic history*, ed. by Satish Chandra. New Delhi : Munshiram Manoharlal, 1987, p. 222-228.
- SINGH, Nagendra K. *Encyclopaedia of Jainism*. New Delhi : Anmol Publications, 2001.
- SUBRAHMANYAM, Sanjay. *Money and the market in India, 1100-1700*. Delhi ; Bombay Calcutta : Oxford University Press, 1994.
- . *The Political Economy of Commerce : Southern India, 1500-1750*. Cambridge : Cambridge University Press, 1990.
- (ed.). *Merchants, Markets, and the State in Early Modern India*. Delhi : Oxford University Press, 1990.

- SRIVASTAVA, H. S. "Historical Biographies in Hindi Literature." In *Historical Biography in Indian Literature*, ed. by S. P. Sen. Calcutta, 1979, p. 127-139.
- TESSITORI, Luigi Pio. *Studi Giainici*. Presentazione di Gianfranco Fiaccadori, introduzione di Nalini Balbir. Udine : Societa Indologica "Luigi Pio Tessitori", 2000.
- VAUDEVILLE, Charlotte. *Au cabaret de l'Amour : Paroles de Kabīr*. Paris : Gallimard/Unesco coll. « Connaissance de l'Orient », 1959.
- VIDAL, Denis. « Markets. » In *The Oxford India Companion to Sociology and Social Anthropology*, Veena Das (dir.). New Delhi, Oxford University Press, 2003, p. 1342-1360.
- WILEY, Kristi. *Historical Dictionary of Jainism*. Oxford : Scarecrow Press, 2004.
- WILLIAMS, R. *Jaina Yoga : A Survey of the medieval Śrāvakācāra*. (Oxford, 1963). Delhi : Motilal Banarsidass, 1983.
- YOGINDU. *Lumière de l'Absolu*. Traduit de l'apabhramśa et présenté par Nalini Balbir et Colette Caillat. Paris : Rivages, coll. « Petite Bibliothèque », 1999.

Grammaires et dictionnaires

- BALBIR, Nicole, et BALBIR, Jagbans Kishore. *Dictionnaire général Hindi-Français*. Paris : l'Asiathèque, 1992.
- BLOCH, Jules. *L'indo-aryen : du Veda aux temps modernes*. Paris : Adrien Maisonneuve, 1934.
- GUPTA, Dindayalu (dir.). *Brajbhāṣā Sūr-koś*. Dictionnaire Braj-Hindi, 2 vol. Lucknow : Viśvavidyālaya Hindi Prakāśan (non daté).
- HOERNLE, Rudolf. *A Comparative Grammar of the Gaudian languages with special reference to the eastern Hindi*. Londres : Trübner & Co, 1880.

- KELLOGG, S. H. *A Grammar of the Hindi Language*. Londres : Routledge & Kegan Paul, 1893, reprint 1965.
- MCGREGOR, R. S. *The Oxford Hindi-English Dictionary*. Oxford University Press, 1993.
- MONIER-WILLIAMS, Monier. *A Sanskrit-English Dictionary*. Oxford : Oxford University Press, 1899 ; Delhi : Motilal Banarsidass, 2002.
- RENOU, Louis. *Grammaire Sanscrite*. Paris : Maisonneuve, 1930, rééd. 1996.
- SNELL, Rupert. *The Hindi Classical Tradition, a Braj Bhāṣā Reader*. Delhi : Heritage Publishers, 1992.
- STCHOUPAK, Nadine, NITTI, Luigia, et RENOU, Louis. *Dictionnaire Sanskrit-Français*. Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, Jean Maisonneuve, 1936, rééd. 1987.
- TESSITORI, Luigi Pio. « Notes on the Grammar of Old Western Rajasthan. » *Indian Antiquary*, n° 43-45, 1914-1916.
- TURNER, R. L. *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*. London, 1966.
- VARMĀ, Dhīrendra. *Brajbhāṣā*. Allahabad, Hindustānī Academy, 1954.

INDEX

A

- Abhayadharna 50, 77
ablutions 82, 83, 86
Abu-l Faz'l 15, 32
Adhyātma 27, 28, 29, 30, 49, 55, 56,
73, 119, 124, 127, 128
Agha Nūr 53, 54, 106, 107
Agra 26, 28, 29, 30, 36, 37, 48, 50,
52, 53, 54, 55, 65, 74, 85, 86, 89,
91, 92, 93, 95, 97, 98, 99, 107,
109, 110, 111, 114, 116, 117, 118,
122, 123, 125, 127, 128
Agravāl 66
Akbar 14, 15, 16, 32, 47, 48, 49, 50,
51, 52, 72, 74, 85, 86, 88
Allahabad 14, 41, 48, 49, 50, 53, 54,
72, 73, 102, 103, 106
Amarasī 95
amour 50, 76, 78, 79, 80, 87, 93
Āṅganadās 116
Ara 23, 117, 118
argent 16, 18, 20, 37, 38, 63, 65, 66,
76, 80, 81, 85, 89, 91, 92, 93, 95,
96, 97, 98, 100, 101, 105, 106,
113, 114, 117, 118
Arthamal Dhor 55, 56, 119
assa-foetida 96
astronomie 17, 76
aumône 80, 108
Ayodhya 23, 106
Azizpur 54, 116

B

- Bābur 11, 32
Bacchā 123
Bainidās 99, 114, 115
Balacand 100
Bandidās 17, 91
banqueroute 52, 53, 54, 92
Bārbak Shāh 13, 47
barbier 69, 79, 104
Bari 112, 113
Bāsu Shāh 73
Bavakkar 13, 61
bazar 19, 80, 92, 95, 108

Bénarès 51, 52, 53, 54, 68, 83, 84,
103, 104, 106, 109, 111, 115
Bengale 15, 47, 48, 60, 63
Bhagavaditās 73
Bhānacand 50, 51, 77, 80, 82
bhaṭṭāraka 26, 27, 28
Biholi 41, 58, 59
bijoux 16, 76, 78, 95
Bir Siṅgh Bundelā 15
Bisapantha 28
bouvière 110
brahmanes 54, 77, 80, 102, 110, 111,
113, 114, 115, 116

C

Candrabhān 120
capital 17, 18, 19, 20, 92, 93, 95, 96,
99, 116, 119
caravansérail 89, 101, 103, 110, 111,
113, 116
castes 61, 86, 87
Chajamal 62
chameau 29, 119
changeur 17, 110, 111, 113, 117
Chatsu 123
Cini Qilij 105
commerce 16, 24, 41, 69, 91, 92, 95,
99, 103, 104, 106, 109, 111, 112,
115, 118
conque 82, 84, 86
crédit 41, 52, 53, 94, 96

D

Dāniyal 14, 49, 51, 52, 72, 73
Deccan 14
Delhi 13, 18, 26, 30, 41, 46, 47, 48,
46, 95, 118, 122
dépenses 20, 59
dépravation 17, 78, 126

dette 52, 53, 96
Devadatta 50, 51, 76, 105
dévotion 66, 82, 84, 106, 117, 120
Dharmadās 19, 52, 53, 95
Dharmanātha 23, 106
Dhyānabattisī 119, 120
digambara 26, 27, 28, 39, 40, 55, 56,
88, 119, 121, 124
dons 67, 86, 109, 115, 118
Dūlah Shāh 75, 76
Dyānatray 30

E

Échelle des qualités 29, 124, 190
échope 17, 18, 65, 80, 89, 94, 96,
97, 99, 102
Etawah 89, 91

F

Fatehpur 49, 50, 73, 74, 102
Fīrūz Shāh 12, 60
forêt 15, 74, 75, 77, 101, 102, 107

G

Gandhi 30, 33, 37
Gaṅgā 72, 83, 103, 105, 106
Ghaghara 62
Ghaisua 110
Ghanamal 59, 60
Ghatampur 54, 110, 112
Gomatī 51, 52, 74, 75, 84, 86, 88
Gommaṭasāra 29, 56, 124
grammaire 17, 71, 77
Gujarat 41, 48

H

Hastinapur 54, 55, 117, 118
Hīrānand 82, 83, 84

Humāyūn 32, 47, 59
Husain 13, 47, 61

I

Ibrāhīm 13, 46, 47

J

Jahāngīr 15, 16, 51, 52, 53, 54, 55,
56, 86, 122
jaina 18, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28,
29, 30, 31, 33, 35, 36, 37, 39, 40,
49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 64, 66,
76, 77, 82, 83, 86, 87, 88, 90, 94,
118, 120, 123, 124, 126, 127, 128
Jasū 95, 96
Jaunā Shāh 13, 60, 61, 62
Jaunpur 12, 14, 15, 39, 41, 46, 47,
48, 49, 50, 51, 53, 60, 68, 70, 74,
75, 77, 79, 80, 84, 85, 86, 88, 89,
91, 46, 92, 93, 98, 103, 104, 105,
106, 108, 109, 111, 112, 115, 116,
117, 119
jeûne 23, 25, 26, 92, 120, 123, 126
Jina 23, 24, 25, 26, 27, 28, 68, 83,
103, 107, 108, 117, 121, 123, 125,
126, 190
Jñānapaccisī 119, 120
joailliers 14, 70, 74, 75, 107

K

Kabīr 26
kacauri 93, 94, 95, 96
Kallā Shāh 97
Kalyāṇamal 69, 97
Kañjī Svāmi 30
Karmacand 71, 72
Karmachattisī 123
karman 84, 86, 87, 89, 190, 191
kauṛī 17, 96, 99

Khairabad 50, 52, 54, 55, 69, 70, 78,
79, 80, 93, 96, 97, 100, 104, 117,
118
Kharagasen 23, 48, 49, 50, 51, 52,
53, 54, 55, 62, 63, 65, 66, 67, 68,
69, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 79, 80,
81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89,
90, 91, 92, 95, 103, 104, 105, 106,
108, 109, 111, 112
Kharataragaccha 77
Khobarā 99
Khusrau 15
Khwāja Jahān 13
Kolhuban 74
Korara 110, 112
Kṛṣṇa 102
Kundakunda 29, 30, 55, 56, 87, 119,
120, 125
Kunthu 23, 117, 118

L

Lachimanpur 75
Lālā Beg 15, 75
légumes 19, 25, 88, 95, 103, 120
lèpre 78
lettre de change 20, 21, 91, 109
Lodī 13, 22, 25, 46, 47, 48, 63, 64
Lonkā Śāha 27

M

Madan Siṅgh 48, 49, 62, 67
Madhumālātī 12, 42, 93
Mahesurī 110, 111, 112, 113, 114,
115
Mahmūd 13, 46
Malwa 41, 47, 48, 59
Manjhan 12, 42, 93
mantra 50, 64, 81, 108
manuscrit 36, 67, 86, 87

marchand 11, 16, 17, 18, 19, 20, 71,
72, 80, 82, 86, 88, 93, 96, 107,
109, 110, 111, 112, 113, 114, 115,
116, 118, 120, 122, 124, 127
marchandise 24, 52, 53, 89, 91, 96,
98
mariage 50, 53, 54, 55, 56, 65, 69, 78,
79, 80, 100, 104, 112, 117, 118,
120, 123, 124
mathématiques 17, 76
Mathura 54, 110, 111
Mauthiyā 18, 100, 115
Meerut 48, 65, 118
Meghavijaya 29
Mrgāvati 42, 93
Moghol 32, 47, 111, 112, 113, 114,
115, 116, 117
moine 17, 28, 29, 30, 64, 77, 87, 190
mont Sammeta 23, 67, 83, 84, 117,
121
monts Vindhya 62
Mubarak Shāh 13, 46
Mūladās 42, 59, 60
Mūrad 14

N

Nāmamālā 50, 52, 76, 99, 105
Narottamadās 53, 54, 55, 99, 100,
101, 103, 105, 106, 107, 108, 109
Nāthūrām Premī 37, 56, 78, 79, 84,
96, 97, 103, 107
Navarasa 50, 78
Nemā Shāh 111
Nemicandra 29
Nemīdās 107
Nīzām Shāh 13
nourriture 25, 74, 79, 93, 94, 95, 109,
110, 116, 118, 120, 122, 124
Nūram 50, 74, 75

O

offrande 83
Orissa 15
Osavāl 73, 82, 95

P

palanquin 78, 79, 80, 103
Pārśva 21, 23, 39, 68, 83, 84, 103,
106
Patna 50, 51, 53, 54, 80, 84, 101,
106, 109
pèlerinage 23, 51, 52, 54, 55, 66, 67,
83, 84, 86, 100, 106, 109, 117,
118, 121
perles 66, 91, 92, 97, 98, 99, 100,
104, 107
persan 41, 112, 115
persécutions 16, 29, 53, 54
pierres précieuses 17, 18, 41, 66, 69,
88, 89, 91, 92, 95, 99, 102, 104,
111
poésie 44, 52, 53, 93, 115
poétique 35, 42, 50, 51, 76, 78
prakrit 28, 29, 31, 94, 126
Prayag 72, 73, 83, 84
pūjā 23, 24, 27, 28, 30, 42, 67, 82,
83, 84, 86, 87, 88, 100, 103, 104,
106, 117, 118, 120, 121, 126

Q

Qilij Khān 49, 50, 51, 52, 53, 54, 70
Qutban 42, 93

R

Rāi Dhanā 22, 25, 48, 63
Rājacandra 30, 56
Rājamalla 55, 56, 119
Rāmacand 77

Rāmadās 66
Ratnapuri 23, 106
rébellion 14, 15, 74
religion 23, 26, 36, 39, 40, 51, 52, 54,
55, 77, 87, 108, 118, 121, 126, 128
repentir 35, 36, 63, 77, 87, 120
rites 23, 24, 25, 66, 68, 120, 126
Rohtak 23, 58, 59, 66, 67
roupies 18, 89, 91, 94, 96, 98, 99,
100, 109, 111, 115
rubis 66, 69, 76, 88, 92, 95, 98, 104,
107
Rūpacand 56, 123, 124

S

Sabal Singh 54, 55, 107, 115, 116,
117
Salim 50, 51, 52, 74, 75, 82, 86
Samayasāra 29, 55, 56, 119, 120, 124,
125
Sanganer 26, 120
sanskrit 28, 29, 30, 31, 66, 99, 119,
122, 125, 126, 128
Śānti 23, 117, 118
satī 20, 23, 66, 67, 73, 74
Shāh Jahān 55, 56, 122
Shahzadpur 72, 101, 104
Sikandar Lodi 13
Sindhucaturdasī 123
Singhaḍ 63
Śiva 50, 51, 82, 84, 86, 88
Śivamandira 120
Śivapaccīsī 123
Śivarām 110
société 18, 19, 20, 77, 96, 109
Soi suprême 26, 27, 28, 29, 30, 36,
55, 119, 120, 121, 124, 126
Śrīmāl 58, 65, 66, 70, 71, 72, 73, 88,
101, 112, 115, 128

Sūktimuktāvālī 123
Sulemān 63
Sundardās 65, 66
Supārśva 39, 67, 68, 69, 83, 85
Sūradās Dhor 65
śvetāmbara 22, 26, 28, 29, 30, 50,
51, 63

T

Tāmbī 52, 69, 94, 97
Tamerlan 13, 46
Tārācand 52, 70, 94, 95, 100
temple 28, 84, 87, 124
Terāpantha 28
Thān 99, 120
Tihunā 124
Tōdarmal 28, 30
Tughluq 12, 46, 60

U

Udaikaraṇ 120
Uttamacand 92

V

Vardhamān Kumārājī 22, 117
vêtements 19, 54, 55, 66, 74, 78, 85,
90, 91, 92, 98, 99, 100, 109, 110,
111, 114, 116, 119
Vikramajit 67
vœux 23, 24, 25, 26, 30, 63, 87, 103,
118, 121, 190
voleurs 20, 66, 70, 86, 101, 112

Y

yogin 50, 82
Yogīndu 27, 58

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION	11
Lieux et figures de l'Histoire	11
La vie économique	16
La vie religieuse du laïc jaina	21
<i>Histoire à demi</i> et le genre autobiographique	30
Note sur la langue de Banārasidās	41
Jalons chronologiques	46
HISTOIRE À DEMI	57
ARDHAKATHĀNAKA	129
ANNEXES	189
Arbre généalogique de Banārasidās	189
L'Échelle des qualités (les quatorze <i>guṇasthāna</i>)	190
Équivalence des mois indiens et des mois occidentaux	192
Carte de la vallée gangétique	193
BIBLIOGRAPHIE	195
Autour de l'auteur	195
Études	197
Grammaires et dictionnaires	202
INDEX	205